

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Tome I.

A



V I E
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

PAR M. LOUVET DE COUVRAY.

Nouvelle Edition, corrigée et augmentée.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à BRUXELLES ,

Chez B. LE FRANÇO, Imprimeur-
Libraire , rue de la Magdelaine.

1 7 9 5.



É P I T R E

D É D I C A T O I R E

A M. BR***, FILS.

NOTRE amitié naquit, pour ainsi dire, dans ton berceau ; elle fut l'instinct de notre premier âge, & l'amusement de notre adolescence : nourrie par l'habitude, fortifiée par la réflexion, elle fait le charme de notre jeunesse. Ton indulgence a toujours encouragé mes foibles talens ; ce fut toi qui le premier m'invitas à les essayer ; c'est toi qui naguères m'as pressé de descendre dans la vaste carrière où se sont

égarés avant moi tant de jeunes gens présomptueux. Peut-être comme eux je m'y ferai trop-tôt montré ; mais enfin je t'ai cru , j'ai écrit , je te dédie mon premier Ouvrage.

La critique ne manquera pas de me dire , que très-heureusement pour les Lecteurs , la mode de ces longs discours complimenteurs, toujours placés à la tête d'un Livre somnifère , est depuis long-temps passée. Je répondrai qu'il ne s'agit pas ici d'un fade éloge , donné pour de bonnes raisons à quelque riche annobli , ou à quelque petit commis protecteur. Je répondrai , que si l'usage des Epitres dédicatoires n'avoit pas existé depuis long-temps , il m'eût fallu l'inventer aujourd'hui pour toi.

DÉDICATOIRE. 7

O mon Ami! ta respectable mère, ton père bienfaisant, m'ont rendu des services qu'on ne paie point avec de l'or, des services que jamais je ne pourrois acquitter, quand même je deviendrois aussi riche que je le suis peu. Ton pere & ta mere m'ont sauvé la vie : dis-leur que j'aime la vie, à cause d'eux. Ils se sont efforcés de me donner un état, qu'on croit noble & libre ; dis-leur que l'espérance de devenir un jour avec toi l'appui de leur vieillesse respectée anima mon courage dans les cruelles épreuves qu'il m'a fallu subir, & me soutiendra toujours dans mes travaux. Ils se sont réunis à toi pour m'engager à cultiver les Lettres; dis-leur que si le Chevalier de Faublas ne meurt pas en naissant, j'oserai

8 É P I T R E , &c.

le leur présenter , lorsque mûri par l'âge , instruit par l'expérience , devenu moins frivole & plus réservé , ce jeune homme me paroîtra digne d'eux.

Quant à toi , j'espère que cet hommage public , rendu par la reconnaissance à la bienfaisance & à l'amitié , te flattera d'autant plus , qu'il ne fut point mendié , & que peut-être il n'étoit pas attendu.

Je suis ton ami ,

LOUVET.



V I E
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

ON m'a dit que mes ayeux , considérés dans leur Province , y avoient toujours joui d'une fortune honnête & d'un rang distingué. Mon père, le baron de Faublas , me transmit leur antique noblesse sans altération ; ma mère mourut trop-tôt. Je n'avois pas seize ans , que ma sœur , plus jeune que moi de dix-huit mois , fut mise au couvent à Paris. Le baron , qui l'y conduisit , saisit avec plaisir cette occasion de montrer la capitale à un fils pour l'éducation duquel il n'avoit rien négligé jusqu'alors.

Ce fut en Octobre 1783 que nous entrâmes dans la capitale par le fau-

bourg Saint - Marceau. Je cherchois cette ville superbe dont j'avois lu de si brillantes descriptions. Je voyois de laides chaumières très-hautes , de longues rues très-étroites , des malheureux couverts de haillons , une foule d'enfans presque nuds ; je voyois la population nombreuse & l'horrible misère. Je demandai à mon père si c'étoit là Paris : il me répondit froidement que ce n'étoit pas le plus beau quartier , que le lendemain nous aurions le temps d'en visiter un autre. Il étoit presque nuit ; Adélaïde (c'est le nom de ma sœur) entra dans son couvent où elle étoit attendue. Mon père descendit avec moi près de l'arsenal chez M. Duportail , son intime ami , de qui je parlerai plus d'une fois dans la suite de ces Mémoires.

Le lendemain mon père me tint parole ; en un quart-d'heure une voiture rapide nous conduisit à la place Louis XV. Là nous mîmes pied à terre , le spectacle qui frappa mes yeux les éblouit de sa magnificence.

A droite, *la Seine à regret fugitive* ; sur la rive de vastes châteaux ; de superbes palais à gauche ; une promenade charmante derrière moi ; en face un jardin majestueux. Nous avançâmes, je vis la demeure des rois. Il est plus aisé de se figurer ma comique stupéfaction que de la peindre. A chaque pas des objets nouveaux attiroient mon attention, j'admirois la richesse des modes, l'éclat de la parure, l'élégance des manières. Tout-à-coup je me rappelai ce quartier de la veille, & mon étonnement s'accrut ; je ne comprenois pas comment il se pouvoit qu'une même enceinte renfermât des objets si différens. L'expérience ne m'avoit pas encore appris que partout les palais cachent des chaumières, que le luxe produit la misère, & que de la grande opulence d'un seul, naît toujours l'extrême pauvreté de plusieurs.

Nous employâmes plusieurs semaines à visiter ce que Paris a de plus remarquable. Le baron me montrait une foule de monumens célèbres chez

l'étranger, presque ignorés de ceux qui les possèdent. Tant de chef-d'œuvres m'étonnèrent d'abord, & bientôt ne m'inspirèrent plus qu'une froide admiration. Sait-on bien, à quinze ans, ce que c'est que la gloire des arts & l'immortalité du génie ? Il faut des beautés plus animées pour échauffer un jeune cœur.

C'étoit au couvent d'Adélaïde que je devois rencontrer l'objet adorable par qui mon existence alloit commencer. Le baron qui chérissoit ma sœur, alloit presque tous les jours la demander au parloir. Toutes les demoiselles bien nées savent qu'au couvent on a des bonnes amies ; beaucoup de belles dames assurent qu'il est rare d'en trouver ailleurs : quoiqu'il en soit, ma sœur naturellement sensible eut bientôt la sienne. Un jour elle nous parla de mademoiselle Sophie de Pontis, & nous fit de cette jeune personne un éloge que nous crûmes exagéré. Mon père fut curieux de voir la bonne amie de sa fille ; je ne fais

quel doux pressentiment fit palpiter mon cœur , lorsque le baron pria Adelaïde d'aller chercher mademoiselle de Pontis. Ma sœur y courut , elle amena... figurez-vous Vénus à quatorze ans ! Je voulus avancer , parler , saluer ; je restai le regard fixe , la bouche ouverte , les bras pendans. Mon père s'aperçut de mon trouble & s'en amusa ; du moins vous saluerez , me dit-il. Mon trouble s'augmenta , je fis la révérence la plus gauche. Mademoiselle , poursuivit le baron , je vous assure que ce jeune homme a eu un maître à danser. Je fus tout-à-fait déconcerté. Le baron fit à Sophie un compliment flatteur ; elle y répondit modestement , & d'une voix altérée qui retentit jusqu'à mon cœur. J'ouvrois de grands yeux étonnés , je prêtois une oreille attentive ; ma langue embarrassée demuroit toujours suspendue. Mon père , avant de sortir , embrassa sa fille , & salua mademoiselle de Pontis. Moi , dans un transport involontaire , je saluai ma sœur , & j'allois embrasser

Sophie. La vieille gouvernante de cette demoiselle conservant plus de présence d'esprit que moi , m'avertit de ma méprise , le baron me répondit d'un air étonné , le front de Sophie se couvrit d'une aimable rougeur , & pourtant un léger sourire effleura ses lèvres de rose.

Nous revînmes chez M. du Portail ; on se mit à table ; je mangeai comme un amoureux de quinze ans , c'est-à-dire , vite & long-temps. Après dîner je prétextai une indisposition légère , & je me retirai dans mon appartement. Là , je me rappelai librement Sophie & tous ses charmes. Que de grâces ! que de beauté ! me disois-je ; sa charmante figure est pleine d'esprit , & son esprit , j'en suis sûr , répond à sa figure. Ses grands yeux noirs m'ont inspiré je ne fais quoi. c'est de l'amour sans doute. Ha ! Sophie , c'est de l'amour , & pour la vie. Revenu de ce premier transport , je me souvins d'avoir vu dans plusieurs romans les effets prodigieux d'une rencontre imprévue ; le premier coup-d'œil d'une

belle avoit suffi pour captiver les sentimens d'un amant tendre, & l'amante elle-même, frappée d'un trait vainqueur, s'étoit sentie entraînée par un penchant irrésistible. Cependant j'avois lu de longues dissertations dans lesquelles des philosophes profonds nioient le pouvoir de la sympathie, qu'ils appelloient une chimère. Sophie, m'écriai-je, je sens bien que je vous aime; mais avez-vous partagé mon trouble & mes agitations? L'air dont je m'étois présenté n'étoit pas très-propre à m'inspirer beaucoup de confiance; mais sa jolie voix, d'abord altérée, qu'elle avoit eu peine à rassurer par degrés! Ce doux sourire par lequel elle avoit paru applaudir à ma méprise, & me consoler de ma privation! L'espérance entra dans mon cœur, il me parut très-possible, qu'en fait de tendresse, la philosophie radotât, & que les romans seuls eussent raison.

Je m'étois approché, par hasard, de ma fenêtre: je vis le baron & M. du Portail se promener à grands pas dans

le jardin. Mon père parloit avec feu, son ami sourioit de temps en temps, tous deux par intervalle jetoient les yeux sur mes croisées; je jugeai qu'il étoit question de moi dans leur entretien, & que déjà peut-être mon père avoit soupçonné ma passion naissante. Cette idée m'inquiéta, beaucoup moins pourtant que celle du départ de mon père, que je croyois prochain. Quitter ma Sophie, sans savoir quand je pourrois jouir du bonheur de la revoir! mettre plus de cent lieues entr'elle & moi! je n'y pus penser sans frémir. Mille réflexions douloureuses m'occupèrent toute la soirée, je soupai tristement; j'ignorois encore les plaisirs de l'amour, & déjà je ressentais ses inquiétudes mortelles.

Une partie de la nuit se passa dans les mêmes agitations. Je m'endormis enfin dans l'espérance de voir ma Sophie le lendemain; son image vint embellir mes songes, l'amour, propice à mes vœux, daigna prolonger un si doux sommeil. Il étoit tard quand je m'é-

veillai , je n'appris pas sans chagrin qu'on m'avoit laissé reposer , parce que mon pere étoit sorti dès le matin , & ne devoit rentrer que le soir. Je me désolois tout bas de ne pouvoir faire une visite à ma sœur , quand M. du Portail entra ; il me fit mille amitiés , & me demanda si j'étois content de la capitale : je l'assurai que je ne craignois rien tant que de la quitter. Il me déclara que je n'aurois pas ce déplaisir ; que mon pere , jaloux de donner une éducation très-soignée à l'unique héritier de son nom , & de veiller de très-près au bonheur d'une fille qu'il aimoit , avoit résolu de se fixer à Paris pendant quelques années , & que pour y vivre d'une maniere convenable à un homme de sa qualité , il alloit faire sa maison. Cette bonne nouvelle me causa une joie que je ne pus dissimuler. M. du Portail en modéra l'excès , en m'apprenant qu'on avoit commencé par me choisir un honnête gouverneur & un fidelle domestique. A l'instant même on annonça M. Person.

Je vis entrer un petit monsieur sec & blême , dont la mine justifioit pleinement la mauvaise humeur que m'avoit inspirée son titre. Il s'avança d'un air grave & composé , puis d'un ton lent & mielleux , il commença : Monsieur , votre figure. . . . content d'un mot qu'il avoit dit , il s'arrêta , cherchant le mot qu'il alloit dire. votre figure répond de votre personne. Je répliquai fort sèchement à ce doux compliment. Privé du bonheur de voir Sophie , je ne trouvois d'autres ressources que le plaisir de m'occuper d'elle , & M. l'abbé venoit m'enlever cette consolation ! je résolus de le pousser à bout ; dès la première journée j'y réussis passablement.

Le soir , mon pere daigna me confirmer , de sa propre bouche , les arrangemens qu'il se proposoit ; il me signifia en même-temps que désormais je ne sortirois plus qu'avec mon gouverneur ; c'étoit m'avertir de l'intérêt que j'avois à le ménager ; ma situation devenoit critique , & mon

amour, irrité par les obstacles, sembloit s'accroître avec ma gêne. J'avois fait d'assez bonnes études, mon gouverneur, présomptueux, s'étoit chargé du pénible emploi de les perfectionner; heureusement j'eus lieu de m'apercevoir, aux premières leçons, que le disciple valoit au moins l'instituteur : M. l'abbé, lui dis-je, vous êtes capable d'enseigner autant que je suis curieux d'apprendre. Pourquoi nous gêner mutuellement ? croyez-moi, laissons-là des livres sur lesquels nous pâlerions gratis; allons voir ma sœur à son couvent, & si mademoiselle Sophie de Pontis vient au parloir, vous verrez comme elle est jolie. L'abbé voulut se fâcher; mais profitant de l'avantage que j'avois sur lui : vous n'aimez pas l'exercice à ce que je vois, lui repliquai-je : eh bien, restons ici; mais ce soir je déclare à M. le baron l'extrême désir que je me sens d'avancer dans mes études, & l'insuffisance absolue de celui qui s'est chargé de m'éclairer dans mes travaux : si

vous niez, je demande un examen que M. du Portail nous fera subir. L'abbé fut atterré de la force de mes derniers argumens. Il fit une grimace épouvantable, prit sa petite canne & son humble chapeau; nous volâmes au couvent.

Adelaïde vint au parloir, accompagnée seulement de sa gouvernante, qu'on appelloit Manon. Cette fille étoit un vieux domestique de sa mere, & nous avoit élevés; je la priai de nous laisser, elle m'obéit sans peine. Restoit le maudit petit gouverneur qu'il n'étoit pas possible d'éloigner. Ma sœur se plaignit qu'on eût laissé passer plusieurs jours sans la venir voir, elle m'étonna en m'apprenant que le baron l'avoit négligé autant que moi, nous pensâmes qu'il falloit qu'il fût bien préoccupé de ses projets nouveaux, pour avoir oublié sa chere fille; mais vous, Faublas, me dit Adelaïde, qui vous a retenu ces jours-ci? Boudez-vous votre sœur & sa bonne amie? vous seriez un ingrat; mademoiselle

de Pontis est sortie ; revenez nous voir demain , sur-tout prenez garde aux méprises , & Sophie tâchera de faire votre paix avec sa vieille gouvernante qui ne vous a pas encore bien pardonné vos distractions. Je dis à ma sœur qu'il falloit obtenir mon congé de M. l'abbé , que la rage du travail possédoit sans relâche. Adelaïde croyant que je parlois sérieusement , adressa à mon grave instituteur les plus vives instances , que j'excitois par les miennes. Il soutint le persifflage plus paisiblement que je ne l'aurois cru , je remarquai même que , lorsque je parlai de revenir , il m'observa qu'il étoit encore de bonne heure ; cette complaisance me réconcilia tout-à-fait avec lui.

Mon pere m'attendoit chez M. du Portail , pour nous conduire dans un hôtel fort beau , qu'il venoit de louer , faubourg Saint - Germain. Je fus mis le soir même en possession de l'appartement qu'il m'y avoit marqué. Je trouvai là Jasmin , ce domestique

dont on m'avoit parlé. C'étoit un grand garçon de bonne mine, il me plut au premier coup-d'œil.

Boudez-vous votre sœur & sa bonne amie ? vous seriez un ingrat, m'avoit dit Adelaïde. Je me répétois cent fois ce reproche, & le commentai de cent manières différentes. Il avoit donc été question de moi, on m'avoit donc attendu, j'avois donc été désiré. Que la nuit me parut longue, que la matinée fut mortelle ! quel tourment que d'entendre sonner les heures, & de ne pouvoir hâter celle qui nous rapproche de l'objet aimé !

Il arrive enfin le moment si désiré ! je vis ma sœur, je vis Sophie, non moins belle & plus jolie que la première fois. Il y avoit dans sa simple parure je ne fais quoi de plus adroit & de plus séduisant. Dans cette seconde visite mes yeux détaillèrent, pour ainsi dire, ses charmes, & plus d'une fois nos regards se rencontrèrent pendant cet examen si doux. J'admirai sa longue chevelure noire qui con-

traisoit singulièrement avec sa peau fine , d'une blancheur éblouissante ; sa taille élégante & légère que j'aurois embrassée de mes dix doigts ; les grâces enchanteresses répandues sur toute sa personne ; son pied mignon dont j'ignorois le favorable augure , & ses yeux , sur-tout , ses beaux yeux , qui sembloient me dire : ah ! que nous aimerons l'heureux mortel qui saura nous plaire !

Je fis à mademoiselle de Pontis un compliment qui dût d'autant plus la flatter , qu'il étoit aisé de s'apercevoir que je ne l'avois pas préparé. La conversation fut d'abord générale , la gouvernante de Sophie s'en mêla ; je vis qu'on ménageoit la vieille , & qu'elle aimoit à causer , je trouvai charmans les fots contes qu'elle nous fit. Cependant Person s'entretenoit avec ma sœur & moi , d'une voix basse & tremblante , je faisois à ma Sophie cent questions & cent complimens. La vieille continuoît de raconter ses belles histoires , que nous n'écoutions plus ;

elle s'aperçut enfin qu'en parlant beaucoup elle ne parloit à personne. Elle se leva brusquement & me dit : Monsieur , vous me faites commencer une narration , & vous n'en écoutez pas la fin , cela est très-malhonnête : Sophie en me quittant , me consola par un regard tendre.

Nous entendîmes le bruit d'une voiture , c'étoit celle du baron , il entra , Adelaïde se plaignit de la rareté de ses visites ; il alléqua , d'un ton assez contraint , les embarras d'un établissement nouveau. Il causa quelques minutes d'un air préoccupé , & se leva ensuite brusquement avec quelques signes d'impatience ; il retournoit à l'hôtel & m'y ramena.

Nous trouvâmes à la porte un équipage brillant. Le Suisse dit au baron *qu'un gros monsieur noir* l'attendoit depuis plus d'une heure , & qu'une *chotie tame* venoit d'arriver à l'instant. Mon pere parut aussi joyeux que surpris , il monta avec empressement ; je voulus le suivre , il me pria d'entrer
chez

chez moi. Jasmin, à qui je demandai s'il connoissoit le gros *monsieur noir* & la *cholie tame*, me répondit que non.

Curieux de pénétrer le mystère, & piqué de ce que c'en étoit un pour moi, je me mis en sentinelle à l'une des fenêtres de mon appartement qui donnoit sur la rue. Je n'y restai pas long-temps sans voir sortir un gros homme vêtu de noir, qui parloit seul & paroissoit content. Un quart-d'heure après je vis une jeune dame s'élancer légèrement dans sa voiture : le baron, beaucoup moins ingambe, voulut sauter aussi lestement, il pensa se rompre le col : je fus effrayé, mais les éclats de rire qui partoient de la voiture me rassurèrent pleinement. Je m'étonnai que mon pere, naturellement colere, ne donnât aucun signe d'humeur ; il monta paisiblement, mit la tête à la portiere, me vit à ma croisée, & parut un peu confus. Je l'entendis ordonner aux domestiques de m'avertir qu'il sortoit pour affaires, & que je pouvois me dispenser de l'attendre à souper. Je

fis part de ma curiosité à Jasmin qui paroissoit mériter ma confiance ; il questionna , sans affectation , les domestiques du baron. Je fus le même soir que mon pere fréquentoit les spectacles , & lisoit les papiers publics ; il venoit de prendre une maîtresse à l'opéra , & un intendant dans les petites affiches ! j'en conclus qu'il falloit que le baron fût bien riche pour se charger de ce double fardeau. Au reste , cette réflexion ne me toucha que foiblement. J'aimois , j'avois l'espérance de plaire ; au printemps de la vie connoit-on d'autres biens ?

En peu de temps je rendis à ma sœur des visites fréquentes ; M^{lle}. de Pontis l'accompagnoit presque toujours au parloir. La vieille gouvernante ne se fâchoit plus , parce que je la laissois finir ses histoires , & que d'ailleurs Adelaïde avoit soin de lui faire des petits présens. M. Person n'étoit plus cet instituteur sévère , possédé comme tant d'autres confreres de la rage d'enseigner ce qu'il ignoroit. C'étoit , com-

me tant d'autres aussi, un petit pédant couleur de rose, toujours bien régulièrement coiffé, minutieux dans sa parure, relâché dans sa morale, développant avec les femmes une érudition profonde, affectant avec les hommes de n'effleurer que la superficie. Aussi doux & complaisant qu'il s'étoit montré d'abord intraitable & dur, il paroïssoit n'avoir d'autres desirs que de prévenir les miens; & quand je parlois d'aller au couvent, je le trouvois aussi empressé que moi.

Cependant mon pere, livré aux plaisirs bruyans de la capitale, recevoit beaucoup de monde chez lui. Je fus caressé du beau sexe, on me fit des agaceries que je ne compris pas. Certaine douairiere surtout essaya sur mon cœur novice le pouvoir de ses charmes flétris, on se donna des airs enfans, on épuisa les minauderies fines: je n'entendis seulement pas ce que ce manège signifioit. D'ailleurs je ne voyois dans le monde entier que Sophie, l'amour innocent & pur m'enflammoit

pour elle , & j'ignorois encore qu'il existoit un autre amour.

Depuis plus de quatre mois je voyois Sophie presque tous les jours , l'habitude d'être ensemble étoit devenue pour nous un besoin. On fait que l'amour quand il s'ignore lui-même , ou quand il cherche à se déguiser , invente des noms caressans pour suppléer aux noms plus doux qu'il soupçonne & qu'il attend. Sophie m'appeloit son jeune cousin , j'appelois Sophie ma jolie cousine. La tendresse qui nous animoit brilloit dans nos moindres actions , nos regards l'exprimoient ; ma bouche n'en avoit point encore hasardé l'aveu , & ma sœur ne devoit pas , ou gardoit le secret de sa bonne amie. Aveuglement livré aux premières impulsions de la nature , j'étois loin de soupçonner son but secret. Content de parler à Sophie , heureux de l'entendre & de baiser quelquefois sa jolie main , je désirois davantage ; je n'aurois pu dire ce que je désirois. Le moment approchoit où

l'amour volage & galant alloit dissiper les ténèbres qui m'environnoient , & m'initier à ses plus doux mystères.

Nous étions dans cette saison bruyante où regnent dans la capitale les plaisirs avec la folie : Momus avoit donné le signal de la danse ; on touchoit aux jours gras. Le jeune comte de Rosambert , depuis trois mois compagnon de mes exercices , & que mon pere combloit d'honnêtetés , me reprochoit depuis quelques jours la vie tranquille & retirée que je menois : devois-je à mon âge m'enterrer tout vivant dans la maison de mon pere , & borner mes promenades à de sottes visites chez des béguiues , pour y voir , qui ? ma sœur ? N'étoit-il pas temps de sortir de mon enfance que l'on vouloit prolonger éternellement , & ne devois-je pas me hâter d'entrer dans le monde , où , avec ma figure & mon esprit , je ne pouvois manquer d'être favorablement accueilli ? Tenez , ajouta-t-il , je veux demain vous conduire à un bal charmant où je vais régulièrement quatre

fois par semaine , vous y verrez bonne compagnie. J'hésitois encore. Il est sage comme une fille , poursuit le comte : hé ! mais craignez - vous que votre honneur ne coure quelques hasards , habillez - vous en femme , sous des habits qu'on respecte , il sera bien à couvert. Je me mis à rire sans savoir pourquoi. En vérité , reprit - il , cela vous iroit au mieux ! vous avez une figure douce & fine , un léger duvet couvre à peine vos joues ; cela sera charmant & puis tenez , je veux tourmenter certaine personne . . . ho ! chevalier , habillez - vous en femme , nous nous amuserons cela sera délicieux ! vous verrez , vous verrez !

L'idée de ce travestissement me plut. Il me parut fort agréable d'aller voir Sophie sous les habits de son sexe. Le lendemain un habile tailleur que le comte de Rosambert avoit fait avertir , m'apporta un habit d'amazône complet , tel que le portent les dames anglaises quand elles montent à cheval.

Un élégant coiffeur me donna le coup de peigne moëlleux, & posa sur ma tête virginale le petit chapeau de castor blanc. Je descendis chez mon pere; dès qu'il m'apperçut, il vint à moi d'un air d'inquiétude, puis s'arrêtant tout d'un coup: ah! dit-il en riant, j'ai d'abord cru que c'étoit Adelaïde! Je lui observai qu'il me flattoit beaucoup. — Non, je vous ai pris pour Adelaïde, & je cherchois déjà quel motif l'avoit fait quitter son couvent sans ma permission, pour venir ici dans cet étrange équipage. Au reste gardez-vous d'être fier de ce petit avantage, une jolie figure est dans un homme le plus mince des mérites. M. du Portail étoit là: vous vous moquez, baron, s'écria-t-il, ne savez-vous pas..... mon père le regarda, il se tut.

Ce fut mon père qui le premier témoigna le désir d'aller au couvent, il m'y conduisit. Adelaïde ne me reconnut qu'après quelques momens d'examen. Le baron enchanté de l'extrême ressemblance qu'il y avoit entre ma

32 VIE DU CHEVALIER

sœur & moi , nous accabloit de caresses , & nous embrassoit tour à tour. Cependant Adelaïde se repentoit d'être venue seule au parloir : que je suis fâchée , dit - elle , de n'avoir point amené ma bonne amie ! comme nous aurions joui de sa surprise ! mon cher papa , permettez - vous que je l'aille chercher ? le baron y consentit. En rentrant , Adelaïde dit à Sophie : ma bonne amie , embrassez ma sœur. Sophie interdite me fixoit , elle s'arrêta confondue : embrassez donc Mademoiselle , dit la vieille gouvernante , trompée par la métamorphose : Mademoiselle , embrassez donc ma fille , répéta le baron que la scène amusoit. Sophie rougit & s'approcha en tremblant ; mon cœur palpitoit. Je ne fais quel secret instinct nous conduisit , je ne fais avec quelle adresse nous déro bâmes notre bonheur aux témoins intéressés qui nous observoient ; ils crurent que dans cette douce étreinte nos joues seulement s'étoient rencontrées. . . . mes lèvres avoient pressé les lèvres de

Sophie ! Lecteurs sensibles qui vous êtes attendris quelquefois avec l'amante de S. Preux (1), jugez quel plaisir nous goûtâmes c'étoit aussi le premier baiser de l'amour.

A notre retour nous trouvâmes à l'hôtel M. de Rosambert qui m'attendoit. Le baron fut bientôt de quoi il s'agissoit, & me permit plus aisément que je ne l'aurois cru de passer la nuit entière au bal. Sa voiture nous y conduisit. Je vais, me dit le comte, vous présenter à une jeune Dame qui m'estime beaucoup; il y a deux grands mois que je lui ai juré une ardeur éternelle, & plus de six semaines que je la lui prouve. Ce langage étoit pour moi tout-à-fait énigmatique; mais déjà je commençois à rougir de mon ignorance; je souris d'un air fin pour faire croire à Rosambert que je le comprenois. Ho ! comme je vais la tourmenter, continua-t-il, ayez l'air de m'aimer beaucoup, vous verrez quelle mine

(1) Dans la nouvelle Héloïse.

34 VIE DU CHEVALIER

elle fera ! surtout ne vous avisez pas de lui dire que vous n'êtes pas fille... ho ! nous allons la désoler !

Dès que nous parûmes dans l'assemblée, tous les regards se fixèrent sur moi ; j'en fus troublé , je sentis que je rougissois , je perdis toute contenance. Il me vint d'abord dans l'esprit que quelque partie de mon ajustement mal arrangée , ou que mon maintien emprunté m'avoient trahi ; mais bientôt, à l'empressement général des hommes , au mécontentement universel des femmes , je jugeai que j'étois bien déguisé. Celle-ci me fixoit d'un regard dédaigneux , celle-là m'examinait avec un petit air boudeur ; on agitoit les éventails , on se parloit tout bas , on sourioit malignement ; je vis que je recevois l'accueil dont on honore , dans un cercle nombreux , une rivale trop jolie qu'on y voit pour la première fois.

Une très - belle femme entra , c'étoit la maîtresse du comte ; il lui présenta sa parente qui sortoit , disoit-il , du couvent. La dame , (elle s'appeloit

la marquise de B***) m'accueillit très-obligeamment, je pris place auprès d'elle, & les jeunes gens firent un demi-cercle autour de nous. Le comte, bien aise d'exciter la jalousie de sa maîtresse, affectoit de me donner une préférence marquée. La marquise, apparemment piquée de sa coquetterie, & bien résolue de l'en punir, en lui dissimulant le dépit qu'elle en ressentoit, redoubla pour moi de politesse & d'amitié : Mademoiselle, avez-vous du goût pour le couvent, me dit-elle ? — Je l'aimerois bien, Madame, s'il s'y trouvoit beaucoup de personnes qui vous ressemblassent. La marquise me témoigna par un sourire combien ce compliment la flattoit ; elle me fit plusieurs autres questions, parut enchantée de mes réponses, m'accabla de ces petites caresses que les femmes se prodiguent entr'elles, dit à Rosambert qu'il étoit trop heureux d'avoir une telle parente, & finit par me donner un baiser tendre que je lui rendis poliment. Ce n'étoit pas cela que Rosambert vou-

loit, & ce qu'il s'étoit promis. Désolé de la vivacité de la marquise, & plus encore de la bonne foi avec laquelle je recevois ses caresses, il se pencha à son oreille, & lui découvrit le secret de mon déguisement. Bon! quelle apparence, s'écria la marquise, après m'avoir considéré quelques momens! Le comte protesta qu'il avoit dit la vérité. Elle me fixa de nouveau: quelle folie! cela ne se peut pas. Et le comte renouvela ses protestations. Quelle idée! reprit la marquise en baissant la voix, savez-vous ce qu'il dit? Il soutient que vous êtes un jeune homme déguisé? je répondis timidement & bien bas qu'il disoit la vérité. La marquise me lança un regard tendre, me ferra doucement la main, & feignant de m'avoir mal entendu: je le savois bien, dit-elle assez haut, cela n'avoit pas l'ombre de vraisemblance: puis s'adressant au comte: mais, Monsieur, à quoi cette plaisanterie ressemble-t-elle? — Quoi! reprit celui-ci très-étonné, Mademoiselle prétend!.... —

Comment

Comment si elle le prétend ! mais voyez donc ! un enfant si aimable ! une aussi jolie personne ! — Quoi ! dit encore le comte. . . . — ho ! Monsieur , finissez , reprit la marquise avec une humeur très-marquée , vous me croyez folle ou vous êtes fou.

Je crus de bonne foi qu'elle ne m'avoit pas compris , je baissai la voix : je vous demande pardon , Madame , je me suis peut-être mal expliqué , je ne suis pas ce que je paroissais être , le comte vous a dit la vérité. Je ne vous crois pas plus que lui , répondit-elle en affectant de parler encore plus bas que moi ; elle me serra la main. — Je vous assure , Madame. . . . — Taisez-vous , vous êtes une friponne ; mais vous ne me ferez pas prendre le change plus que lui ; & elle m'embrassa de nouveau. Rosambert qui ne nous avoit pas entendu , demeura stupéfait. La jeunesse qui nous environnoit paroissoit attendre avec autant de curiosité que d'impatience la fin & l'explication d'un dialogue aussi obscur pour elle ;

mais le comte retenu par la crainte de déplaire à sa maîtresse en se couvrant lui-même de ridicule, se flattant d'ailleurs que je finirois bientôt le qui-proquo, se mordoit les levres & n'osoit plus dire un seul mot. Heureusement la marquise vit entrer la comtesse de** son amie; je ne fais ce qu'elle lui dit à l'oreille, mais aussi-tôt la comtesse s'attacha à Rosambert & ne le quitta plus.

Cependant le bal étoit commencé; je figurois dans une contre-danse, le hasard voulut que la comtesse & Rosambert se trouvassent assis derrière la place que j'occupois. La jeune Dame lui disoit : non, non, tout cela est inutile, je me suis emparé de vous pour toute la soirée, je ne vous cède à personne. Plus jalouse qu'un sultan, je ne vous laisse parler à qui que ce soit; vous ne danserez pas ou vous danserez avec moi, & si vous pensez tout ce que vous me dites d'obligeant, je vous défends de dire un mot, un seul mot à la marquise ni à votre pa-

rente. — Ha! ma jeune parente! interrompit le comte, si vous saviez. — Je ne veux rien savoir, je prétends seulement que vous restiez là. Hé! mais, ajouta-t-elle légèrement, j'ai peut-être des projets sur vous, allez-vous faire le cruel? Je n'en entendis pas davantage, la contre-danse finissoit. La marquise ne m'avoit pas perdu de vue un moment; je voulus me reposer, je trouvai une place auprès d'elle, nous commençames, reprîmes, quittâmes & reprîmes vingt fois une conversation fort animée, souvent interrompue par ses caresses, & dans laquelle je vis bien qu'il falloit lui laisser une erreur qui paroissoit lui plaire.

Le comte ne cessoit de nous observer avec une inquiétude très-marquée; la marquise ne paroissoit pas s'en appercevoir: mon intention, me dit-elle enfin, n'est pas de passer ici la nuit entière, & si vous m'en croyez, vous ménagerez mieux votre santé. Acceptez chez moi une collation légère, il

est plus de minuit , M. le marquis ne tardera pas à me venir joindre , nous irons souper chez moi , ensuite je vous reconduirai moi-même chez vous. Au reste , ajouta-t-elle d'un air négligé , c'est un singulier homme que mon cher mari. Il est inutile de répéter devant lui ce petit conte de votre déguisement. Il lui prend de temps en temps des caprices de tendresse pour moi , il a des accès de jalousie fort ridicule , des airs d'attention dont je le dispenserois volontiers ; quant à la fidélité qu'il me jure , je n'y crois pas plus que je ne m'en soucie ; cependant je ne serois pas fâchée de la mettre à l'épreuve ; il va vous voir , il vous trouvera charmante , faites-lui quelques avances. Je demandai à la marquise ce que c'étoit que des avances. Elle rit de bon cœur de l'ingénuité de ma question , & puis me regardant d'un air attendri : écoutez , me dit-elle , vous êtes femme , cela est clair , ainsi toutes les caresses que je vous ai faites ce soir , ne sont que des amitiés ;

mais si vous étiez effectivement un jeune homme déguisé, & que le croyant je vous eusse traité de la même manière, cela s'appelleroit des avances, & des avances très-fortes. Je lui promis de faire des avances au marquis. — Fort bien, fouriez à ses propos, regardez-le d'un certain air; mais ne vous avisez pas de lui serrer la main comme je vous fais, & de l'embrasser comme je vous embrasse, cela ne feroit ni décent ni vraisemblable.

Nous en étions là quand le marquis arriva. Il me parut jeune encore, il étoit assez bien fait, mais d'une taille fort petite, & ses manières ressembloient à sa taille; sa figure avoit de la gaieté, mais de cette gaieté qui fait qu'on rit toujours aux dépens de celui qui l'inspire. Voici M^{delle}. du Portail, lui dit la Marquise (je m'étois donné ce nom) c'est une jeune parente du comte, vous me remercierez de vous l'avoir fait connoître, elle veut bien venir souper avec nous. Le marquis trouva que j'avois la *physionomie*

heureuse , il me prodigua des éloges ridicules , je l'en remerciai par des complimens outrés. Je suis très-content , me dit-il d'un air pesant qu'il croyoit fin , que vous me fassiez l'honneur de souper chez moi , Mademoiselle ; vous êtes jolie , très-jolie , & ce que je vous dis-là est certain , car je me connois en phisionomie. Je répondis par le plus agréable sourire : ma chère enfant , me disoit la marquise de l'autre côté , j'ai engagé votre parole , vous êtes trop polie pour me dédire ; au reste nous nous débarrasserons du marquis dès qu'il vous ennuiera : elle me serra la main ; le marquis la vit. Ho ! que je voudrois , dit-il , tenir une de ces petites mains là dans les miennes ! je lui lançai une œillade meurtrière : partons , Mesdames , partons , s'écria-t-il , d'un air léger & conquérant. Il sortit pour appeler ses gens.

Le comte qui l'entendit vint à nous , quelques efforts que la comtesse eût fait pour le retenir. Il me dit d'un ton

sérieusement ironique : Monsieur se trouve sans doute fort bien sous ses habits galans , il ne compte pas apparemment désabuser la marquise. Je répondis sur le même ton , mais en baissant la voix : mon cher parent , voudriez - vous fitôt détruire votre ouvrage ? il s'adressa à la marquise : Madame , je me crois en conscience obligé de vous avertir encore une fois que ce n'est point M^{delle}. du Portail qui aura le bonheur de souper chez vous , mais bien le chevalier de Faublas , mon très-jeune & très-fidelle ami. Et moi , Monsieur , lui répondit-on , je vous déclare que vous avez trop compté sur ma patience ou sur ma crédulité. Ayez la bonté de cesser cet impertinent badinage , ou décidez-vous à ne me revoir jamais. — Je me sens le courage de prendre l'un & l'autre parti , Madame , je serois désolé de troubler vos plaisirs par mes indiscretions , ou de les gêner par mes importunités.

Le marquis rentroit au moment même , il frappa sur l'épaule de Rosam-

bert , & le retenant par le bras : quoi ! tu ne soupes pas avec nous ? tu nous laisses ta parente ? fais-tu qu'elle est jolie ta parente ! mais entre nous je la crois un peu. . . . vive ! Ho ! oui , très-jolie & très-vive , reprit le comte avec un sourire amer , elle ressemble à bien d'autres ; & puis comme s'il eût pressenti le sort prochain de ce bon mari , je vous souhaite une bonne nuit , lui dit-il. Quoi ! penses tu , reprit le marquis , que je garde ta parente pour ? . . . écoute donc , si elle le vouloit bien ! . . . je vous souhaite une bonne nuit , répéta le comte , & il sortit en éclatant de rire. La marquise soutint que M. de Rosambert devenoit fou , je trouvai qu'il étoit fort mal-honnête : point du tout , me dit confidemment le marquis , il vous aime à la rage , il a vu que je vous faisois ma cour , il est jaloux.

En cinq minutes nous fûmes à l'hôtel du marquis ; on servit aussitôt , je fus placé entre la marquise & son galant époux , qui ne cessoit de me dire

ce qu'il croyoit de très-jolies choses. Trop occupé d'abord à satisfaire l'appétit tout-à-fait mâle que la danse m'avoit donné, je n'employai pour lui répondre que le langage des yeux. Dès que ma faim fut un peu calmée, j'applaudis sans ménagement à toutes les sottises qu'il lui plut de me débiter, & ses mauvais bons mots lui valurent mille complimens dont il fut enchanté. La marquise qui m'avoit toujours considéré avec la plus grande attention, & dont les regards s'animoient visiblement, s'empara d'une de mes mains : curieux de voir jusqu'où s'étendrait le pouvoir de mes charmes trompeurs, j'abandonnai l'autre au marquis. Il la saisit avec un transport inexprimable. La marquise plongée dans des réflexions profondes, sembloit méditer quelque projet important ; je la voyois successivement rougir & trembler, & sans dire un seul mot, elle pressoit légèrement ma main droite engagée dans les siennes. Ma main gauche étoit dans une prison moins douce ; le marquis

la ferroit de maniere à me faire crier. Charmé de sa bonne fortune, tout fier de son bonheur, tout étonné de l'adresse avec laquelle il trompoit sa femme en sa présence même, il pouffoit de temps en temps de longs soupirs dont j'étois étourdi, & des éclats de rire dont le plafond retentissoit; ensuite craignant de se trahir, cherchant à étouffer ce rire éclatant que la marquise auroit pu remarquer, peut-être aussi croyant me faire une gentillesse, il me mordoit les doigts.

La belle marquise sortit enfin de sa rêverie pour me dire : Mlle. du Portail, il est tard, vous deviez passer la nuit entiere au bal, on ne vous attend pas chez vous avant huit ou neuf heures du matin, restez chez moi; j'offrirois à tout autre un appartement d'amie, vous pouvez disposer du mien: je dois, ajoute-t-elle d'un ton caressant, vous servir aujourd'hui de maman, je ne veux pas que ma fille ait une autre chambre à coucher que la mienne, je vais lui faire dresser un

lit près du mien. . . . Et pourquoi donc faire dresser uu lit ? interrompit le marquis , on est fort bien deux dans le vôtre ; quand je vais vous y trouver , moi , est-ce que je vous gêne ? j'y dors tout d'un somme , & vous aussi. En finissant , il me donna amoureusement par-dessous la table un grand coup de genou qui me froissa la peau : je répondis à cette galanterie sur le champ , de la même maniere , & si vigoureusement qu'il lui échappa un grand cri. La marquise se leva d'un air allarmé ; ce n'est rien , lui dit-il , ma jambe a accroché la table. J'étouffois de rire , la marquise n'y tint pas plus que moi , & son cher époux , sans savoir pourquoi , se mit à rire plus fort que nous deux.

Quand notre excessive gaieté fut un peu modérée , la marquise me renouvela ses offres : acceptez le lit de Madame , crioit le marquis , acceptez , je vous le dis , vous y serez bien. Je vais revenir tout-à-l'heure : mais acceptez : il nous quitta. Madame , dis-

48 VIE DU CHEVALIER

Je à la marquise, votre invitation m'honore autant qu'elle me flatte; mais est-ce à Madelle. du Portail ou à M. de Faublas que vous la faites. — Encore cette mauvaise plaisanterie du comte, petite friponne! & c'est vous qui la répétez! ne vous ai-je pas dit que je ne vous croyois pas? — Mais Madame... — Paix, paix, reprit-elle, en posant son doigt sur sa bouche; le marquis va rentrer, qu'il ne vous entende pas dire de pareilles folies. Cette charmante enfant, (elle m'embrassa tendrement) comme elle est timide & modeste! mais comme elle est maligne! allons, petite espiègle, venez: elle me tendit la main, nous passâmes dans son appartement.

Il étoit question de me mettre au lit. Les femmes de la marquise voulurent me prêter leur ministère, je les priai en tremblant d'offrir à leur maîtresse leurs services dont je faurois bien me passer. oui, dit la marquise attentive à tous mes mouvemens, ne la gênez pas, c'est un enfantillage de couvent,

laissez-la faire. Je passai promptement derriere les rideaux ; mais je me trouvais dans un grand embarras quand il fallut me dépouiller de ces habits dont l'usage m'étoit si peu familier. Je cassois les cordons , j'arrachois les épingles , je me piquois d'un côté , je me déchirois de l'autre ; plus je me hâtois & moins j'allois vite. Une femme-de-chambre passa près de moi au moment où je venois d'ôter mon dernier jupon. Je tremblai qu'elle n'entr'ouvrît les rideaux , je me précipitai dans le lit , émerveillé de la singulière aventure qui m'avoit conduit là , & ne soupçonnant pas encore ce que j'allois y faire. La marquise ne tardera pas à m'y suivre ; la voix de son mari se fit entendre : ces dames me permettront bien d'assister à leur coucher ? Quoi ! déjà au lit ! il voulut m'embrasser ; la marquise se facha sérieusement , il ferma lui-même les rideaux , & nous rendant le souhait que lui avoit fait le comte , il nous cria de la porte : une bonne nuit.

Un silence profond régna quelques

instans. Dormez-vous déjà, belle enfant ? me dit la marquise d'une voix altérée. — Ho ! non, je ne dors pas ! elle se précipita dans mes bras, & me pressa contre son sein. Dieux ! s'écria-t-elle avec une surprise bien naturellement jouée, si elle étoit feinte, c'est un homme ! & puis me repoussant avec promptitude : quoi ! Monsieur, il est possible ? Madame, je vous l'ai dit, repliquai-je en tremblant. — Vous me l'avez dit, Monsieur ! mais cela étoit-il croyable ? il s'agissoit bien de dire ! il ne falloit pas rester chez moi... ou du moins il ne falloit pas empêcher qu'on vous dressât un lit.... — Ho, Madame, ce n'est pas moi ! c'est M. le marquis — Mais, Monsieur, parlez donc plus bas.... Monsieur, il ne falloit pas rester chez moi, il falloit vous en aller. — Hé bien, Madame, je m'en vais ! elle me retint par le bras : vous vous en allez ! & où cela, Monsieur ? qu'allez-vous faire ? réveiller mes femmes ! faire une esclandre ! ... montrer à tous mes gens qu'un homme

est entré dans mon lit ; qu'on me manque à ce point ? — Madame , je vous demande pardon , ne vous fâchez pas , je m'en vais me jeter dans un fauteuil . — Oui , dans un fauteuil ! oui sans doute il le faut ! mais voyez la belle ressource ! (en me retenant toujours par le bras). Fatigué comme il est ! par le froid qu'il fait ! s'enhumér ! détruire sa santé ! vous mériteriez que je vous traitasse avec cette rigueur allons , restez là ; mais promettez d'être sage . — Ho ! Madame , pourvu que vous me pardonniez . — Non , je ne vous pardonne pas ! mais j'ai plus d'attention pour vous que vous n'en avez pour moi . Voyez comme sa main est déjà froide ! & par pitié elle la pose sur son col d'ivoire . Guidée par la nature & par l'amour , mon heureuse main descendit un peu ; je ne savois quelle agitation faisoit bouillonner mon sang . Aucune femme éprouva-t-elle jamais l'embarras où il me met ! reprit la marquise d'un ton plus doux . — Ha ! pardonnez-moi

donc , ma chere Maman. — Oui ,
 votre chere maman ! vous avez bien
 des égards pour votre maman , petit
 libertin que vous êtes ! ses bras qui
 m'avoient repoussé d'abord m'attiroient
 doucement. Bientôt nous nous trouvâ-
 mes si près l'un de l'autre , que nos
 levres se rencontrèrent ; j'eus la har-
 dieffe d'imprimer sur les siennes un
 baiser brûlant. Faublas , est-ce là ce
 que vous m'avez promis ? me dit-elle
 d'une voix presque éteinte. Sa main s'é-
 gara , un feu dévorant circuloit dans
 mes veines. Ha ! Madame pardon-
 nez-moi , je me meurs ! — Ha ! mon
 cher Faublas. mon ami ! Je
 restois sans mouvement. La marquise
 eut pitié de mon embarras qui ne pou-
 voit lui déplaire. elle aida ma timide
 inexpérience. Je reçus , avec au-
 tant d'étonnement que de plaisir , une
 charmante leçon que je répétai plus
 d'une fois.

Nous employâmes plusieurs heures
 dans ce doux exercice , je commençois
 à m'endormir sur le sein de ma belle

maîtresse , quand j'entendis le bruit d'une porte qui s'ouvroit doucement ; on entroit , on s'avançoit sur la pointe du pied ; j'étois sans armes dans une maison que je ne connoissois point , je ne pus me défendre d'un mouvement d'effroi. La marquise , qui devina ce que c'étoit , me dit tout bas de prendre sa place & de lui céder la mienne ; j'obéis promptement : à peine m'étois-je pavi sur le bord du lit , qu'on ouvrit les rideaux du côté que je venois de quitter. Qui vient me réveiller ici , dit la marquise ? on hésita quelques instans , ensuite on s'expliqua sans lui répondre. Et quelle est cette fantaisie , continua - t - elle ? Quoi ! Monsieur , vous choisissez aussi mal votre temps , sans attention pour moi , sans respect pour l'innocence d'une jeune personne qui peut-être ne dort pas , ou qui pourroit se réveiller ! Vous n'êtes gueres raisonnable , je vous prie de vous retirer. Le marquis insistoit , en balbutiant à sa femme de comiques excuses : Non , Monsieur , lui dit-elle , je ne le veux

point, cela ne fera point, je vous assure que cela ne fera point, je vous supplie de vous retirer : elle se jeta hors du lit, il le prit par le bras & le mit à la porte.

Ma belle maîtresse revint à moi en riant : ne trouvez-vous pas mon procédé bien noble, me dit-elle ? voyez ce que j'ai refusé à cause de vous. Je sentis que je lui devois un dédommagement, je l'offrois avec ardeur, on l'accepta avec reconnoissance; une femme de vingt-cinq ans est si complaisante quand elle aime ! la nature a tant de ressources dans un novice de seize ans !

Cependant tout est borné chez les foibles humains ; je ne tardai pas à m'endormir profondément : quand je me réveillai, le jour pénétoit dans l'appartement malgré les rideaux : je songeai à mon pere. . . . hélas ! je me souvins de ma Sophie ! une larme s'échappa de mes yeux, la marquise s'en aperçut. Déjà capable de quelque dissimulation, j'attribuai au chagrin de

la quitter la pénible agitation que j'éprouvois ; elle m'embrassa tendrement , je la vis si belle ! l'occasion étoit si pressante ! quelques heures de sommeil avoient ranimé mes forces L'ivresse du plaisir dissipa les remords de l'amour.

Il fallut enfin songer à nous séparer. La marquise me servit de femme-de-chambre ; que ma toilette eût été bientôt faite , si nous avions pu sauver les distractions ! Quand nous crûmes qu'il ne manquoit plus rien à mon ajustement , la marquise sonna ses femmes. Le marquis attendoit depuis plus d'une heure qu'il fût jour chez Madame. Il me complimenta sur ma diligence : je suis sûr , me dit-il , que vous avez passé une excellente nuit ; & sans me donner le temps de répondre : elle paroît fatiguée pourtant ! elle a les yeux battus ! voilà ce que c'est que certe danse ! on s'en donne par-dessus les yeux , & le lendemain on n'en peut plus ! je le dis tous les jours à la marquise qui n'en tient compte : allons , il faut réparer

les forces de cette charmante enfant, après cela nous la reconduirons chez elle.

Ce nous la reduirons étoit très-propre à m'inquiéter. Je témoignai au marquis qu'il suffiroit que la marquise prit cette peine; il insista. La marquise se joignit à moi pour lui faire perdre cette idée; il nous répondit que M. Duportail ne pouvoit trouver mauvais qu'il lui ramenât sa fille, puisque la marquise seroit avec nous, & qu'il étoit curieux de connoître l'heureux pere d'une aussi aimable enfant. Quelqu'efforts que nous fissions, nous ne pûmes l'empêcher de nous accompagner.

Je commençois à craindre que cette aventure, qui avoit eu de si heureux commencemens, ne finit fort mal. Je ne vis rien de mieux à faire que de donner au cocher du marquis la véritable adresse de M. Duportail : chez M. Duportail, près de l'Arsenal, lui dis-je. La marquise sentoît mon embarras & le partageoit; aucun expédient ne s'étoit présenté à mon esprit, quand

nous arrivâmes à la porte de mon prétendu pere.

Il étoit chez lui , on lui dit que le marquis & la marquise de B***. lui ramenoient sa fille. Ma fille ! s'écria-t-il , avec la plus vive agitation , ma fille ! il accourt vers nous. Sans lui donner le temps de dire un seul mot , je me jetai à son col : oui , lui dis-je ! vous êtes veuf & vous avez une fille. Parlez plus bas encore , reprit-il avec vivacité , parlez plus bas , qui vous l'a dit ? — Eh mon dieu ! ne m'entendez-vous pas ? C'est moi qui suis votre fille. Gardez-vous de dire *non* devant le marquis. M. Duportail plus tranquille mais non moins étonné , sembloit attendre qu'on s'expliquât. Monsieur , lui dit la marquise , Mademoiselle Duportail a passé une partie de la nuit au bal , & l'autre partie chez moi. Etes-vous fâché , Monsieur , lui dit le marquis qui remarquoit son étonnement , que Mademoiselle ait passé une partie de la nuit chez moi ? vous auriez tort , car elle a couché dans l'appartement

de Madame, dans son lit même, avec elle ; on ne pouvoit la mettre mieux. Etes-vous fâché que je l'aie accompagnée jusqu'ici ; j'avoue que ces Dames ne le vouloient pas, c'est moi.... Je suis très-sensible, répondit enfin M. Duportail, tout-à-fait revenu de sa première surprise, & d'ailleurs bien instruit par les discours du marquis, je suis très-sensible aux bontés que vous avez eu pour ma fille ; mais je dois vous déclarer devant-elle, (il me regarda, je tremblois) que je suis fort étonné qu'elle ait été au bal déguisée de cette façon-là. Comment, déguisée ! Monsieur, interrompit la marquise. — Oui, Madame, un habit d'amazone ! cela convient-il à ma fille ? ou du moins ne devoit-elle pas me demander mon avis & ma permission ?

Ravi de l'ingénieuse tournure que mon nouveau pere avoit prise, j'affectai de paroître humiliée. Ah ! je croyois que le papa le savoit, dit le marquis : Monsieur, il faut pardonner cette petite faute, Mdelle. votre fille a la phisiono-

mie la plus heureuse, je vous le dis & je m'y connois ! Mdelle. votre fille !.. c'est une charmante personne, elle a enchanté tout le monde, ma femme surtout ; oh ! tenez, ma femme en est folle. Il est vrai, Monsieur dit la marquise avec un sang-froid admirable, que Mdelle. m'a inspiré toute l'amitié qu'elle mérite.

Je me croyois sauvé, lorsque mon véritable pere, le baron de Faublas, qui ne se faisoit jamais annoncer chez son ami, entra tout-à-coup. Ah ! Ah ! dit-il en m'appercevant.... M. Duportail courut à lui les bas ouverts : mon cher Faublas, vous voyez ma fille, que M. le marquis & Mde. la marquise de B***. me ramennent ! Votre fille ! interrompit mon pere. — Hé oui, ma fille ! vous ne la reconnoissez pas sous cet habit ridicule : Mademoiselle, ajouta-t-il avec colere, passez dans votre appartement, & que personne ne vous surprenne plus dans cet équipage indécent.

Je fis, sans dire mot, une révérence

au marquis, qui paroissoit me plaindre, & une à la marquise qui me voyoit à peine; car au nom de mon pere, elle avoit été si troublée, que je craignis qu'elle ne se trouvât mal. Je me retirai dans la piece voisine, & je prêtai l'oreille. Votre fille! répéta encore le baron. — Eh! oui, ma fille! qui s'est avisée d'aller au bal avec les habits que vous lui avez vus. M. le marquis vous dira le reste. Et effectivement M. le marquis répéta à mon pere tout ce qu'il avoit dit à M. Duportail, il lui affirma que j'avois couché dans l'appartement de sa femme, dans son lit même, avec elle. Elle est fort heureuse, dit mon pere en regardant la marquise.... Fort heureuse, répéta-t-il, qu'une si grande imprudence n'ait pas eu des suites fâcheuses. Eh! quelle si grande imprudence a donc commise cette chère enfant? repliqua la marquise que j'avois vu déconcertée, mais dont les forces s'étoient ranimées promptement. Quoi! parce qu'elle a pris un habit d'amazone! Sans doute, interrompit

le marquis , ce n'est qu'une vétille ! vous ferez bien mieux , Monsieur , (en s'adressant à mon pere) de vous joindre à nous , pour obtenir que son pere lui pardonne. Madame , dit M. Duportail à la marquise , je lui pardonne à cause de vous (en s'adressant au marquis) mais à condition qu'elle n'y retournera plus. En habit d'amazone , soit , répondit celui-ci ; mais j'espere que vous nous la renverrez avec ses habits ordinaires ; nous serions trop privés de ne plus voir cette charmante enfant. Assurement , dit la marquise en se levant ; & si M. son pere veut nous rendre un véritable service , il l'accompagnera. M. Duportail reconduisit la marquise jusqu'à sa voiture , en lui prodiguant les remerciemens qu'il étoit présumé lui devoir.

Leur depart me soulagea d'un pesant fardeau. Voilà une bien singuliere aventure , dit M. Duportail en rentrant : Oh ! très-singuliere , répondit mon pere ; la marquise est une fort belle femme , le petit drôle est bienheureux. Savez-

vous , repliqua son ami , qu'il a presque pénétré mon secret ? quand on m'a annoncé ma fille , j'ai cru que ma fille m'étoit rendue , & quelques mots échappés m'ont trahi. — Eh bien ! il y a un remède à cela , Faublas est plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge ; pour qu'il fût prodigieusement avancé , il ne lui manquoit que quelques lumières qu'il a sans doute acquises cette nuit : il a l'ame noble & le cœur excellent ; un secret qu'on devine ne nous lie pas , comme vous savez , mais un honnête homme se croiroit deshonoré , s'il trahissoit celui qu'un ami lui a confié ; apprenez le vôtre à mon fils ; point de demi-confiance , je vous réponds de sa discrétion. — Mais des secrets de cette importance !.... il est si jeune ! — Si jeune ! mon ami , un gentilhomme l'est-il jamais quand il s'agit de l'honneur ? Mon fils , déjà dans son adolescence , ignorerait un des devoirs les plus sacrés de l'homme qui pense ! un enfant que j'ai élevé auroit besoin de l'expérience de son

pere, pour ne pas faire une bassesse!... Mon ami, je me rends. — Mon cher Duportail, croyez que vous ne vous en repentirez jamais. J'espere d'ailleurs que cette confiance, devenue presque nécessaire, ne sera pas tout-à-fait inutile. Vous savez que j'ai fait quelques sacrifices pour donner à mon fils une éducation convenable à sa naissance & proportionnée aux espérances qu'il me fait concevoir; qu'il reste encore un an dans cette capitale pour s'y perfectionner dans ses exercices, cela suffit, je crois; ensuite il voyagera, & je ne serois pas fâché qu'il s'arrêtât quelques mois en Pologne. Baron, interrompit M. Duportail, le détour dont votre amitié se sert est aussi ingénieux que délicat; je sens toute l'honnêteté de votre proposition, qui m'est très-agréable, je vous l'avoue. Ainsi, reprit le baron, vous voudrez bien donner à Faublas une lettre pour le bon serviteur qui vous reste dans ce pays-là; Boleslas & mon fils feront de nouvelles recherches. Mon cher Lovzinski ne désespérez

64 VIE DU CHEVALIER

pas encore de votre fortune ; si votre fille existe , il n'est pas impossible qu'elle vous soit rendue. Si le roi de Pologne.... Mon pere parla plus bas , & tira son ami à l'autre bout de l'appartement : ils y causerent plus d'une demi - heure : après quoi tous deux s'étant rapprochés de la porte contre laquelle j'étois placé , j'entendis le baron qui disoit : je ne veux pas lui demander les détails de son aventure , probablement ils sont assez plaisans , je ne les entendrois pas avec l'air de sévérité qui conviendrait ; sans doute il vous contera de point en point son histoire , vous m'en ferez part : au reste , je crois que nous venons de voir un sot mari. Il n'est pas le seul , mon ami , répondit M. Duportail. On le fait bien , repliqua le baron , mais il n'en faut rien dire.

Je les entendis s'approcher de la porte , j'allai me jeter dans un fauteil. Le baron me dit en entrant : ma voiture est là ; faites - vous reconduire à l'hôtel , allez vous reposer , & désormais je vous défends de sortir avec cet

habit. Mon ami, me dit M. Duportail, qui me suivit jusqu'à la porte, un de ces jours nous dînerons ensemble tête-à-tête, vous savez une partie de mon secret, je vous apprendrai le reste; mais surtout de la discrétion. Songez d'ailleurs que je vous ai rendu service. Je l'assurai que je ne l'oublierois pas, & qu'il pouvoit être tranquille. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, & m'endormis profondement.

Il étoit fort tard quand je me réveillai: M. Person & moi nous fûmes au couvent; avec quelle douce émotion je revis ma Sophie! Sa contenance modeste, son innocence ingénue, l'accueil timide & caressant qu'elle me fit, un petit air d'embarras que lui donnoit encore le souvenir du baiser de la veille, tout en elle inspiroit l'amour, mais l'amour tendre & respectueux. Cependant l'image des charmes de la marquise me poursuivoit jusqu'au parloir; mais que d'avantage précieux sa jeune rivale avoit sur elle! il est vrai que les plaisirs de la nuit dernière se repré-

sentoient vivement à mon imagination échauffée ; mais combien je leur préférois ce moment délicieux où j'avois trouvé, sur les lèvres de Sophie, une ame nouvelle ! la marquise régnoit sur mes sens étonnés ; mon cœur adoroit Sophie.

Le lendemain je me souvins que la marquise m'attendoit chez elle : mais je me souvins aussi que le baron m'avoit dit : *je vous défends de sortir avec cet habit.* D'ailleurs, comment me présenter chez la marquise, sans être au moins accompagné d'une femme-de-chambre ? Il ne falloit pas songer au comte, qui sans doute n'étoit pas tenté de m'y conduire ; & le marquis ne trouveroit-il pas singulier qu'une jeune personne sortit toute seule ? impatient de revoir ma belle maîtresse, mais retenu par la crainte de déplaire à mon pere, je ne savois à quoi me résoudre. Jasmin vint me dire qu'une femme d'un certain âge envoyée par Mdlle. Justine demandoit à me parler. — Je ne fais quelle est cette Dlle. Justine ; mais faites entrer.

Madlle. Justine m'a chargée de vous présenter ses respect, me dit la femme, & de vous remettre ce paquet & cette lettre. Avant d'ouvrir le paquet, je pris la lettre dont l'adresse étoit simplement à *Madlle. Duportail*. J'ouvris avec empressement & je lus :

„ Donnez-moi de vos nouvelles, ma
 „ chère enfant, avez-vous passé une
 „ bonne nuit ? vous aviez besoin de
 „ repos ; je crains fort que les fatigues
 „ du bal & de la scène désagréable que
 „ M. votre pere vous a faite n'ayent
 „ altéré votre santé. Je suis désolée que
 „ vous ayez été grondée à cause de
 „ moi, croyez que cette scène trop lon-
 „ gue m'a fait souffrir autant que vous.
 „ M. le marquis parle de retourner au
 „ bal ce soir, je ne m'y sens pas dispo-
 „ sée, & je crois que vous n'en avez
 „ pas plus d'envie que moi. Cependant
 „ comme il faut qu'une maman ait de
 „ la complaisance pour sa fille, surtout
 „ quand elle en a une aussi aimable que
 „ vous, nous irons au bal, si vous le
 „ voulez. Je n'ai point oublié que l'ha-

68 VIE DU CHEVALIER

„ bit d'amazone vous est interdit, &
 „ j'ai pensé que peut-être vous n'aviez
 „ point d'autre habit de bal, parce que
 „ ce n'est point un meuble de couvent,
 „ c'est pour cela que je vous envoie
 „ l'un des miens : nous sommes à-peu-
 „ près de la même taille, je crois qu'il
 „ vous ira bien.

„ Justine m'a dit que vous aviez
 „ besoin d'une femme-de-chambre,
 „ celle qui vous remettra ma lettre
 „ est sage, *intelligente & adroite*, vous
 „ pouvez la prendre à votre service, &
 „ lui donner *toute votre confiance* ; je
 „ vous réponds d'elle.

„ Je ne vous invite point à dîner
 „ avec moi, je sais que M. Duportail
 „ dîne rarement sans sa fille ; mais si
 „ vous aimez votre chere maman autant
 „ qu'elle vous aime, vous viendrez
 „ dans la soirée, le plutôt que vous
 „ pourrez. M. le marquis ne dîne point
 „ chez lui, venez de bonne heure,
 „ mon enfant, je serai seule toute l'a-
 „ près-dînée, vous me ferez compagnie.
 „ Croyez que personne ne vous aime

„ autant que votre chere maman. La
„ marquise de B***.

P. S., Je n'ai point la force de vous
„ mander toutes les folies que le mar-
„ quis veut que je vous écrive de sa
„ part. Au reste , grondez-le bien quand
„ vous le verrez , il vouloit ce matin
„ envoyer en son nom chez M. Du-
„ portail. J'ai eu toutes les peines du
„ monde à lui faire comprendre que
„ cela n'étoit pas raisonnable , & qu'il
„ étoit plus décent que ce fût moi qui
„ vous écrivisse. „

Je fus enchanté de cette lettre : Mon-
sieur , me dit la femme intelligente qui
me l'apportoit ; Justine est la femme-
de-chambre de Mde. la marquise de
B***, & si Mademoiselle le veut bien ,
je serai la sienne aujourd'hui & demain.
Au reste , Monsieur ou Mademoiselle
peut également se fier à moi ; quand
Madlle. Justine & Mde. Dutour se mê-
lent d'une intrigue , elles ne la gâtent
pas , c'est pour cela qu'on m'a choisie.
Fort bien , lui dis-je , Mde. Dutour ,
je vois que vous êtes instruite , vous

m'accompagnerez tantôt chez la marquise. J'offris à ma duegne un double louis qu'elle accepta. Ce n'est pas qu'on ne m'ait déjà bien payée, me dit-elle; mais Monsieur doit savoir que les gens de ma profession reçoivent toujours des deux côtés.

Dès que le baron eût dîné, il partit pour l'opéra, suivant sa coutume. Mon coiffeur étoit averti, un panache blanc fut mis à la place du petit chapeau. Mde. Dutour me revêtit promptement du charmant habit de bal que Mde. de B*** m'envoyoit & qui m'alloit merveilleusement bien; ma ressemblance avec Adélaïde devenoit plus frappante; mon gouverneur ému redoubloit pour moi d'attention & de soins. Je pris des gans, un éventail, un gros bouquet; je volai au rendez-vous que la marquise m'avoit donné.

Je la trouvai dans son boudoir, mollement couchée sur une ottomane: un deshabillé galant paroit ses charmes au lieu de les cacher. Elle se leva dès qu'elle m'aperçut: qu'elle est jolie dans cet

équipage ; Mdlle. Duportail ! que cette robe lui sied bien ! Et dès que la porte se fût fermée : que vous êtes charmant , mon cher Faublas ! que votre exactitude me flatte ! mon cœur me disoit bien que vous trouveriez le moyen de me venir joindre ici , malgré vos deux peres. Je ne lui répondis que par mes vives caresses , & la forçant de reprendre l'attitude qu'elle avoit quittée pour me recevoir , je lui prouvois déjà que ses leçons n'étoient pas oubliées , lorsque nous entendîmes du bruit dans la piece voisine. Tremblant d'être surpris dans une situation qui n'étoit pas équivoque , je me relevai brusquement , & grâce à mes habits très-commodes , je n'eus besoin que de changer de posture pour que mon désastre fût réparé. La marquise , sans paroître troublé , ne rétablit que ce qui pressoit le plus , tout cela fut l'affaire d'un moment. La porte s'ouvrit , c'étoit le marquis. Je comprenois bien , lui dit-elle , Monsieur , qu'il n'y avoit que vous qui pussiez entrer ainsi chez moi sans vous

faire annoncer ; mais je croyois qu'au moins vous frapperiez à cette porte avant de l'ouvrir : cette chère enfant avoit des inquiétudes secretes à confier à sa maman ; un moment plutôt vous la surpreniez ! . . . on n'entre pas ainsi chez des femmes ! Bon ! reprit le marquis , je la surprenois ! . . . Hé bien , je ne l'ai point surprise , ainsi il n'y a pas tant de mal à tout cela ; d'ailleurs , je suis bien sûr que cette chère enfant me le pardonne , elle est plus indulgente que vous ; mais convenez que son pere a bien raison de ne pas vouloir qu'elle porte cet habit d'amazone , elle est à croquer comme la voilà !

Il reprit avec moi ce mauvais ton de galanterie qui nous avoit déjà tant amusé ; il trouva que j'étois parfaitement bien remise , que j'avois les yeux brillans , le teint fort animé , & même quelque chose d'extraordinaire & d'un fort bon augure dans la *physionomie*. Ensuite il nous dit : belles dames , vous allez au bal aujourd'hui ? La marquise répondit que non. — Vous
vous

vous mocquez de moi, je suis revenu tout exprès pour vous y conduire. — Je vous assure que je n'irai pas. — Hé! pourquoi donc? ce matin vous disiez.... Je disois que j'y pourrois aller, par complaisance pour M^{lle}. Duportail; mais elle ne s'en soucie pas; elle craint de retrouver là le comte de Rosambert; qui s'est fort mal comporté la dernière fois. J'interrompis la marquise: certainement son procédé avec moi est assez malhonnête, pour que désormais je craigne de le rencontrer, autant que je me plaisois autrefois à me trouver avec lui. Vous avez raison; dit le marquis, le comte est un de ces peis merveilleux qui croient qu'une femme n'a des yeux que pour eux; il est bon que ces Messieurs apprennent quelquefois qu'il y a dans le monde des gens qui les valent bien.... Je compris son idée; & pour justifier ses propos, je lui lançai à la dérobée un coup-d'œil expressif.... Et qui valent peut-être mieux; ajouta-t-il aussitôt en renforçant sa voix; en s'élevant sur la pointe du pied, &c

en prenant son élan pour faire une lourde pirouette qu'il acheva très-malheureusement. Sa tête alla frapper contre la boiserie trop dure, qui ne lui épargna une chute pesante, qu'en lui faisant au front une large meurtrissure. Honteux de son malheur, mais voulant le dissimuler, il parut insensible à la douleur qu'il ressentait. Charmante enfant, me dit-il avec plus de sang-froid, mais en faisant de temps en temps de laides grimaces qui le trahissoient, vous avez raison d'éviter le comte; mais n'ayez pas peur de le rencontrer ce soir, il y a bal masqué: la marquise a justement deux dominos, elle vous en prêtera un, elle prendra l'autre, nous irons au bal, vous reviendrez souper avec nous: & si vous n'avez pas été trop mal couché avant hier.... Ho! oui, cela sera charmant! m'écriai-je avec plus de vivacité que de prudence, allons au bal. Avec mes dominos que le comte connoît? interrompit la marquise plus réfléchie que moi. — Et oui, Madame, avec vos

dominos ! il faut donner à cet enfant le plaisir du bal masqué, elle n'a jamais vu cela ; le comte ne vous reconnoîtra pas, il n'y sera peut-être pas même. La marquise paroissoit incertaine, je la voyois balancer entre le désir de me garder encore la nuit prochaine, & la crainte d'aller, en présence du marquis, s'offrir aux sarcasmes du comte. Pour moi, repris d'un ton mystérieux le commode mari, je vous y conduirai bien ; mais j'ai quelques affaires, je ne pourrai pas rester avec vous ; je vous laisserai là pour revenir à minuit vous chercher. Cette raison du marquis, plus que toutes ses instances, déterminâ la marquise ; elle refusa quelque temps encore, mais d'un ton qui m'annonçoit assez qu'il falloit la presser, & qu'elle alloit consentir.

Cependant la contusion que le marquis s'étoit faite devenoit plus apparente, & sa bosse grossissoit à vue d'œil. Je lui demandai d'un air étonné ce qu'il avoit au front ; il y porta la main : ce n'est rien, me dit-il avec un rire forcé,

quand on est marié, on est exposé à ces accidens-là. Je me souviens du supplice qu'il m'avoit fait éprouver quand ma main étoit dans les siennes; & résolu de me venger, je tirai de ma bourse une piece de monnoie, je la lui appliquai sur le front; & me voilà serrant de toutes mes forces pour aplatisir la hofse. Le patient pressoit ses flancs de ses poings fermés, grinçoit des dents, souffloit douloureusement & faisoit d'horribles contorsions. Elle a, dit-il avec peine, elle a de la vigueur dans le poignet: je redoublai d'efforts; il fit un cri terrible, & m'échappant avec violence, il seroit tombé à la renverse, si je ne l'avois promptement retenu. Ah, la petite diableffe! elle m'a presque ouvert le crâne. La petite espiègle l'a fait exprès, dit la marquise, qui se contraignoit beaucoup pour ne pas rire. Vous croyez qu'elle l'a fait exprès? Hé bien, je vais l'embrasser pour la punir. — Pour me punir, soit: je présentai la joue de bonne grace, il se crut le plus heureux des hommes; si j'avois voulu

l'écouter, je n'aurois cessé de mettre au même prix son courage à l'épreuve.

Finissons ces folies, dit la marquise, en affectant un peu d'humeur, & pensons à ce bal, puisqu'il y faut aller. Oh, Madame se fâche, répondit le marquis, soyons sages, me dit-il tout bas, il y a un peu de jalousie : il nous regarda d'un air de satisfaction. Vous vous aimez bien toutes les deux, poursuivit-il ; mais si vous alliez vous brouiller un jour à cause de moi !..... cela seroit bien singulier !..... Allons-nous au bal, ou n'y allons-nous pas ? interrompit la marquise. Elle se mit à sa toilette : on lui apporta ses dominos qu'elle ne voulut point mettre, elle en envoya chercher deux autres dont nous nous affublâmes gaîment. Vous connoissez le mien, dit le marquis, je le prendrai pour vous aller chercher, je ne crains pas d'être reconnu, moi ! Il nous conduisit au bal, & nous promit de revenir à minuit précis.

Dès que nous parûmes à la porte de la salle, la foule des masques nous

environna , on nous examina curieusement , on nous fit danser : mes yeux furent d'abord agréablement flattés de la nouveauté du spectacle. Les habits élégans , les riches parures , la singularité des costumes grotesques , la laideur même des travestissemens baroques , la bisarre représentation de tous ces visages cartonnés & peints , le mélange des couleurs , le murmure de cent voix confondues , la multitude des objets , leur mouvement perpétuel qui varioit sans cesse le tableau en l'animant , tout se réunit pour surprendre mon attention bientôt lassée. Quelques nouveaux masques étant entrés , la contre - danse fut interrompue , & la marquise profitant du moment , se mêla dans la foule ; je la suivis en silence , curieux d'examiner la scène en détail. Je ne tardai pas à m'appercevoir que chacun des acteurs s'occupoit beaucoup à ne rien faire , & bavardoit prodigieusement sans rien dire. On se cherchoit avec empressement , on s'observoit avec inquiétude , on se joignoit avec familiarité , on se

quittoit sans savoir pourquoi; l'instant d'après on se reprenoit de même en ricanant. L'un vous étourdissait du bruyant éclat de sa voix claquante; l'autre d'un ton nazillard, bredouilloit cent platitudes qu'à peine il comprenoit lui-même : celui-ci balbutioit un bon mot grossier qu'il accompagnoit de gestes ridicules; celui-là faisoit une question sotte, à laquelle on répondoit par une plus sotte plaisanterie. Je vis pourtant des gens cruellement tourmentés, qui certainement auroient acheté bien cherement l'avantage d'échapper aux propos malins, aux regards persécuteurs. J'en vis d'autres bien ennuyés, dont apparemment l'objet principal avoit été de passer la nuit au bal, de quelque maniere que ce fût, & qui n'y restoient sans doute que pour se ménager la petite consolation d'assurer le lendemain, qu'ils s'étoient beaucoup amusés la veille. Voilà donc ce que c'est qu'un bal masqué, dis-je à la marquise. Ce n'est donc que cela? Je ne suis pas étonné qu'ici de braves gens

puissent être baffoués par des faquins, & des gens d'esprit mistifiés par des fots ? je ne resterois sûrement pas, si je n'étois point avec vous. Taisez-vous, me répondit-elle, nous sommes suivis, & peut-être reconnus : ne voyez-vous pas le masque qui s'attache à nos pas ? Je crains bien que ce ne soit le comte ; sortons de la foule, & ne vous étonnez pas.

C'étoit en effet M. de Rosambert, nous n'eûmes pas de peine à le reconnaître ; car ne prenant pas même celle de déguiser sa voix, il eut seulement l'attention de parler assez bas, pour qu'il n'y eût que la marquise & moi qui puissions l'entendre. Comment se portent Mde. la marquise & sa belle amie, nous demanda-t-il avec un intérêt affecté ? Je n'osois répondre. La marquise sentant qu'il seroit inutile d'essayer de lui faire croire qu'il se trompoit, aima mieux soutenir une conservation délicate, qu'elle auroit peut-être heureusement terminée par son adresse, si le comte eût été moins

instruit. Quoi ! c'est vous , M. le comte , vous m'avez reconnue ! cela m'étonne ! je croyois que vous aviez juré de ne plus me voir & de ne me parler jamais. — Il est vrai que je vous l'avois promis , Madame , & je fais combien cette assurance que je vous ai donnée vous a mise à votre aise. — Je ne vous entends pas , & vous m'entendez mal ; si je ne voulois pas vous voir , qui me forceroit à vous parler ? Pourquoi serois-je venue ici chercher votre rencontre ? — Chercher ma rencontre , Madame ! quoique l'aveu soit très-flatteur , je conviens que j'aurois eu peut-être la sottise de le croire sincere , si cette chere enfant que voilà . . . Monsieur , interrompit la marquise , n'avez-vous pas amené la comtesse ? . . . Elle est très-aimable , la comtesse ! . . . qu'en dites - vous ? — Je dis , Madame , qu'elle est surtout très - officieuse ! . . . La marquise l'interrompit encore en jouant le dépit ; elle est très-aimable la comtesse ! . . . Monsieur , vous auriez dû l'amener. — Oui Madame ! &

vous lui auriez apparemment encore confié l'honnête emploi qu'elle a si généreusement accompli , si complaisamment rempli ? Quoi ! c'est peut-être moi qui l'ai chargée de vous occuper toute la soirée , de vous engager à me faire une mauvaise querelle , à me répéter cent fois une maussade plaisanterie , à me pousser à bout enfin de manière que je sois forcée de vous dire des choses désagréables , que vous n'avez pas manqué de prendre à la lettre , & dont je me serois peut-être repentie , si vous étiez venu hier , comme je l'espérois , solliciter votre pardon. — Mon pardon ! vous me l'auriez accordé , Madame ! Ah , que vous êtes généreuse ! Mais soyez tranquille , je n'abuserai pas de tant de bontés , je craindrois trop de vous embarrasser beaucoup , & de faire aussi-bien de la peine à ma jeune parente qui nous écoute si attentivement , & qui a de si bonnes raisons pour ne rien dire. Hé ! Monsieur , lui répliquai-je aussi-tôt , que pourrois-je vous dire ? — Rien , rien

que je ne sache ou que je ne devine. — Je conviens, Monsieur de Rosambert, que vous savez quelque chose que Madame ne fait pas; mais, ajoutai-je en affectant de lui parler bas, ayez donc un peu plus de discrétion; la marquise n'a pas voulu vous croire avant-hier; que vous coûte-t-il de lui laisser, seulement encore aujourd'hui, une erreur qui ne laisse pas d'être piquante? Fort bien, s'écria-t-il, la tournure n'est pas mal adroite! Vous, si novice avant-hier! aujourd'hui si *manégé*! il faut que vous ayez reçu de bien bonnes leçons! Que dites-vous donc, Monsieur, reprit la marquise un peu piquée? — Je dis, Madame, que ma jeune parente a beaucoup avancé en vingt-quatre heures; mais je n'en suis pas étonné, on sait comment l'esprit vient aux filles. — Vous nous faites donc la grace de convenir enfin que Mdlle. Duportail est de son sexe! — Je ne m'aviserai plus de le nier, Madame, je sens combien il seroit cruel pour vous d'être détrompée.

84 VIE DU CHEVALIER

Perdre une bonne amie, & ne trouver qu'un jeune serviteur ! la douleur seroit trop amere. Ce que vous dites-là est tout-à-fait raisonnable, répliqua la marquise avec une impatience mal déguisée ; mais le ton dont vous le dites est si singulier ! expliquez-vous , Monsieur : cette enfant que vous m'avez présentée vous-même comme votre parente est-elle (en parlant très-bas) Madlle. Duportail, ou M. de Faublas ? Vous me forcez à vous faire une question bien extraordinaire ; mais enfin , dites sérieusement ce qu'il en est. — Ce qu'il en est , Madame , je pouvois hasarder de le dire avant-hier ! mais aujourd'hui c'est à moi à vous le demander. Moi, répondit-elle , sans se déconcerter , je n'ai là-dessus aucune espece de doute. Son air , ses traits , son maintien , ses discours , tout me dit qu'elle est Madlle. Duportail , & d'ailleurs j'en ai des preuves que je n'ai pas cherchées. — Des preuves ! Oui Monsieur , des preuves. Elle a foupé chez moi avant-hier. . . . — Je le fais bien ,

Madame , & même elle étoit encore chez vous hier à dix heures du matin.

— A dix heures du matin , soit ; mais enfin nous l'avons reconduite chez elle. Chez elle ! faubourg Saint-Germain.

— Non , près de l'Arsenal , & M. son pere. . . . — Son pere ! le baron de Faublas ? — Mais point du tout ! M. Duportail. M. Duportail nous a beaucoup remerciés , le marquis & moi , de lui avoir ramené sa fille ! — Le marquis & vous , Madame ? Quoi ! le marquis vous a accompagné chez M. Duportail ? — Oui Monsieur , qu'y a-t-il de si étonnant à cela ? — Et M. Duportail a remercié la marquise ? Oui Monsieur.

Ici le comte partit d'un éclat de rire. Ha , le bon mari ! s'écria-t-il tout haut , l'aventure est excellente , ha ! l'honnête homme de mari ! Il se préparoit à nous quitter. Je crus qu'il falloit , pour l'intérêt de la marquise & pour le mien propre , essayer de modérer son excessive gaîté. Monsieur , lui dis-je en baissant la voix , ne pourroit-on pas avoir avec vous une explication plus sérieuse ?

Il me regarda en riant : une explication sérieuse entre nous ce soir , ma chere parente ? (il souleva un peu mon masque) : Non , vous êtes trop jolie , je vous laisse *aimer & plaire* ; d'ailleurs il est juste que je profite aujourd'hui de mes avantages ; l'explication sera pour demain , si vous le voulez bien. — Pour demain , Monsieur , à quelle heure & dans quel endroit ? — L'heure ? je ne saurois vous la fixer , cela dépendra des circonstances. N'allez-vous pas souper chez la marquise ? Demain il fera peut-être midi quand le très-commode marquis vous reconduira chez le très-complaisant M. Duportail ; vous serez probablement fatigué , je ne veux point user d'un tel avantage , il faudra vous laisser le temps de vous reposer , je passerai chez vous dans la soirée : je ne vous dis point adieu , j'aurai le plaisir de vous revoir une fois encore , avant que l'heure du berger sonne pour vous. Il nous salua & sortit de la salle.

La marquise fut très-contente de son départ. Il nous a porté de rudes coups ,

me dit-elle ; mais nous ne pouvions guere nous défendre mieux. Je lui observai que le comte avait eu l'attention de baisser la voix chaque fois qu'il lui avoit lancé quelque vive épigramme ; & qu'ayant seulement l'intention de nous tourmenter beaucoup , il avoit paru du moins ne la vouloir pas compromettre jusqu'à un certain point. Je ne m'y fie pas , me répondit-elle ; il fait que vous avez passé la nuit chez moi , il est piqué , le retour qu'il vous annonce n'est pas d'un bon augure ; sans doute il nous prépare une attaque plus forte. Partons , ne l'attendons pas , n'attendons pas le marquis.

Nous nous disposions à sortir , lorsque deux masques nous arrêterent. L'un des deux dit à la marquise , je te connois , beau masque. Bon soir M. de Faublas , me dit l'autre. Je ne répondis point. Bon soir , M. de Faublas , répéta-t-il. Je sentis qu'il falloit recueillir mes forces & payer d'audace : tu n'as pas l'art de deviner , beau masque , tu te trompes de nom & de sexe. — C'est

que l'un & l'autre sont fort incertaines. — Tu deviens fou, beau masque. — Point du tout, les uns te baptisent Faublas, & te soutiennent beau garçon; les autres vous nomment Duportail, & jurent que vous êtes très-jolie fille. — Duportail ou Faublas, lui repliquai-je fort interdit, que t'importe? — Distinguons, beau masque. Si vous êtes une jolie demoiselle, il m'importe à moi: si tu es un beau garçon, il importe à la jolie dame que voilà, (en montrant la marquise). Je demeurai stupéfait. Il reprit; répondez-moi, Mlle. Duportail; parle donc M. de Faublas. — Décide-toi à me donner l'un ou l'autre nom, beau masque. — Ah, si je ne considère que mon intérêt personnel & les apparences, vous êtes Mlle. Duportail; mais si j'en crois la chronique scandaleuse, tu es M. de Faublas.

La marquise ne perdoit pas un mot de ce dialogue; mais déjà trop pressée par l'inconnu qui l'avoit attaquée, elle ne pouvoit me secourir. Je ne fais si mon trouble ne m'alloit pas trahir, lorsqu'il

s'éleva dans la salle une grande rumeur : on se précipitoit vers la porte , les masques se pressoient en foule autour d'un masque qui venoit d'entrer ; ceux-ci le montroient au doigt , ceux-là pouffoient de longs éclats de rire , & tous ensemble crioient : *c'est M. le baron de B*** qui s'est fait une bosse au front !* Dès que les deux démons qui nous persécutoient eurent entendu ces joyeuses exclamations , ils nous quitterent pour aller grossir le nombre des rieurs. Enfin les voilà partis ! me dit ma belle maitresse un peu étonnée ; mais parmi ces cris redoublés , n'entendez-vous pas le nom du marquis ? Je parie que c'est un nouveau tour qu'on a joué à mon pauvre mari !

Cependant le tumulte alloit toujours croissant , nous approchâmes , nous entendîmes des voix confuses qui disoient : Bon soir , M. le marquis de B*** , qu'avez-vous donc au front , M. le marquis ? depuis quand cette bosse vous est-elle venue ? Et bientôt , dans les transports de leur turbulente gaité ,

tous les masques répétoient : *C'est M. le marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front !* A force de coudoyer nos voisins, nous parvînmes à joindre le masque tant baffoué : ce n'étoit ni le domino jaune du marquis, ni sa petite taille, & cependant c'étoit le marquis lui-même ! nous vîmes qu'on avoit attaché entre ses deux épaules un petit morceau de papier, sur lequel étoient tracés en caracteres bien lisibles, ces mots dont nos oreilles étoient remplies : *C'est M. le marquis de B*** qui s'est fait une bosse au front !* Il nous reconnut tout d'un coup ; je ne comprends rien à ceci, nous dit-il tout hors de lui, allons - nous en. Toujours poursuivi par les huées dérisoires d'une folle jeunesse, toujours porté par les flots tumultueux de la foule empressée, il eut autant de peine à regagner la porte, qu'il en avoit éprouvé pour pénétrer jusqu'au milieu de la salle.

Nous le suivîmes de près. Parbleu ! nous dit le marquis, si confondu qu'il n'avoit pas la force de prendre sa place

dans la voiture , je ne comprends rien à cela , jamais je ne me suis si bien déguisé , & tout le monde m'a reconnu ! La marquise lui demanda quel avoit été son dessein. Je voulois , lui repondit-il , vous surprendre agréablement ; dès que je vous ai vues dans la salle du bal , je suis retourné à l'hôtel , où j'ai fait part de mes projets à Justine , votre femme-de-chambre , & à celle de cette charmante enfant , car je les ai trouvées ensemble. J'ai pris un domino nouveau , je me suis fait apporter des souliers dont les talons très-hauts , devoient , en me grandissant beaucoup , me rendre méconnoissable. Justine a présidé à ma toilette : (tandis qu'il parloit , la marquise détachoit habilement l'étiquette perfide , & la fourroit dans sa poche ,) demandez à Justine , elle vous dira que je n'ai jamais été si bien déguisé , car elle me l'a répété cent fois , & cependant tout le monde m'a reconnu !

La marquise & moi nous devinâmes aisément que nos femmes-de-chambre nous avoient bien servis ; mais , reprit

le marquis , après un moment de réflexion , comment ont ils vu que j'avois une bosse au front ? aviez - vous conté mon accident ? — A personne , je vous assure. — Cela est bien singulier , ma figure est couverte d'un masque , & l'on voit ma bosse : je me déguise beaucoup mieux qu'à l'ordinaire , & tout le monde me reconnoit ! Le marquis ne cessoit de témoigner son étonnement par des exclamations semblables , tandis que la marquise & moi nous nous félicitions tout bas de l'heureuse adresse de nos femmes , qui nous avoient épargné si comiquement les scènes fâcheuses auxquelles nous auroient exposés le déguisement de son mari , & la vengeance de mon rival.

Quel fut notre étonnement , lorsque en arrivant à l'hôtel , nous apprîmes que le comte nous y attendoit depuis quelques minutes. Il vint à nous d'un air gai : J'étois sûr , Mesdames , que vous ne resteriez pas long-temps à ce bal : c'est une assez triste chose qu'un bal masqué ! ceux qui ne nous con-

noissent pas nous y ennuiant ; ceux qui nous connoissent nous y tourmentent ! Oh , interrompit le marquis , je n'ai pas eu le temps de m'y ennuyer , moi ! tu vois comme je suis déguisé ? — Hé bien ! — Hé bien , dès que je suis entré , tout le monde m'a reconnu. — Comment , tout le monde ? — Oui , oui , tout le monde ; ils m'ont d'abord entouré , *hé bon soir , M. le marquis de B**** , & d'où vous vient cette bosse au front , *M. le marquis ?* & ils me serroient : & ils me pouffoient ! & des rires ! & des gestes ! & un bruit ! je crois que j'en resterai sourd : je veux être pendu , si jamais j'y retourne ! mais comment ont-ils su que j'avois cette bosse au front ? — Parbleu ! elle se voit d'une lieue ! — Mais mon masque ? — Cela ne fait rien ! Tenez , moi , j'ai été reconnue aussi. Bon ! reprit le marquis d'un air consolé. Oui , continua le comte , mon aventure est assez drôle ; j'ai rencontré là une fort jolie dame , qui m'estimoit beaucoup , mais beaucoup , la semaine passée ! J'en-

tends, j'entends, dit le marquis. — Cette semaine elle m'a éconduit d'une manière si plaisante ! ... Imaginez que j'ai été au bal avec un de mes amis, qui s'étoit fort joliment déguisé ... La marquise effrayée l'interrompt : Monsieur le comte soupe sans doute avec nous ? lui dit-elle de l'air du monde le plus flatteur. — Si cela ne vous embarrasse pas trop, Madame... Quoi ! interrompt le marquis, vas-tu faire des façons avec nous ? crois-moi, essaye plutôt de faire ta paix avec ta jeune parente, qui t'en veut beaucoup. — Moi ! Monsieur, point du tout ! j'ai toujours pensé que M. de Rosambert étoit homme d'honneur ; je le crois trop galant homme pour abuser des circonstances... Il ne faut abuser de rien, me répondit le comte ; mais il faut user de tout. Qu'est-ce que c'est que des circonstances, s'écria le marquis ? qu'entend elle par des circonstances ? Quelles circonstances y a-t-il ? ... Rosambert tu me diras cela ; mais conte nous donc ton histoire. — Volontiers. Messieurs,

interrompit encore la marquise , on vous a déjà dit que le souper étoit servi. Oui , oui , allons souper , répondit le marquis , tu nous conteras ton malheur à table. La marquise alors s'approcha de son mari , & lui dit à mi-voix : y songez-vous bien , Monsieur , de vouloir qu'on raconte une histoire galante devant cette enfant ? Bon , bon , lui répondit-il , à son âge on n'est pas si novice ; & s'adressant au comte : Rosambert , tu nous conteras ton aventure ; mais tu gazeras tous cela de maniere que cette enfant tu m'entends bien ?

La marquise nous plaça de maniere que le comte étoit entr'elles & moi , & que je me trouvois , moi , entre le comte & le marquis. Un regard prompt de ma belle maîtresse m'avertit d'apporter à notre situation critique l'attention la plus scrupuleuse , de ne parler qu'avec ménagement , d'agir avec la plus grande circonspection. Le marquis mangeois beaucoup & parloit davantage ; je ne répondois que par monosyllabes , aux douces phrases qu'il m'adressoit. Le

comte enchériffoit sur les éloges du marquis ; il me prodiguoit , d'un ton railleur , les complimens les plus outrés , affuroit malignement que personne au monde n'étoit plus aimable que sa jeune parente ; demandoit au marquis ce qu'il en pensoit ; & prélu-
dant avec la marquise par de légères épigrammes , il protestoit qu'elle seule , jusqu'à présent , savoit précisément combien Mlle. Duportail méritoit d'être aimée. La marquise , également adroite & prompte , répondit vite & toujours bien : mesurant la défense à l'attaque , elle éluoit sans affectation ou se défendoit sans aigreur : déterminée à ménager un ennemi qu'elle ne pouvoit espérer de vaincre , aux questions pressantes elle opposoit les aveux équivoques , elle atténuoit les allégations fortes par les négations mitigées , & repoussoit les sarcasmes plus amers qu'embarassans , par les récriminations plus fines que méchantes : très-intéressée à pénétrer les secrets desseins du comte , dont la vengeance étoit si facile , elle l'exami-
noit

noit souvent d'un œil observateur : puis essayant de le fléchir en l'intéressant : elle l'accabloit de politesses & d'attentions , prétextoit une forte migraine , traînoit languissamment les doux accens de sa voix presqu'éteinte , & de ses regards supplians sollicitoit sa grâce qu'elle ne pouvoit obtenir.

Dès que les domestiques eurent servi le dessert & se furent retirés , le comte commença une attaque plus chaude , qui nous jeta , la marquise & moi , dans une mortelle anxiété.

LE COMTE.

Je vous disois, Monsieur le marquis , qu'une jeune Dame m'honoroit la semaine passée d'une attention toute particulière

LA MARQUISE.

(*Tout bas.*) (*haut.*)

Quelle fatuité . . . Encore une bonne fortune ! la matiere est si usée !

LE COMTE.

Non , Madame , une infidélité subite , avec des circonstances nouvelles qui vous amuseront

98 VIE DU CHEVALIER
LA MARQUISE.

Point du tout, Monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Bon ! les femmes disent toujours qu'une histoire galante les ennuie ! Rosambert conte-nous la tienne.

LE COMTE.

Cette Dame étoit au bal... je ne fais plus quel jour.... (*à la Marquise.*) Madame, aidez-moi donc, vous y étiez aussi....

LA MARQUISE, (*vivement.*)

Le jour ! Monsieur, hé ! qu'importe le jour ? Pensez - vous d'ailleurs que j'aie remarqué ?....

LE MARQUIS.

Passons, passons, le jour n'y fait rien.

LE COMTE.

Hé bien, j'allai à ce bal avec un de mes amis qui s'étoit déguisé le plus joliment du monde, & que personne ne reconnut.

LE MARQUIS.

Que personne ne reconnut ! il étoit

bien habile, celui-là quel habit avoit-il donc ?

LA MARQUISE, (*très-vivement.*)

Un habit de caractère, apparemment ?

LE COMTE.

Un habit de caractère ! mais , non (*en regardant la marquise.*) Cependant je le veux bien , si vous le voulez ; un habit de caractère , soit ; personne ne le reconnut ; personne , excepté la dame en question , qui devina que c'étoit un fort beau garçon.

(*Ici la marquise sonna un domestique , le retint quelque temps sous différens pretextes ; le marquis impatient le renvoya ; le comte reprit.*)

La dame charmée de sa découverte. Mais je ne veux plus rien dire , parce que le marquis la connoît.

LE MARQUIS, (*riant*)

Cela se peut. D'abord , j'en connois beaucoup ! mais cela ne fait rien , continue.

100 VIE DU CHEVALIER
LA MARQUISE.

M. le comte, on donnoit hier une
piece nouvelle ?

LE COMTE.

Oui, Madame; mais permettez-moi
de finir mon histoire.

LA MARQUISE.

Point du tout; je veux savoir ce que
vous pensez de la piece.

LE COMTE.

Permettez, Madame.

LE MARQUIS.

Hé! Madame, laissez-le donc nous
raconter!

LE COMTE.

Pour abrégé, vous saurez que mon
jeune ami plut beaucoup à la dame;
que ma présence ne tarda pas à la gêner,
& le moyen qu'elle imagina pour se
débarrasser de moi

LA MARQUISE.

C'est un roman, que cette histoire-là!

LE COMTE.

Un roman, Madame! ah, tout
à-l'heure, si l'on m'y force, je con-
vaincrai les plus incrédules. Le moyen

DE FAUBLAS. 101

qu'elle imagina fut de me détacher une jeune comtesse, son intime amie, femme très-adroite, très-obligeante, qui s'empara de moi tellement.....

LE MARQUIS.

Comment, on t'a donc bien joué ?

LE COMTE.

Pas mal, pas mal ; mais beaucoup moins que le mari qui arriva.....

LE MARQUIS.

Il y a un mari !... tant mieux !... j'aime beaucoup les aventures où figurent des maris comme j'en connoissant ! Hé bien, le mari arriva..... Qu'avez-vous donc, Madame ?

LA MARQUISE.

Un mal de tête affreux !.... je suis au supplice... (*au comte.*) Monsieur, remettez de grâce à un autre jour le récit de cette aventure.

LE MARQUIS.

Hé ! non ; conte, conte donc, cela la dissipera.

LE COMTE.

Qui, je finis en deux mots.

Mlle. DUPORTAIL, (*au marquis
tout bas.*)

M. de Rosambert aime beaucoup à jaser, & ment quelquefois passablement.

LE MARQUIS.

Je fais bien, je fais bien, mais cette histoire est drôle, il y a un mari, je parie qu'on la attrapé comme un sot.

LE COMTE, (*sans écouter la marquise
qui veut lui parler.*)

Le mari arriva, & ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'en voyant la figure douce, fine, agréable, fraîche du jeune homme, si joliment déguisé, le mari crut que c'étoit une femme....

LE MARQUIS.

Bon!.... oh, celui-là est excellent! on ne m'auroit pas attrapé comme cela, moi, je me connois trop bien en physionomie!

Mlle. DUPORTAIL.

Mais cela est incroyable!

LA MARQUISE.

Impossible, M. de Rosambert nous

fait des contes qu'il devoit bien finir , car je me sens fort incommodée.

LE COMTE.

Il le crut si bien , qu'il lui prodigua les complimens , les petits soins & même il en vint jusqu'à lui prendre la main & à la lui serrer doucement
(*au marquis.*) tenez , à-peu-près comme vous faites à présent à ma cousine.

LE MARQUIS étonné , quitta promptement ma main qu'il tenoit en effet.

Il l'a fait exprès , me dit-il , je crois qu'il voudroit que la marquise s'aperçut de notre intelligence. Qu'il est jaloux ! qu'il est méchant ! Et menteur , lui répliquai-je , menteur ! . . . comme un avocat ! (*Le comte toujours sourd aux instances que la marquise avoit eu le temps de renouveler , reprit :*)

Tandis que le bon mari , d'un côté , épuisait les lieux communs de la vieille galanterie , & pressait la main chérie . . . la dame non moins vive , mais plus heureuse

LA MARQUISE.

Hé ! Monsieur , quelles femmes

avez-vous donc connues ? Vous nous peignez celle-là sous des couleurs !... Ne se peut-il pas que , trompée comme son mari , par les apparences ?

LE COMTE.

Cela eût été très-possible ; mais je crois que cela n'étoit pas. Au reste , vous allez en juger vous-même , écoutez jusqu'au bout,

LA MARQUISE.

Monfieur , s'il faut absolument que vous racontiez cette histoire , je vous prie au moins de songer que vous devez quelques ménagemens (en regardant Mlle. Duportail) à certaines personnes qui vous écoutent.

LE MARQUIS.

Rosambert , Madame a raison ; gaze un peu cela , à cause de cet enfant. (en montrant Mlle. Duportail.)

LE COMTE.

Oui... oui !... la dame fort émue.

LA MARQUISE.

Monfieur , de grâce , abrégez des détails qui ne font pas honnêtes.

Mlle. DUPORTAIL, (*d'un ton fort brusque.*)

Il est minuit, Monsieur,

LE COMTE, (*fort durement.*)

Je le fais bien, Mademoiselle; & si cette conversation vous ennuie, je ne dirai qu'un mot... pour l'achever.

LE MARQUIS, (*à Mlle. Duportail.*)

Il est très-piqué contre vous. Les amitiés que vous me faites!.... il est jaloux comme un tigre!

LA MARQUISE.

M. le comte, à propos, pendant que j'y pense, avez-vous obtenu du Ministre?....

LE COMTE.

Oui, Madame, j'ai obtenu tout ce que je voulois; mais laissez-moi.....

LE MARQUIS.

Ah, ah, qu'est-ce que tu sollicitois donc?

LE COMTE.

Une petite pension de 10000 l. pour le jeune vicomte de G***, mon parent; il y a déjà plusieurs jours..... Pour revenir à mon aventure...

206 VIE DU CHEVALIER
LE MARQUIS.

Oui, oui, revenons-y.

LA MARQUISE.

Il doit être bien content de vous,
le vicomte?

LE COMTE.

La dame fort émue....

LA MARQUISE.

M. le comte, répondez-moi donc.

LE COMTE.

Oui, Madame, il est très-content..
La dame fort émue....

LA MARQUISE.

Et son cher oncle le commandeur?

LE COMTE.

En est fort aise aussi, Madame; mais
vous vous intéressez prodigieusement.

LA MARQUISE.

Oui! tout ce qui regarde mes amis
me touche sensiblement, & cette affaire
me tourmentoît à cause de vous; si
vous m'en aviez parlé plutôt, j'aurois
pu vous y servir....

LE COMTE.

Madame je suis très-sensible....
mais permettez-moi....

LA MARQUISE.

A-t-il en effet rendu quelque service à l'état, le vicomte ?

ROSAMBERT (*en riant.*)

Oui, Madame ! sans lui le duc de*** n'avoit pas d'héritier : la maison s'éteignoit.

LA MARQUISE.

Mais si l'on récompense aussi magnifiquement tous ceux qui servent l'état de cette manière, je ne m'étonne plus de l'embarras où est le trésor royal....

ROSAMBERT.

Très-bien, Madame ! cependant permettez.....

LA MARQUISE.

Enfin, n'importe : si jamais pareille occasion se présente, employez-moi, ou bien nous nous brouillerons mortellement.

LE COMTE.

Madame, je vous rends grâce.... permettez qu'enfin je reprenne le récit de mon aventure.

LA MARQUISE.

Oh, si vous vous adressez à d'au-

tres , je ne vous le pardonnerois pas ,
je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Allons , voilà qui est dit : laissez-le
donc finir son histoire.

LE COMTE.

La Dame fort émue prodiguoit au
jeune Adonis.....

LA MARQUISE.

Quelle migraine j'ai !

LE COMTE.

Prodiguoit au jeune Adonis.....

LA MARQUISE, tirant le Marquis à
part & lui parlant à mi-voix.

Monsieur , je vous le répète , il n'est
pas décent de conter devant cette en-
fant.....

LE MARQUIS.

Bon , bon , elle en fait plus qu'on
ne croit ! la petite personne est futée !
allez , je me connois en phisionomie !

LE COMTE.

Monsieur le marquis , je ne pourrai
jamais finir ce récit , on m'interrompt
à

à tout moment ; mais je vais rentrer chez moi , & demain matin je vous enverrai tous les détails par écrit.

LA MARQUISE.

Bonne plaisanterie !

LE COMTE, (*au Marquis.*)

Non , je vous l'enverrai , parole d'honneur , & je mettrai les lettres initiales de chaque nom.... à moins qu'on ne me laisse finir ce soir.

LE MARQUIS.

Hé bien , allons donc , finis.

LA MARQUISE.

A la bonne heure , finissez ; mais songez.

LE COMTE.

La Dame fort émue , prodiguoit au jeune Adonis les confidences flatteuses , les doux propos , les petits baisers tendres..... c'étoit vraiment une scène à voir.... on ne peut la peindre.... mais on pourroit la jouer..... tenez , jouons-la.

LE MARQUIS.

Tu badines !

Tome I.

G

110 VIE DU CHEVALIER
LA MARQUISE.

Quelle folie !

Mlle. DU PORTAIL.

Quelle idée !

LE COMTE.

Jouons-la ; Madame sera la dame en question , moi je suis le pauvre amant baffoué Ah ! c'est qu'il nous manquera une comtesse ! . . . (*à la marquise.*) Mais Madame a des talens précieux , elle peut bien remplir à la fois deux rôles difficiles.

LA MARQUISE, (*avec une colere contrainte.*)

Monsieur.

LE COMTE.

Je vous demande pardon , Madame , ce n'est qu'une supposition.

LE MARQUIS.

Mais sans doute , il ne faut pas que cela vous fâche.

LA MARQUISE, (*d'une voix éteinte & les larmes aux yeux.*)

Il s'agit bien des rôles qu'on m'offre , Monsieur . . . mais c'est qu'il est bien cruel que je me plaigne depuis une

heure d'être fort mal , sans qu'on daigne y faire la moindre attention. (*au comte en tremblant.*) Peut-on , Monsieur , sans vous offenser , vous observer qu'il est tard , & que j'ai besoin de repos.

LE COMTE, (*un peu touché.*)

Je serois désolé de vous importuner , Madame.

LA MARQUISE.

Vous ne m'importunez pas , Monsieur ; mais je vous répète que je suis malade , & fort malade.

LE MARQUIS.

Hé ! mais , comment ferons-nous ? où couchera Mlle. Duportail ?

LA MARQUISE, (*vivement.*)

En vérité , Monsieur , il semble qu'il n'y ait pas un appartement dans cet hôtel !

Effrayé de la tournure que l'entretien venoit de prendre , je m'approchai du comte : charmante enfant , me dit-il tout bas , laissez-moi ; tout ce que vous me direz , ne vaut pas ce que je suis curieux de savoir au juste , & ce que je vais apprendre tout-à-l'heure.

112 VIE DU CHEVALIER

LE MARQUIS.

Il y a des appartemens, Madame ;
mais cette enfant n'aura-t-elle pas peur
toute seule ?

LE COMTE, *(avec vivacité)*

Pas plus que la dernière fois.

LE MARQUIS, *(brusquement en montrant la marquise.)*

Mais la dernière fois elle a couché
avec Madame !

LE COMTE.

Ah !

LA MARQUISE, *(troublée, balbutie.)*

Elle a couché dans mon appartement. . . . & moi. . . .

LE MARQUIS.

Elle a couché dans votre lit, avec
vous. Je le fais bien, puisque j'ai moi-
même fermé les rideaux ; ne vous en
souvenez-vous pas ?

*(La marquise confondue ne répondit
pas ; le marquis continua en affectant de
parler bas.)*

Ne vous souvenez-vous pas que je
suis venu dans la nuit ?

(*La Marquise porta la main à son front, jeta un cri de douleur & s'évanouit.*)

Je n'ai jamais pu découvrir si cet évanouissement étoit bien naturel ; mais je fais que , dès que le marquis nous eut quittés pour aller , dans son appartement , chercher lui-même une eau qu'il disoit souveraine en pareil cas , la marquise reprit ses sens , rassura promptement Justine & la Dutour accourues pour la secourir , leur ordonna de nous laisser , & que s'adressant au comte : Monsieur , lui dit-elle , avez-vous donc juré de me perdre ? — Non , Madame , j'ai voulu m'instruire de quelques détails que j'ignorois , vous prouver qu'on ne me joue pas impunément , & vous forcer de convenir que si je suis capable de me venger. . . . — de vous venger ? interrompit-elle : & de quoi ? — Je fais pourtant , continua-t-il , maître de mon ressentiment , ne pas porter la vengeance trop loin. Maintenant , Madame , vous voilà tranquille , à une condition cependant. Je

sens, ajouta-t-il, en nous regardant malignement, je sens que je vais vous affliger tous deux ; vous vous étiez promis une nuit heureuse, heureuse autant que celle d'avant-hier ; mais vous, Monsieur, vous m'avez trop peu ménagé, pour que je m'intéresse au succès de vos projets galans ; & vous, Madame, vous n'espérez pas, sans doute, que ministre complaisant de vos plaisirs. Moi, Monsieur ! s'écria-t-elle, je n'espère rien de vous ; mais je croyois aussi n'en avoir rien à craindre : & , quelle que soit ma conduite, d'où vous viendrait donc, je vous en supplie, le droit que vous vous attribuez de l'éclairer ? — Rosambert ne répondit à cette question que par un sourire amer ; que ministre complaisant de vos plaisirs, poursuivit-il, je puisse voir, comme un mari. Chargez-vous de choisir l'épithète... je puisse voir M. de Faublas passer dans vos bras en ma présence même. — M. de Faublas dans mes bras ! — Ou Mlle. Duportail dans votre lit ! n'est-ce pas la même

chose ? Hé ! mais , Madame , je croyois que là - dessus nous étions d'accord ? Croyez-moi , le temps est cher , ne le perdons pas à disputer plus long - tems sur les mots , composons. Que cette charmante enfant m'accorde l'honneur de l'accompagner ; que je la reconduise chez son pere tout-à-l'heure , à cette condition je me tais.

Le marquis entra , tenant un flacon. Je suis très-sensible à vos soins , lui dit la marquise ; mais vous voyez que je suis un peu moins mal , je voudrois être tout-à-fait bien , afin de pouvoir garder Mlle. Duportail. Comment ! s'écria le marquis. — Je suis toujours fort incommodée , il est impossible que cette chere enfant passe la nuit chez moi. — Hé bien , Madame , n'y a-t-il pas , comme vous le disiez tout-à-l'heure , un appartement dans cet hôtel ? — Oui , Monsieur ; mais vous m'avez fait une objection à laquelle je me rends ; cette enfant auroit peur . . . D'ailleurs , la laisser ainsi toute seule ! . . . je ne le souffrirai pas. — Elle ne sera

pas seule, Madame, sa femme-de-chambre est ici. . . . sa femme-de-chambre! Hé bien, Monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, M. Duportail ne veut pas que Mlle. sa fille couche ici. — Qui vous l'a dit, Madame? — M. le comte vient de m'annoncer seulement tout-à-l'heure que M. Duportail l'a prié de passer ici pour lui ramener sa fille. — Pourquoi donc ne nous as-tu pas dit cela tout de suite, toi? — Mais. répondit Rosambert en riant, c'est que je n'ai pas voulu troubler votre joie pendant le souper. M. Duportail envoie chercher sa fille! reprit le marquis. Croit-il qu'elle est mal ici? Pourquoi d'ailleurs te charger de cette commission? il nous doit une visite & des remerciemens; quand il seroit venu lui-même! . . . je le verrai. Je veux savoir quelles raisons. . . . Je le verrai.

Je fis une profonde révérence à la marquise; elle se leva & vint à moi pour m'embrasser. M. de Rosambert se jeta entr'elle & moi : Madame, vous

êtes si incommodée! ne vous dérangez pas; & la prenant doucement par le bras, il la força de s'asseoir; ensuite il prit ma main d'un air galant, & le marquis ne vit qu'avec le regret le plus vif, Mlle. Duportail & la Dutour s'éloigner dans la voiture du comte.

Au détour de la première rue, M. de Rosambert ordonna à son cocher d'arrêter. Je connois ce visage là, me dit-il en regardant ma prétendue femme-de-chambre, je ne crois pas que le ministère de cette brave femme vous soit agréable chez M. de Faublas; ainsi nous nous dispenserons de la promener jusques-là. La Dutour descendit sans répliquer un seul mot, & nous continuâmes notre route. Je fis remarquer au comte que nous étions libres enfin; qu'il avoit abusé de l'embarras de ma position, & qu'il ne pouvoit se dispenser de m'accorder une prompte satisfaction. Je ne vois ce soir que Mlle. Duportail, me répondit-il; demain, si le chevalier de Faublas a quelque chose à me dire, il me trouvera chez moi.

Nous ferons ensemble un déjeuner de garçon; je dirai librement à mon ami ce que je pense de sa conduite, & s'il est raisonnable, j'espère le convaincre sans peine qu'il ne doit pas être si mécontent de la mienne. Cependant nous arrivâmes à la porte de l'hôtel: ce fut M. Person lui-même qui me l'ouvrit; il m'apprit que le baron avoit attendu mon retour avec plus d'inquiétude que de colere, & que, désespérant enfin de me revoir ce soir, il ne s'étoit couché qu'après avoir recommandé vingt fois à jasmin d'aller, dès qu'il seroit jour, me chercher au bal, ou chez le marquis de B***.

Je me retirai dans mon appartement, où rappelant à mon esprit les divers événemens de cette journée si peu tranquille, je fus moins étonné d'avoir pu la passer toute entiere sans m'occuper de ma Sophie; & comme pour réparer ce long oubli, je répétais vingt fois son nom chéri. J'avoue pourtant que celui de la marquise vint aussi quelquefois sur mes levres; j'avoue que d'abord il

me parut dur d'être réduit à pousser d'inutiles soupirs dans mon lit solitaire ; mais je pris le parti d'offrir à ma Sophie le sacrifice de mes plaisirs, quelque involontaire qu'il eût été ; & je m'endormis , presque consolé du célibat auquel la vengeance du comte m'avoit condamné.

J'allai , dès qu'il fit jour , présenter mes devoirs au baron. Il me dit avec beaucoup de douceur : Faublas , vous n'êtes plus un enfant , je vous laisse une honnête liberté , j'espère que vous n'en abuserez pas ; j'espère que vous ne passerez jamais les nuits ailleurs que dans cet hôtel ; songez que je suis pere & que si mon fils m'aime , il doit craindre de m'inquiéter.

Je me hâtai de me rendre chez M. de Rosambert , qui déjà m'attendoit. Dès qu'il m'aperçut , il vint à moi en riant , & sans me laisser le temps de dire un seul mot , il se jeta à mon col : que je vous embrasse ! mon cher Faublas , votre aventure est délicieuse , plus je m'en occupe , & plus elle m'a-

muse. Je l'interrompis brusquement : je ne suis pas venu pour recevoir vos complimens. . . Le comte me pria d'un ton plus sérieux de m'asseoir : vous pourriez , me dit-il , m'en vouloir encore ! je vous reverrois dans les mêmes dispositions ! allons donc , mon jeune ami , vous êtes fou. Quoi ! une ingrate beauté vous favorise & me délaisse : c'est moi qu'on sacrifie ; c'est à vous qu'on m'immole , & vous vous fâchez ! Je ne punis que par une inquiétude momentanée les galantes tromperies du couple adroit qui me joue , & c'est par le sang de son ami , que M. de Faublas prétend venger les petites tribulations de Mlle. Duportail ! Je vous jure que cela ne fera pas. Mon cher Faublas , j'ai sur vous l'avantage de six années d'expérience ; je sais très-bien qu'à seize ans on ne connoît que sa maîtresse & son épée ; mais à vingt-deux , un homme du monde ne se bat plus pour une femme.

Je donnai quelques signes d'étonnement qu'il remarqua. Croyez-vous au

véritable amour ? ajouta-t-il aussitôt , c'est encore une des illusions de l'adolescence , je vous en avertis. Moi , je n'ai vu partout que la galanterie. Qu'est-ce d'ailleurs que votre aventure ? une bonne fortune , & rien de plus : & d'une histoire comique , nous ferions une tragédie ! Nous nous égorgerions pour une belle dame qui me quitte aujourd'hui , & qui demain vous plantera-là. Ah , chevalier , gardez votre courage pour une occasion plus importante ; on ne peut désormais soupçonner le mien ; il est trop vrai que le fatal concours des circonstances nous force quelquefois à verser le sang d'un ami ; puisse l'honneur , l'inflexible honneur , ne vous réduire jamais à cette horrible extrémité ! . . . Mon cher Faublas , j'avois à-peu-près votre âge , quand la marquise de Rosambert , dont je suis le fils unique , achevoit sa trentetroisième année ; elle étoit si fraîche encore , qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans ; dans le monde

on l'appelloit ma sœur aînée. Avec les agrémens de la jeunesse, elle avoit conservé ses goûts, elle aimoit les assemblées nombreuses & les plaisirs bruyans. Une nuit que je l'avois conduite au bal de l'opéra, on l'y insulta publiquement. J'accourus aux cris de la marquise, qui venoit d'ôter son masque : déjà l'insolent inconnu l'avoit supplié d'excuser sa méprise, & se perdoit dans la foule. Je le joignis, je l'obligeai de se démasquer; je reconnus le jeune Saint-Clair, Saint-Clair, compagnon de mon enfance, & de tous mes amis le plus cher : *Je ne croyois pas que ce fut la marquise de Rosambert!* Voilà tout ce qu'il me dit, c'étoit beaucoup sans doute. . . . hélas! un murmure général nous fit comprendre que ce n'étoit pas assez : l'honneur vouloit du sang; nous nous battîmes. Saint-Clair succomba, je tombai sans connaissance auprès de mon ami mourant. Pendant plus de six semaines, une horrible fièvre brûla mon sang & troubla ma raison. Dans mon délire affreux,

je ne voyois que Saint-Clair, sa plaie saignoit sous mes yeux; les convulsions de la mort agitoient ses membres tremblans, & cependant il me regardoit d'un air attendri, d'une voix éteinte il m'adrescoit de touchans adieux; dans ses derniers momens il ne paroissoit sensible qu'à la douleur de quitter le barbare qui venoit de l'immoler. Longtemps cette affreuse image me poursuivit, longtemps on trembla pour ma vie; enfin la nature secondée des efforts de l'art, opéra ma guérison? mais je recouvrai ma raison sans perdre mes remords. Le temps qui console de tout, a séché mes pleurs; mais jamais, jamais le souvenir de cet affreux combat ne s'effacera de ma mémoire... Chevalier, je ne me verrois qu'avec peine obligé de me battre avec un inconnu, jugez si j'irai, sans raison, exposer ma vie pour menacer la vôtre... Ah! si jamais l'inflexible honneur nous y forçoit, mon cher Faublas, je vous le jure, votre victoire ne seroit ni pénible, ni glorieuse; j'ai trop éprouvé

qu'en pareil cas, celui qui meurt n'est pas le plus malheureux.

Rosambert me tendit les bras, je l'embrassai de bon cœur, son trouble se dissipa peu-à-peu : Dejeûnons, me dit-il ; & reprenant sa première gaieté : Vous veniez me faire une querelle, ingrat, quand vous me devez mille remerciemens. — Mille remerciemens ? — Sans doute, n'est-ce pas moi qui vous ai fait connoître la marquise ? Il est vrai que je ne prévoyois pas le malin tour qu'on me joueroit : j'aurois pu pressentir une infidélité ; mais deviner qu'elle auroit lieu si promptement, avec des circonstances si singulieres ! (il se mit à rire). Oh mais plus j'y pense, plus je crois devoir vous féliciter. Elle est délicieuse, votre aventure, & puis vous entrez dans le monde par la belle porte ! la marquise est jeune, belle, pleine d'esprit ! considérée à la ville, bien venue à la cour, intrigante en diable, elle jouit d'un crédit immense, & sert ses amis chaudement. Je témoignai au comte que je n'emploierois jamais de

rels moyens pour aller à la fortune. Et vous avez tort, me répondit-il : combien de gens d'un vrai mérite ne se sont pourtant avancés que par-là ; mais laissons cela ; ne me donnerez-vous pas quelques détails sur cette nuit joyeuse de laquelle vous vous étiez bien trouvé sans doute, puisque, sans moi, vous auriez fait le lendemain ?

Je ne me fis pas presser : Ah ! la rusée marquise, s'écria le comte, après m'avoir entendu, Ah ! la fine dame, comme elle a filé son bonheur ! & son honnête époux, le cher marquis, le plus doux, le plus crédule, le plus complaisant des commodes maris, dont la France abonde ! en vérité, il me feroit croire que certains hommes ont été mis dans ce bas monde tout exprès, pour servir à l'amusement de leur prochain. Mais sa femme ! sa femme ! . . . — Est très-aimable. — Je le fais bien, je le savois même avant vous ; & nous nous serions coupé la gorge à cause d'elle ! Ah ! — Je conviens, Rosambert, que nous aurions mal fait. — Très-mal fait, & puis

c'est qu'une telle incartade auroit été d'un exemple fort dangereux. — Comment ? — Tenez, Faublas , dans le cercle borné de chacune des sociétés particulières qui composent ce que la bonne compagnie appelle le *monde*, il y a nombre d'intrigues qui se croisent , une foule d'intérêts qui se contrarient. Tel est le mari de celle-ci , qui est l'amant de celle-là ; tel est aujourd'hui sacrifié , qui demain vous immole : les hommes sont entreprenans , ils attaquent sans cesse ; les femmes sont foibles , elles cèdent toujours. Il résulte de-là , que le célibat devient un état fort doux , que le joug du mariage paroît moins insupportable , la jeunesse s'amuse , l'état se peuple , & tout le monde est content. Hé bien , si la jalousie alloit répandre aujourd'hui son noir poison , si les maris qu'on attrape s'armoient pour réparer l'honneur de leurs fragiles moitiés , si les amans qu'on délaisse s'égorgeoient pour se disputer un cœur volage , vous verriez une désolation générale ; la ville & la cour deviendroient

un vaste champ de carnage. Combien de femmes crues sages seroient tout-à-coup veuves ! que de beaux enfans , réputés légitimes , pleurerois leurs peres ! que de charmans bâtards végéteroient abandonnés ! la génération présente passeroit après avoir fait , mais avant d'avoir élevé sa postérité. — Quel tableau vous faites ! Rosambert , vous peignez la galanterie ; mais l'amour tendre & respectueux. . . — N'existe plus ; il ennuyoit les femmes ! les femmes l'ont tué. — Vous n'estimez donc gueres les femmes ? — Moi ! je les aime. . . comme elles veulent être aimées. Ah , lui répliquai-je , avec la plus grande vivacité , je vous pardonne vos blasphêmes , vous ne connoissez pas ma Sophie ! Il me demanda l'explication de ces derniers mots ; mais je la lui refusai avec cette discrétion qui , surtout dans sa naissance , accompagne le véritable amour.

Cependant nous déjeûnions comme on dîne , le vin de Champagne n'étoit pas épargné , & l'on fait que Bacchus

128 VIE DU CHEVALIER

est le pere de la gaieté. Il me parut que le comte, s'il estimoit peu les femmes, lesaimoit beaucoup, & se plaisoit à parler d'elles. Plein du systême qu'il soutenoit, il l'appuyoit du scandaleux récit des anecdotes galantes du jour. Rosambert m'embarraçoit sans me persuader; à chaque exemple qu'il me donnoit, je répondis toujours qu'une exception, loin de détruire la regle, la prouvoit. Mais vous ne savez donc pas, me dit-il avec chaleur, vous ne savez donc pas à quel point la bonne moitié des individus de ce sexe tant honoré, porte chaque jour l'entier oubli de cette modestie naturelle, de cette pudeur innée que vous lui supposez. Il se leva avec vivacité & riant de toutes ses forces: parbleu! tenez... vous n'avez pas disposé de votre journée?... venez avec moi, venez.... je vais de ce pas vous présenter à une belle dame.... nous en trouverons chez elle beaucoup d'autres... elles sont jolies; vous serez le maître de les estimer toutes, & tant qu'il vous plaira.

Tous deux , en point de vin , nous montâmes dans un honnête fiacre , qui s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence ; mais les airs cavaliers de la maîtresse du logis , le ton leste dont le comte la traitoit , l'accueil non moins leste dont elle m'honora , tout me fit soupçonner que j'étois engagé dans une partie de filles. J'en demeurai convaincu , quand la brave dame , de qui le comte paroissoit très-connu , & qui vouloit , disoit-elle poliment , me déniaiser , m'eut montré toutes les curiosités de sa maison.

M. de Rosambert prenoit la peine de m'expliquer tout , lui-même : voilà , me dit-il , le cabinet de bain , c'est ici que se blanchissent & se parfument les gentilles recrues que la ville & les campagnes fournissent journellement à cette active entremetteuse. Dans cette armoire vous voyez plusieurs flacons d'une eau très-astringente dont le grand mérite est de réparer toute espece de brèche faite à ce que les vierges appellent leur vertu. Beaucoup de demoiselles

bien nées s'en servent discrètement , & vont ensuite la première nuit des noces , offrir au mortel heureux qui les épouse , un honneur tout neuf. A côté , remarquez *l'essence à l'usage des monstres* , elle produit un effet tout contraire , aussi ne s'en sert-on jamais ! hélas , il est passé , le temps des miniatures ! & dans tout Paris , je gage , on ne trouveroit plus une seule petite femme qui eût besoin de cette eau-là. En revanche , si celle que vous voyez dans ces flacons plus grands est aussi bonne qu'on le prétend , il s'en fera bientôt une prodigieuse consommation ; vous verrez accourir chez le docteur *Guibert de Préval* une foule de clercs de procureurs , quelques robins , beaucoup de grands seigneurs , une partie de nos militaires , & presque tous nos abbés ; c'est *le fameux spécifique*.

Vous savez , Faublas , ce que c'est qu'un cabinet de toilette ; celui-ci n'a rien de remarquable : passons.

C'est ici la salle de bal , on n'y danse pas ; mais on s'y déguise. Vous prenez

cela pour une armoire ? c'est une porte de communication, elle rend dans une maison qui a son entrée dans une autre rue. Une femme de qualité a-t-elle de secrets besoins qu'elle soit pressée de satisfaire ? Elle entre par-là, se déguise en suivante, montre ses appas sous la bure, il reçoit les vigoureux embrassemens d'un rustre grossier déguisé en prélat, ou d'un gros prélat si naturellement travesti qu'on le prend pour un rustre : ainsi l'on se rend mutuellement service, & comme personne ne se reconnoît, on n'a d'obligation à personne.

Maintenant entrons dans *l'infirmerie*; que le mot ne nous alarme pas. Ouvrez, si bon vous semble, ces brochures licencieuses, considérez ces peintures obscènes : elles furent mises ici pour rallumer l'imagination de ces vieux débauchés que la mort a frappés d'avance dans l'endroit le plus sensible; & c'est encore avec ces petits faisceaux de genêt parfumés qu'on les ressuscite. Vous concevez qu'un pareil moyen seroit trop violent pour le beau sexe, aussi lui

a-t-on réservé ces pastilles : elles sont tellement irritantes , qu'une femme qui en a mangé prend d'abord ce qu'on appelle la rage d'amour. Au reste , on ne les emploie ordinairement que contre quelques jolies villageoises , froides par tempéramment & vertueuses de bonne foi. Nos honnêtes femmes qui ont du monde & de l'éducation , ne résistent jamais assez pour qu'on soit réduit à les attaquer avec ces armes-là.

Venez , venez , approchez - vous ; parmi les plantes curieuses du jardin du roi , n'avez-vous pas remarqué celle-ci ? c'est cela que bien des pauvres filles ont appelé leur consolateur. Vous n'imaginez pas à combien de dévotes Madame en a fourni.

Cette dernière piece se nomme le salon de Vulcain. Il n'y a rien de remarquable que cet infernal fauteuil. Une malheureuse qu'on y jette , s'y trouve renversée sur le dos , ses bras restent ouverts , ses jambes s'écartent mollement : on la viole , sans qu'elle puisse opposer la moindre résistance. Vous frémissiez ,

missiez , Faublas , & pour cette fois vous avez raison. Je suis jeune , ardent , libertin , peu scrupuleux , si vous voulez ; mais en vérité je crois que je ne pourrois jamais me résoudre à asseoir de force une pauvre vierge dans ce fauteuil-là.

Le comte ajouta : si nous étions venus plutôt , on nous auroit donné deux petites bourgeoises ; mais faute de mieux , voyons le ferrail. C'étoit ainsi qu'il appeloit la salle où se trouvoient rassemblées beaucoup de nymphes , qui toutes passèrent devant nous , en briguant l'honneur du mouchoir. Rosambert prit la plus jolie ; j'eus la singulière fantaisie de choisir la plus laide.

En attendant , me dit le comte , qu'on ait servi le dîner que j'ai demandé , nous pouvons , chacun de notre côté , commencer avec notre belle un bout de conversation , à table nous formerons la partie quarrée. Né curieux , je me sentis l'envie d'examiner un peu en détail la nymphe que je m'étois choisie ; il me parut important de savoir

quelle différence il y avoit entre une belle marquise & une laide courtisane. Le sujet étoit peu digne de mon attention : la recherche m'amusa d'abord uniquement par les objets de comparaison qu'elle m'offrit ; insensiblement j'y pris feu , & machinalement je songeai à pousser l'examen aussi loin qu'il pouvoit aller. La nymphe s'aperçut de mes heureuses dispositions ; & ne me laissant pas le temps de réfléchir davantage , elle m'invita à tenter l'attaque , & se prépara fièrement à la soutenir ; mais tout-à-coup , sans que j'eusse besoin d'expliquer mes intentions pacifiques , la guerrière expérimentée vit qu'il n'y auroit pas entre nous la plus légère escarmouche. Elle se releva nonchalamment , & me regardant avec attention : tant mieux , dit-elle , ç'auroit été dommage ! Il est impossible de se figurer combien je fus frappé du sens très-clair que présentoient ces mots : ç'auroit été dommage ! Je n'examinai pas ce que Rosambert deviendrait , je m'enfuis de cette infâme maison , en

jurant que je n'y retournerois de ma vie.

Le comte étoit chez moi le lendemain à dix heures du matin ; il venoit savoir quelle terreur panique m'avoit saisi , & m'assura que mon aventure s'étant répandue dans cette maison , avoit singulièrement diverti tous ceux qui s'y trouvoient. — Quoi ! Rosambert , cette fille me dit : ç'auroit été dommage , & vous appelez ma terreur , une terreur panique. — Oh , cela est différent ! la nymphe a un peu tronqué l'aventure... elle se gardoit bien de nous apprendre... le ç'auroit été dommage change entièrement l'histoire... Il est d'un bon genre , le ç'auroit été dommage !... Hé bien , Faublas , cette femme qui vous félicite froidement d'avoir échappé à un danger qu'elle vous invitoit à courir , l'estimez-vous ? — Vous me faites-là une plaisante question , Rosambert ; hé ! que pourriez-vous conclure de ma réponse , contre son sexe en général ? — Vous esquivez ! mon ami , vous êtes donc incorrigible ? Hé bien , estimez , estimez , puisque vous le voulez abso-

lument; moi, je vais me coucher. — Comment! vous coucher? d'où venez-vous donc! — Que voulez-vous! dans le monde il faut s'amuser de tout. J'ai trouvé là le commandeur de ***, le petit chevalier de M***, l'abbé de D***, nous avons fait toute la soirée & toute la nuit un vacarme! une orgie! cela étoit délicieux! mais je vais me coucher.

J'étois à peine habillé quand mon pere monta chez moi; il me dit que M. Duportail m'attendoit à dîner. Il ajouta: vous passerez ensemble toute la soirée, je soupe dans ce quartier-là, j'irai vous prendre chez lui, je vous ramènerai.

Je me hâtai de sortir, car j'étois pressé de voir ma jolie cousine. Elle vint au parloir avec ma sœur. — Que vous êtes heureux! me dit vivement Adélaïde, vous allez au bal? vous y passez les nuits? vous y avez fait la connoissance d'une fort jolie dame? — Et qui vous a dit tout cela? — M. Person, qui n'a pas de secrets pour nous. Sophie

baissoit les yeux & garçoit le silence; ma sœur continua: Dites-nous donc quelle est cette dame?... & un bal masqué! cela doit être beau? — Fort ennuyeux, je vous assure; & quand à cette dame, elle est jolie, mais beaucoup moins... oh, beaucoup moins que ma jolie cousine Sophie, toujours muette, toujours les yeux baissés, ne paroïssoit occupée que de quelques breloques qui manquoient au cordon de sa montre: mais la rougeur dont son front s'étoit couvert la trahit; je vis que notre conversation la touchoit d'autant plus, qu'elle affectoit de s'y intéresser moins: vous avez du chagrin? ma jolie cousine. Répondez donc, Mademoiselle, lui dit sa vieille gouvernante. — Non, Monsieur; mais ce que... c'est que j'ai mal dormi cette nuit. Oui, dit encore la vieille, cela est vrai, Mademoiselle; depuis trois ou quatre jours, s'accoutume à ne pas dormir... c'est une fort mauvaise habitude, fort mauvaise, on en meurt très-bien: moi qui vous parle, j'ai connu Mademoiselle... tenez! Mlle.

Storch... vous n'avez pas connu cela ; vous , Mademoiselle , vous êtes trop jeune... dame ! il y a bien quarante-cinq ans que cela est arrivé Mlle. Storch....

La vieille avoit ainsi commencé son histoire , & si je ne voulois pas être privé du bonheur de voir ma jolie cousine , il falloit en écouter tranquillement la longue narration : Sophie m'épargna ce déplaisir pour m'en causer un plus vif. Elle se leva ; sa gouvernante lui demanda avec humeur ce qu'elle avoit ; elle répondit qu'elle se sentoît fort incommodée ; sa voix trembloit. Voilà comme vous faites toujours , répliqua la vieille , on n'a jamais le temps de parler à personne. M. le chevalier , venez demain , vous verrez comme cela est intéressant , & qu'on a bien raison de dire qu'il faut que les jeunes personnes dorment ! — Mon frere , vous permettez que je suive ma bonne amie ? — Oui , ma chere Adélaïde , oui.... Ayez bien soin d'elle ! Sophie , en me saluant , leva enfin les yeux , elle laissa tomber

sur moi un regard douloureux qui pénétra dans mon cœur, pour y éveiller le remords.

Il étoit temps de me rendre à l'invitation de M. Duportail. Après lui avoir renouvelé mes remercimens, je lui racontai toute mon aventure, sans oublier le déjeuner de Rosambert; mais je me gardai bien de lui apprendre où notre gaieté nous avoit conduits ensuite. Je suis bien aise, me dit-il, que M. de Rosambert, qui, d'après ses propos que vous me rendez, me paroît être un petit maître dans toute la force du terme, ait au moins de justes idées sur l'honneur véritable. Mon jeune ami, souvenez-vous bien que de toutes les lois de votre pays, celle qui défend le duel est la plus respectable. Dans ce siècle de lumière & de philosophie, la férocité des courages s'est beaucoup adoucie. Combien l'heureuse révolution qui s'est faite à cet égard dans les esprits, a déjà épargné de sang à la nation, & de larmes aux peres de famille! Quant aux femmes, il paroît en effet que le

comte ne les estime point ; si ce n'est que , par air & à l'exemple de tant de jeunes gens comme lui , il affecte pour elles ce profond mépris , que peut-être il n'a pas ; je le plains , je le plains davantage , s'il n'a jamais connu que des femmes mésestimables. Faublas , croyez-en mon expérience , plus longue que celle du comte , qui croit à vingt-deux ans avoir beaucoup vu ; croyez-en mon jugement plus exercé , mes observations plus réfléchies ; si l'on rencontre dans le monde quelques femmes sans pudeur , on y voit beaucoup plus de jeunes gens sans principes. Gardez-vous d'écouter les vieilles déclamations de ces petits messieurs-là : il existe des femmes dont les chastes traits doivent inspirer l'amour tendre & pur , dont le cœur délicat est fait pour le sentir , qui s'attirent nos hommages par leur caractère aimable , & nos respects par leurs douces vertus. On rencontre moins rarement qu'on ne le dit , des amantes généreuses , des épouses sages , d'excellentes mères de familles : il y en a , mon

ami , qui verseroient leur sang pour le bonheur de leurs maris & de leurs enfans ; j'en ai connu , qui réunissant aux paisibles vertus de leur sexe , les vertus plus mâles du nôtre , ont donné à des hommes dignes d'elles l'exemple d'un généreux dévouement , les leçons difficiles d'un courage infatigable & d'une patience à toute épreuve. Votre marquise n'est point une héroïne , ajouta-t-il en souriant , c'est une femme bien jeune , bien imprudente.... Mon ami , ayez plus de raison qu'elle , terminez cette aventure dangereuse ; quelle que soit la crédulité du mari , il ne faut qu'un événement imprévu pour la détruire : promettez-moi de ne plus retourner chez Mde. de B***. J'hésitois. M. Duportail me pressa ; d'ailleurs , en faisant l'éloge des femmes , il m'avoit rappelé ma Sophie : je finis par promettre tout ce qu'il voulut. Maintenant , me dit-il , j'ai des secrets importans à vous révéler ; quand vous m'aurez entendu , vous sentirez qu'il faut répondre à ma grande confiance par une inviolable discrétion.

Mon histoire offre un exemple effrayant des vicissitudes de la fortune. Il est ordinairement très-commode , mais quelquefois aussi très-dangereux , d'avoir un ancien nom à soutenir , & de grands biens à conserver. Unique rejeton d'une famille illustre , dont l'origine se perd dans la nuit des temps , je devois occuper dans mon pays les premières charges de l'état , & je me vois condamné à languir à jamais sous un ciel étranger , dans une oisive obscurité. Le nom des Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne , & ce nom va périr en moi ! Je fais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains & les richesses corruptrices ; peut-être me consolerois-je , si je n'avois perdu que cela ; mais , mon jeune ami , je pleure une épouse adorée , je cherche une fille chérie , & je ne reverrai jamais ma patrie ! Quel courage assez endurci pourrois-je opposer à de pareilles douleurs ?

Mon pere Lovzinski , encore plus distingué par ses vertus que par son rang ,

jouissoit à la cour de cette considération qui suit toujours la faveur du prince , & que le mérite personnel obtient quelquefois. Il donnoit à l'éducation de mes deux sœurs l'attention d'un pere tendre ; il s'occupoit surtout de la mienne , avec le zele d'un vieux gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison , dont j'étois l'unique espoir , avec l'activité d'un bon citoyen qui ne désiroit rien tant que de laisser à l'état un successeur digne de lui.

Je faisois mes exercices à Varsovie ; là se distinguoit entre nous , par les qualités les plus aimables , le jeune M. de P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce & noble , il joignoit les agréments d'un esprit heureusement cultivé ; l'adresse peu commune qu'il déployoit dans nos jeux guerriers , la modestie plus rare avec laquelle il paroissoit vouloir cacher son mérite à ses propres yeux , pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque toujours vaincus ; l'urbanité de ses mœurs , la douceur de son caractère , fixoient

l'attention, commandoient l'estime & le rendoient cher à cette brillante jeunesse qui partageoit nos travaux & nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caracteres & la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. de P***, ce seroit me louer beaucoup ; quoiqu'il en soit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, & l'ambition qui sacrifie tout aux idées de fortune & de gloire dont elle est possédée, & l'amour dont le pouvoir suprême absorbe & concentre toutes nos facultés sur un seul objet ; cet âge des plaisirs innocens & de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les impulsions de sa sensibilité naissante, & se donne sans partage à l'objet de ses affections défintéressées ? Alors, mon cher Faublas, alors l'amitié n'est pas un vain nom. Confident de tous les secrets de M. de P***, je n'entreprendois rien dont je ne l'instruisisse d'abord, ses conseils régloient ma conduite,

duite , les miens déterminoient ses résolutions , & par cette douce réciprocité , notre adolescence n'avoit point de plaisirs qui ne fussent partagés , point de peines qui ne se trouvassent adoucies. Avec quel chagrin je vis arriver le moment fatal , où M. de P*** , forcé par les ordres paternels de quitter Varsovie , me fit ses tendres adieux. Nous nous promîmes de nous conserver , dans tous les temps , ce vif attachement qui avoit fait le bonheur de notre adolescence ; je jurai témérairement que les passions d'un autre âge ne l'altéreroient jamais. Quel vuide immense laissa dans mon cœur l'absence de mon ami ! d'abord il me sembla que rien ne pouvoit me dédommager de sa perte ; la tendresse d'un pere , les caresses de mes sœurs ne me touchoient que foiblement. Je sentis qu'il ne me restoit , pour chasser l'ennui , d'autre moyen que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile ; j'appris la langue françoise , déjà répandue dans toute l'Europe ; je lus avec délices des ouvrages fameux , éternels monu-

mens du génie, & j'admirai comment dans un idiôme aussi ingrat, avoient pu se distinguer à ce point tant de poètes célèbres, tant d'excellens écrivains justement immortalisés. Je m'appliquai sérieusement à l'étude de la géométrie, je me formai surtout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux, & que des hommes moins humains que vaillans ont appelé le grand art de la guerre. Plusieurs années furent employées à ces études, aussi difficiles qu'approfondies; enfin elles m'occupèrent uniquement. M. de P***, qui m'écrivoit souvent, ne recevoit plus que des réponses courtes & rares; notre correspondance languissoit négligée, lorsqu'enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

Mon pere étoit depuis long-tems lié très-étroitement avec le comte Pulauski Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines, Pulauski, à la fois grand capitaine & brave soldat, avoit signalé,

dans plus d'une rencontre , son bouillant courage & son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens , il avoit puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble désintéressement , d'une inébranlable constance , d'un dévouement absolu. Comme ces Héros à qui Rome idolâtre & reconnoissante éleva des autels , Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays , il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense , il eût même immolé sa fille unique , sa chere Lodoiska.

Lodoiska ! qu'elle étoit belle ! que je l'aimai ! son nom chéri est toujours sur mes levres , son image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami , dès que je l'eus vue , je ne vis plus qu'elle , j'abandonnai mes études , l'amitié fut entièrement oubliée ; je consacrai tous mes momens à Lodoiska. Mon pere & le sien n'avoient pu long-temps ignorer mon amour ; ils ne m'en parloient pas , ils l'approuvoient donc ? Cette idée me parut assez fondée

pour que je me livrasse sans inquiétude au doux penchant qui m'entraînoit ; je pris mes mesures de manière que je voyois presque tous les jours Lodoiska , ou chez elle , ou chez mes sœurs qu'elle aimoit beaucoup ; deux années se passerent ainsi.

Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart , me dit : Ton pere & moi nous avons fondé sur toi de grandes espérances , que ta conduite avoit d'abord justifiées ; je t'ai vu long-temps employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui (il vit que j'allois l'interrompre , & m'en empêcha.) Que vas-tu me dire ? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore ? crois-tu que j'avois besoin d'être chaque jour témoin de tes transports , pour sentir combien ma Lodoiska mérite d'être aimée ? C'est parce que je sais aussi bien que toi ce que vaut ma fille , que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme , apprend qu'il ne suffit pas que des foibleesses soient légitimes pour être excusées ; que celles d'un bon

citoyen doivent tourner toute au profit de sa patrie ; que l'amour, l'amour même, ne seroit, comme toutes les viles passions, que méprisable ou dangereux, s'il n'offroit aux cœurs généreux, un motif de plus qui les excite puissamment à l'honneur. Ecoute : Notre monarque valétudinaire semble toucher à sa fin ; sa santé chaque jour plus chancelante a réveillé l'ambition de nos voisins ; ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions, ils comptent, en forçant nos suffrages, nous donner un roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne : déjà deux mille gentilshommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace ; va te joindre à cette brave jeunesse, va, & surtout à la fin de la campagne, reviens couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

Je n'hésitai pas un moment ; mon pere approuva mes résolutions ; mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité ; il me tint long-temps

pressé contre son sein, une tendre sollicitude étoit peinte dans ses regards; il ne m'adressa que de tristes adieux, le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scène touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appeloit une foiblesse. Seche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoiska; ce n'est qu'à de foibles amans qui se séparent pour six mois qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille en ma présence même, & de mon départ & des motifs qui me déterminoient. Lodoiska pâlit, soupira, regarda son pere en rougissant, & m'assura d'une voix tremblante, que ses vœux hâteroient mon retour, & que son bonheur étoit dans mes mains. Encouragé de cette sorte, quels dangers pouvois-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté; les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui pût produire entre les deux nations une guerre ouverte,

se contenterent de nous fatiguer par des marches fréquentes : nous nous bornâmes à les suivre & à les observer ; ils nous rencontroient partout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre les quartiers d'hiver , & notre petite armée , presque toute composée de gentilshommes , se sépara. Je revenois à Varsovie , plein d'impatience & de joie , je croyois que l'hymen & l'amour alloient me donner Lodoiska. . . . hélas ! je n'avois plus de pere ! J'appris en entrant dans la capitale , que la veille même , Lovzinski étoit mort d'une apoplexie. Ainsi, je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des peres ; je ne pus que me traîner sur sa tombe que j'arrosai de mes pleurs.

Ce n'est point , me dit Pulauski , peu touché de ma douleur profonde ; ce n'est point par des larmes stériles , qu'on honore la mémoire d'un pere tel que le tien. La Pologne regrette en lui

152 VIE DU CHEVALIER

un héros citoyen qui l'auroit utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Epuisé par une maladie longue, notre monarque n'a pas quinze jours à vivre, & du choix de son successeur, dépendent le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton pere te transmet, le plus beau sans doute est celui d'assister aux Etats, où tu vas le représenter, c'est là qu'il doit revivre en toi ; c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune ; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, & déployant une activité pénétrante, decouvrent les projets du puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies ; qui toujours fermes, incorruptibles & justes, ne donnent leur suffrage qu'à celui qui en ont jugé le plus digne,

ne considerent que le bien de leur pays ,
 que l'or & les promesses ne peuvent
 séduire , que les prieres ne sauroient
 fléchir , que les menaces n'étonnent pas.
 Voilà les vertus qui distinguoient ton
 pere , voilà l'héritage vraiment pré-
 cieux que tu dois t'empresse à recueil-
 lir. Le jour où nos Etats s'assemblent
 pour l'élection d'un roi , est l'époque
 certaine à laquelle se manifestent les
 prétentions de plusieurs concitoyens ,
 plus occupés de leur intérêt personnel ,
 que jaloux de la prospérité de leur pa-
 trie , & les desseins pernicieux des puis-
 sances voisines , dont la cruelle politi-
 que détruit nos forces en les divisant.
 Mon ami , je me trompe , ou le moment
 fatal approche , qui va fixer à jamais
 les destins de mon pays menacé ; ses
 ennemis conspirent sa ruine , ils ont
 préparé dans le silence une révolution
 qu'ils ne consomment pas , tant que
 mon bras pourra soutenir une épée.
 Veuille le dieu protecteur de mon pays ,
 lui épargner les horreurs d'une guerre
 civile ! Mais cette extrémité , quelque

affreuse qu'elle soit, deviendra peut-être nécessaire; je me flatte qu'au moins ce ne sera qu'une crise violente, après laquelle cet Etat régénéré reprendra son antique splendeur. Tu seconderas mes efforts, Lovzinski, les foibles intérêts de l'amour doivent tous disparaître devant des intérêts plus sacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces momens de deuil, où la patrie est en danger; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoiska.

Pulauski ne parla pas en vain, je sentis quels devoirs plus essentiels j'avois désormais à remplir; mais les soins importants dont je m'occupois n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir : la tristesse de mes sœurs, leur amitié compa-
tissante, les caresses plus réservées, mais non moins douces de mon amante, firent sur mon cœur ému plus d'impression que les conseils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoiska vivement touchée de ma perte irréparable, aussi affli-

gée que moi des événemens cruels qui différoient notre union ; & mes chagrins ainsi partagés, se trouverent sensiblement adoucis.

Cependant le roi mourut , & la diete fut convoquée. Le jour même qu'elle devoit s'ouvrir , à l'instant où j'allois m'y rendre , un inconnu se présente dans mon palais , & demande à me parler sans témoins. Dès que mes gens se sont retirés , il entre avec précipitation , se jette dans mes bras , & m'embrasse tendrement. C'étoit M. de P*** ; dix années écoulées depuis notre séparation ne l'avoient pas tellement changé , que je ne pûsse le reconnoître ; je lui témoignai la surprise & la joie que me causoit son retour inattendu. Vous serez bien plus étonné , me dit-il , quand vous en saurez la cause. J'arrive à l'instant & vais me rendre à l'assemblée des Etats ; est-ce trop présumer de votre amitié , que de compter sur votre voix ? — Sur ma voix ! & pour qui ? — Pour moi , mon ami. Il vit mon étonnement : Oui , pour moi , continua-t-il avec vivacité ;

il n'est pas temps de vous raconter quelle heureuse révolution s'est faite dans ma fortune & me permet de nourrir de si hautes espérances; qu'il vous fuffise maintenant de favoir, que du moins mon ambition est justifiée par le plus grand nombre des suffrages, & qu'envain deux foibles rivaux se préparent à me disputer la couronne à laquelle je prétends. Lovzinski, pourfuivit-il, en m'embrassant encore, si vous n'étiez pas mon ami, si je vous estimois moins, peut-être m'efforcerois-je de vous éblouir par de grandes promesses, peut-être vous montrerois-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous sont réservées, quelle noble & vaste carrière va désormais vous être ouverte; mais je n'ai pas besoin de vous séduire, & je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, & vous le savez comme moi; depuis plusieurs années notre Pologne affoiblie ne doit son salut qu'à la mésintelligence des trois puissances qui l'environnent, & le désir de s'enrichir de nos dépouil-

les peut réunir en un moment nos ennemis divisés. Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provinces deviendrait l'infailible suite. Sans doute, en des temps plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des élections; il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protégera nécessairement un roi qui sera son ouvrage; en recevant celui qu'elle a choisi, vous prévenez la triple alliance qui rendrait notre perte inévitable, & vous vous assurez un allié puissant que nous opposerons avec succès aux deux ennemis qui nous restent. Voilà les raisons qui m'ont déterminé: je n'abandonne une partie de nos droits que pour conserver nos droits les plus précieux; je ne veux monter sur un trône chancelant que pour l'affermir par une saine politique; je n'altère enfin la constitution de cet Etat que pour sauver l'Etat entier.

Nous nous rendîmes à la diète, j'y votai pour M. de P***, il obtint en

effet le plus grand nombre des suffrages ; mais Pulauski, Zarembo & quelques autres se déclarèrent pour le prince C** ; on ne put rien décider dans le tumulte de cette première assemblée.

Quand nous en sortîmes, M. de P*** revint à moi, il m'invita à le suivre dans le palais que des émissaires secrets lui avoient déjà préparé dans la capitale (1). Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures : alors se renouvelèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable ; alors j'instruisis M. de P*** de mes liaisons intimes avec Pulauski, & de mon amour pour Lodoiska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande, il m'apprit quels événemens avoient préparé sa grandeur prochaine, il m'expliqua ses desseins secrets, & je le quittai, convaincu qu'il étoit moins occupé du

La Diète pour l'élection des rois de Pologne, se tient à une demi-lieue de Varsovie, en pleine campagne, de l'autre côté de la Vistule, près du village de Vola.

désir de s'élever, que de celui de rendre à la Pologne son antique prospérité.

Ainsi disposé, je volai chez mon futur beau-pere, que je brûlois de ramener au parti de mon ami. Pulauski se promenoit à grands pas dans l'appartement de sa fille, qui paroissoit aussi agitée que lui. Le voilà, dit-il à Lodoiska, dès qu'il me vit paroître; le voilà cet homme que j'estimois & que vous aimiez! il nous sacrifie tous deux à son aveugle amitié. Je voulus répondre, il poursuivit: Vous avez été lié dès l'enfance avec M. de P***, une faction puissante le porte sur le trône, vous le saviez, vous saviez ses desseins; ce matin à la diete, vous avez voté pour lui, vous m'avez trompé; mais croyez-vous qu'on me trompe impunément? Je le priai de m'entendre; il se contraignit pour garder un silence farouche; je lui appris comment M. de P***, que j'avois négligé depuis longtemps, m'avoit surpris par son retour imprévu. Lodoiska paroissoit charmée d'entendre ma justification. On ne m'a-

buse pas comme une femme crédule, me dit Pulauski, mais n'importe, continuez. Je lui rendis compte du court entretien que j'avois eu avec M. P*** avant de me rendre à l'assemblée des Etats. Et voilà vos projets! s'écria-t-il, M. de P*** ne voit d'autre remède aux maux de ses concitoyens, que leur esclavage! il le propose, un Lovzinski l'approuve! & l'on me méprise assez pour tenter de me faire entrer dans cet infâme complot! moi! je verrois sous le nom d'un Polonois, les Russes commander dans nos provinces! les Russes, répéta-t-il avec fureur, ils régneroient dans mon pays! (il vint à moi avec la plus grande impétuosité.) Perfide! tu trahis ta patrie! fors de ce palais à l'instant, ou crains que je ne t'en fasse arracher.

Je vous l'avoue, Faublas, un affront si cruel & si peu mérité me mit hors de moi-même: dans le premier transport de ma colere, je portai la main sur mon épée; plus prompt que l'éclair, Pulauski tira la sienne. Sa fille, sa fille

éperdue, se précipita sur moi : Lovinski, qu'allez-vous faire ? Aux accens de sa voix si chere, je repris ma raison égarée ; mais je sentis qu'un seul instant venoit de m'enlever Lodoiska pour toujours. Elle m'avoit quitté pour se jeter dans les bras de son pere, le cruel vit ma douleur amere & se plut à l'augmenter : va ! traître, me dit-il, va ! tu la vois pour la dernière fois.

Je retournai chez moi désespéré ; les noms odieux que Pulauski m'avoit prodigués, revenoient sans cesse à ma pensée : les intérêts de la Pologne & ceux de M. P*** me paroissoient si étroitement liés, que je ne concevois pas comment je pouvois trahir mes concitoyens en servant mon ami ; cependant il falloit l'abandonner ou renoncer à Lodoiska ; que résoudre ? quel parti prendre ? je passai la nuit toute entiere dans cette incertitude ; & quand le jour parut, j'allai chez Pulauski, sans savoir encore à quoi je pourrois me déterminer.

Un domestique resté seul dans le pa-

lais, me dit que son maître étoit parti au commencement de la nuit avec Lodoiska, après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir à cette nouvelle. Je demandai à ce domestique où Pulauski étoit allé. Je l'ignore absolument, me répondit-il ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venoit de se passer entre vous, j'osai m'approcher & prêter l'oreille. Lodoiska pleuroit, son pere furieux l'accabloit d'injures, lui donnoit sa malédiction, & je l'entendis qui lui disoit : qui peut aimer un traître, peut l'être aussi ; ingrate, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous serez désormais à l'abri de la séduction.

Pouvois-je encore douter de mon malheur ? J'appelai Boleslas, un de mes serviteurs les plus fidèles : je lui ordonnai de placer autour du palais de Pulauski des espions vigilans, qui

pussent me rendre compte de tout ce qui s'y feroit passé ; de faire suivre Pulauski partout , s'il rentroit avant moi dans la capitale ; & ne désespérant pas de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines , je me mis moi-même à sa poursuite.

Je parcourus tous les domaines de Pulauski , je demandai Lodoiska à tous les voyageurs que je rencontrai ; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible , je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée Russe campée presque sous ses murs , sur les bords de la *Vistule*.

Il étoit nuit quand je rentrai dans la capitale ; les palais des Grands étoient illuminés , un peuple immense remplissoit les rues , j'entendis les chants d'allégresse , je vis le vin couler à grands flots dans les places publiques ; tout m'annonça que la Pologne avoit un roi.

Boleslas m'attendoit avec impatience. Pulauski , me dit-il , est revenu seul dès le second jour ; il n'est sorti de

chez lui que pour se rendre à la Diète ; où , malgré ses efforts , l'ascendant de la Russie s'est manifesté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière assemblée tenue ce matin , M. de P*** réunissoit presque toutes les voix , il alloit être élu ; Pulauski a prononcé le fatal *Vêto* : à l'instant vingt sabres ont été tirés. Le fier Palatin de *** , que Pulauski avoit peu ménagé dans l'assemblée précédente , s'est élancé le premier , & lui a porté sur la tête un coup terrible , Zarembo & quelques autres ont volé à la défense de leur ami ; mais tous leurs efforts n'auroient pu le sauver , si M. de P*** lui-même ne s'étoit rangé parmi eux , en criant qu'il immoleroit de sa main celui qui oseroit approcher. Les assaillans se sont retirés ; cependant Pulauski perdoit son sang & ses forces , il s'est évanoui , on l'a emporté. Zarembo est sorti en jurant de le venger ; restés maîtres des délibérations , les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur-le-champ proclamé roi. Pulauski rapporté dans son palais a

bientôt repris connoissance. Les chirurgiens appelés pour voir sa blessure ont déclaré qu'elle n'étoit pas mortelle ; alors , quoiqu'il ressentit de grandes douleurs , quoique plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein , il s'est fait porter dans sa voiture. Il étoit à peine midi quand il est sorti de Varsovie , accompagné de Mazeppa & de quelques mécontents. On le suit , & sans doute on viendra sous peu de jours vous apprendre le lieu qu'il aura choisi pour sa retraite.

On ne pouvoit gueres m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami étoit sur le trône ; mais ma réconciliation avec Pulauski paroissoit désormais impossible , & vraisemblablement j'avois perdu Lodoiska pour toujours. Je connoissois assez son pere pour craindre qu'il ne prît des résolutions extrêmes ; le présent m'effrayoit , je n'osai porter mes regards sur l'avenir , & mes chagrins m'accablèrent au point , que je n'allai pas même féliciter le nouveau roi.

Celui de mes gens que Boleslas avoit détaché à la poursuite de Pulauski , revint le quatrieme jour ; il l'avoit suivi jusqu'à 15 lieues de la capitale : là , Zaremba voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste , avoit conçu des soupçons. Un peu plus loin , quatre de ses gens , cachés derriere une mesure , avoient surpris mon courier , & l'avoient conduit à Pulauski. Celui-ci , le pistolet à la main , l'avoit forcé d'avouer à qui il appartenoit : je te renverrai à Lovzinski , lui avoit-il dit , annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance , à ces mots on avoit bandé les yeux à mon courier , il ne pouvoit dire où on l'avoit conduit & renfermé ; mais au bout de trois jours , on l'étoit venu chercher : on avoit encore pris la précaution de lui bander les yeux & de le promener pendant plusieurs heures ; enfin la voiture s'étoit arrêtée , on l'en avoit fait descendre. A peine il mettoit pied à terre , que ses gardes s'étoient éloignés au grand galop ; il

avoit détaché son bandeau , & s'étoit retrouvé précisément à l'endroit , où d'abord on l'avoit arrêté.

Ces nouvelles me donnerent beaucoup d'inquiétude ; les menaces de Pulauski m'effrayoient beaucoup moins pour moi que pour Lodoiska , qui restoit en son pouvoir : il pouvoit dans sa fureur se porter contr'elle aux dernieres extrémités ; je résolus de m'exposer à tout pour découvrir la retraite du pere , & la prison de la fille. Le lendemain j'instruisis mes sœurs de mon dessein , & je quittai la capitale : le seul Boleslas m'accompagnoit , je me donnai partout pour son frere. Nous parcourûmes toute la Pologne ; je vis alors que l'événement ne justifioit que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité pour le nouveau roi , les Russes répandus dans nos provinces commettoient mille exactions dans les villes & désoloient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines , désespéré de ne pouvoir retrouver Lodoiska , vivement touché des

malheurs de ma patrie , pleurant à la fois sur elle & sur moi , j'allois retourner à Varsovie , pour apprendre moi-même au nouveau roi à quels excès des étrangers se portoient dans ses Etats , lorsqu'une rencontre qui sembloit devoir être pour moi très-fâcheuse , me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venoient de déclarer la guerre à la Russie , & les Tartares du Budziac & de la Crimée faisoient de fréquentes incursions dans la Volhynie où je me trouvois alors. Quatre de ces brigands nous attaquèrent à la sortie d'un bois , près d'Ostropol. J'avois très-imprudemment négligé de charger mes pistolets ; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse & de bonheur , que bientôt deux d'entr'eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupoit le troisieme , le quatrieme me combattoit avec vigueur , il me fit à la cuisse une légère blessure , & reçut en même temps un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant débarrassé de son ennemi qui , au
bruit

bruit de la chute de son camarade , prit la fuite. Celui que j'avois renversé le dernier , me dit en mauvais polonois : un aussi brave homme que toi doit être généreux , je te demande la vie ; ami , au lieu de m'achever , secours-moi , crois moi , viens m'aider à me relever , bande ma plaie. Il demandoit quartier d'un ton si noble & si nouveau , que je ne balançai pas. Je descendis de cheval ; Boleslas & moi nous le relevâmes , nous bandâmes sa plaie. Tu fais bien , brave homme , me disoit le Tartare , tu fais bien. Comme il parloit , nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière ; plus de trois cent Tartares accouroient à nous ventre à terre. Ne crains riens , me dit celui que j'avois épargné , je suis le chef de cette troupe. Effectivement , d'un signe il arrêta ses soldats prêts à me massacrer , il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas ; ils ouvrirent leurs rangs pour laisser passer Boleslas & moi. Brave homme , me dit encore leur capitaine , n'avois-je pas raison de te dire

que tu faisois bien ? tu m'as laissé la vie , je sauve la tienne , il est quelquefois bon d'épargner un ennemi , & même un voleur. Ecoute , mon ami , en t'attaquant j'ai fait mon métier , tu as fait ton devoir en m'étrillant bien , je te pardonne , tu me pardonnes , embrassons-nous. Il ajouta : le jour commence à baisser ; je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons cette nuit ; ces gens-là vont aller chacun à son poste , & je ne pourrois te répondre d'eux. Tu vois ce château sur la hauteur à droite , il appartient à un certain comte Dourlinski , à qui nous en voulons beaucoup , parce qu'il est fort riche , va lui demander un asile , dis-lui que tu as blessé Titsikan , que Titsikan te poursuit , il me connoît de nom , je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées ; au reste , compte que pendant que tu seras chez lui , sa maison sera respectée ; garde-toi surtout d'en sortir avant trois jours , & d'y rester plus de huit : adieu.

Ce fut avec un vrai plaisir que nous

prîmes congé de Titfikan & de sa compagnie. Les avis du Tartare étoient des ordres ; je dis à Boleslas : gagnons promptement ce château qu'il nous a montré , aussi-bien je connois ce Dourlinski de nom. Pulauski m'a quelque-fois parlé de lui , il n'ignore peut-être pas où Pulauski s'est retiré ; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse nous le sachions de lui. Je dirai à tout hasard que c'est Pulauski qui nous envoie ; cette recommandation vaudra bien celle de Titfikan : toi , Boleslas , n'oublie pas que je suis ton frere , & ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux fossés du château ; les gens de Dourlinski nous demanderent qui nous étions ; je répondis que nous venions pour parler à leur maître , de la part de Pulauski ; que des brigands nous avoient attaqués & nous poursuivoient. Le pont-levis fut baissé , nous entrâmes ; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski , mais que le lendemain sur les dix heures il pourroit

nous donner audience. On nous demanda nos armes , que nous rendîmes sans difficulté. Boleslas visita ma blessure , les chairs étoient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas ; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse, où deux mauvais lits venoient d'être préparés : on nous y laissa sans lumière & l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit , Titfikan ne m'avoit fait qu'une légère blessure , mais celle de mon cœur étoit si profonde ! au point du jour je m'impatentai dans ma prison ; je voulus ouvrir les volets , ils étoient fermés à clef. Je les secoue vigoureusement , les ferrures sautent , je vois un fort beau parc ; la fenêtre étoit basse , je m'élançai , & me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes , j'allai m'asseoir sur un banc de pierre placé au pied d'une tour , dont je considérai quelque temps l'architecture antique. Je restois là plongé dans mes réflexions , lorsqu'une

tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'étoit détachée de la couverture de ce vieux bâtiment , & pour éviter un accident pareil , j'allai me placer à l'autre bout du banc. Quelques instans après , une seconde tuile tomba à côté de moi , le hasard me parut surprenant ; je me levai avec inquiétude , j'examinai la tour attentivement. J'apperçus à vingt-cinq ou trente pieds de hauteur une étroite ouverture ; je ramassai les tuiles qu'on m'avoit jetées ; sur la première je déchiffrai ces mots tracés avec du plâtre : Lovzinski , c'est donc vous ! vous vivez ! & sur la seconde , ceux-ci : Délivrez-moi , sauvez Lodoiska.

Vous ne pouvez ; mon cher Faublas , vous figurer combien de sentimens divers m'agiterent à la fois ; mon étonnement , ma joie , ma douleur , mon embarras , ne sauroient s'exprimer. J'examinai la prison de Lodoiska , je cherchois comment je pourrois l'en tirer ; elle m'envoya encore une tuile , je lus : à minuit apportez du papier , de l'encre & des plumes ; demain , une heure après

le soleil levé, venez chercher une lettre ; éloignez-vous.

Je retournai à ma chambre ; j'appelai Boleslas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre ; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidelle la rencontre inespérée qui mettoit fin à mes courses & redoubloit mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour ? Comment nous procurer des armes ? Le moyen de tirer Lodoiska de sa prison ? Le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski, au milieu de ses gens, dans un château fortifié ? Et en supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables, pouvois-je tenter une entreprise aussi difficile, dans le court délai que Titfikan m'avoit laissé ? ne m'avoit-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours, & de n'y pas demeurer plus de huit ? Sortir de ce château avant le troisieme jour ou après le huitieme, n'étoit-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares ? Tirer ma chere Lodoiska de sa prison pour la livrer à des brigands ? être

à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort ? ceia étoit horrible à penser !

Mais pourquoi étoit-elle dans une aussi affreuse prison ? La lettre qu'elle m'avoit promise m'en instruiroit sans doute , il falloit nous procurer du papier ; je chargeai Boleslas de ce soin , & moi je me préparai à soutenir devant Dourlinski , le rôle délicat d'un émissaire de Pulauski.

Il étoit grand jour quand on vint nous mettre en liberté ; on nous dit que Dourlinski pouvoit & vouloit nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance ; nous vîmes un homme de soixante ans à-peu-près , dont l'abord étoit brusque , & les manieres repoussantes. Il nous demanda qui nous étions. Mon frere & moi , lui dis-je , appartenons au seigneur Pulauski ; mon maître m'a chargé pour vous d'une commission secrète , mon frere m'a accompagné pour un autre objet ; je dois pour m'expliquer , être seul , je dois ne parler qu'à vous seul. Hé bien , répondit Dourlinski , que ton frere s'en aille , & vous aussi , allez

vous en , dit-il à ses gens , quant à celui-ci , (il montra celui qui étoit son confident) tu trouveras bon qu'il reste , tu peux tout dire devant lui , -- Pulauski m'envoie — Je le vois bien ; qu'il t'envoie ! — Pour vous demander — Quoi ? (je pris courage) pour vous demander des nouvelles de sa fille. -- Des nouvelles de sa fille ? Pulauski t'a dit ... — Oui , mon maître m'a dit que Lodoiska étoit ici. Je m'aperçus que Dourlinski pâlissoit ; il regarda son confident & me fixa long-temps en silence. Tu m'étonnes , reprit-il enfin ; pour te confier un secret de cette importance , il faut que ton maître soit bien imprudent. — Pas plus que vous , seigneur ; n'avez-vous pas aussi un confident ! les grands seroient bien à plaindre , s'ils ne pouvoient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire , que Lovzinski avoit déjà parcouru une grande partie de la Pologne , & que sans doute il visiteroit vos cantons. S'il ose venir ici , me répondit-il aussitôt , avec la plus

grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-temps; le connois-tu ce Lovzinski? — Je l'ai vu souvent chez mon maître, à Varsovie. — On le dit bel homme? — Il est bien fait, & de ma taille à-peu-près. — Sa figure? — Est prévenante; c'est un... C'est un insolent, interrompit-il avec colere, si jamais il tombe en mes mains! — Seigneur, on assure qu'il est brave. — Lui! je parie qu'il ne fait que séduire des filles! si jamais il tombe en mes mains! (je me contins; il ajouta d'un ton plus calme,) Il y a bien long-temps que Pulauski ne m'a écrit, où est-il à présent? — Seigneur, j'ai des ordres précis de ne pas répondre à cette question là: tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a pour cacher sa retraite, & pour n'écrire à personne, de grandes raisons qu'il viendra bientôt vous expliquer lui-même.

Dourlinski parut très-étonné; je crus même remarquer quelques signes de frayeur, il regarda son confident, qui sembloit aussi embarrassé que lui. — Tu

dis que Pulauski viendra bientôt
— Oui, seigneur, sous quinzaine au plus tard. Il regarda encore son confident, & puis affectant tout-à-coup autant de sang-froid qu'il avoit montré d'embarras : retourne à ton maître, je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à lui donner; tu lui diras que Lodoiska n'est plus ici. Je fus à mon tour fort surpris. Quoi! seigneur, Lodoiska.... — N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Pulauski que j'estime, je me suis chargé, quoiqu'avec réputation, du soin de garder sa fille dans mon château, personne que moi & lui, (il me montra son confident) ne savoit qu'elle y fût. Il y a environ un mois, nous allâmes comme à l'ordinaire lui porter des vivres pour sa journée, il n'y avoit plus personne dans son appartement. J'ignore comment elle a fait; mais ce que je fais bien, c'est qu'elle s'est échappée, je n'ai pas entendu parler d'elle depuis : elle sera sans doute allée joindre Lovzinski à Varsovie, si pourtant les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route.

Mon étonnement devint extrême ; comment concilier ce que j'avois vu dans le jardin , avec ce que Dourlinski me disoit ? Il y avoit là quelque mystère que j'étois bien impatient d'approfondir ; cependant je me gardai bien de faire paroître le moindre doute : seigneur , voilà des nouvelles bien tristes pour mon maître. — Sans doute , mais ce n'est pas ma faute. — Seigneur , j'ai une grâce à vous demander. — Voyons. — Les Tartares dévastent les environs de votre château , ils nous ont attaqués , nous leur avons échappé comme par miracle , ne nous accorderez-vous pas , à mon frere & à moi , la permission de nous reposer ici seulement deux jours ? — Seulement deux jours , j'y consens. Où les a-t-on logés ? demanda-t-il à son confident. Au rez-de-chaussée , répondit celui-ci , dans une chambre basse Qui donne sur mes jardins ! interrompit Dourlinski avec inquiétude. Les volets ferment à clef , répondit l'autre. — N'importe , il faut les mettre ailleurs. Ces mots me firent trembler.

Le confident répliqua : cela n'est pas possible ; mais... il lui dit le reste à l'oreille. A la bonne heure , répondit le maître , & qu'on le fasse à l'instant ; & s'adressant à moi : ton frere & toi vous vous en irez après demain ; avant de partir , tu me parleras , je te donnerai une lettre pour Pulauski.

J'allai rejoindre Boleslas dans la cuisine , où il déjeûnoit : il me remit une petite bouteille pleine d'encre , plusieurs plumes & quelques feuilles de papier qu'il s'étoit procurées sans peine. Je brûlois d'envie d'écrire à Lodoiska ; l'embarras étoit de trouver un lieu commode , où les curieux ne pussent m'inquiéter. On avoit déjà prévenu Boleslas que nous ne rentrerions dans la chambre où nous avions passé la nuit , que pour y coucher. Je m'avisai d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvoient avec mon prétendu frere , ils me proposèrent poliment de les aider aussi à vider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce & coup sur coup , plusieurs verres d'un
fort

fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarraffa, je fis à la troupe joyeuse cent contes aussi plaisans que déraisonnables; en un mot, je jouai si bien l'ivresse, que Boleslas lui-même en fut la dupe. Il trembloit que, dans ce moment où je paroissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, dit-il aux buveurs étonnés, mon frere n'a pas la tête forte aujourd'hui, c'est peut-être un effet de sa blessure, ne le faisons plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode, & même, si vous vouliez m'obliger, vous m'aideriez à le porter sur son lit. Sur le sien ? non, cela ne se peut pas, répondit l'un d'eux; mais je prêterois volontiers ma chambre. On me prit, on m'entraîna, on me monta dans un grenier, dont un lit, une table & une chaise formoient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis, c'étoit là tout ce que je voulois; dès que je fus seul, j'écrivis à Lodoiska une lettre de plusieurs pages. Je commençois par me justifier pleine-

ment des crimes que Pulauski m'avoit supposés ; je lui racontois ensuite tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre séparation , jusqu'à celui où j'avois été reçu chez Dourlinski ; je lui détaillais l'entretien que je venois d'avoir avec celui-ci ; je finissois par l'assurer de l'amour le plus tendre & le plus respectueux ; je lui jurois que dès qu'elle m'auroit donné sur son sort les éclaircissemens nécessaires , je m'exposerois à tout , pour finir son horrible esclavage.

Dès que ma lettre fût fermée , je me livrai à des réflexions qui me jetèrent dans une étrange perplexité. Etoit-ce bien Lodoiska qui m'avoit jeté ces tuiles dans le jardin ? Pulauski auroit-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avoit approuvé ? Auroit-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison ? & quand même la haine qu'il m'avoit jurée l'auroit aveuglé à ce point , comment Dourlinski avoit-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance ? Mais d'un

autre côté, depuis trois mois, je ne portois, pour me déguiser mieux, que des habits grossiers; les fatigues d'un long voyage & mes chagrins m'avoient beaucoup changé; quelle autre qu'une amante avoit pu reconnoître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski? N'avois-je pas vu d'ailleurs le nom de Lodoiska tracé sur la tuile? Dourlinski lui-même n'avoit-il pas que Lodoiska avoit été chez lui prisonniere? Il ajoutoit, il est vrai, qu'elle s'étoit échappée; mais cela étoit-il croyable? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avoit vouée à moi, sans me connoître? Pourquoi cet air d'inquiétude, quand on lui avoit dit que les émissaires de Pulauski occupoient une chambre qui donnoit sur le jardin? Pourquoi surtout cet air d'effroi, quand je lui avois annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu maître? Tout cela étoit bien fait pour me donner de terribles inquiétudes; j'entrevois des choses affreuses, que je ne pouvois expliquer. Depuis deux heures je me faisois sans cesse de

nouvelles questions , auxquelles j'étois fort embarrassé de répondre ; lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son frere avoit recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avoit été feinte ; nous descendimes dans la cuisine , où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée ! mon cher Faublas , aucune de ma vie ne me parut si longue , pas même celles qui la suivirent.

Enfin l'on nous conduisit dans notre chambre , où l'on nous enferma comme la veille , sans nous laisser de lumiere ; il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche , nous ouvrimes doucement les volets & la fenêtré ; je me préparois à sauter dans le jardin ; mon embarras fut égal à mon désespoir , quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà , dis-je à Boleslas , ce que le maudit confident de Dourlinski lui disoit à l'oreille : voilà ce qu'approuvoit le maître odieux , quand il répondit : *à la bonne heure , & qu'on le fasse à l'instant ; voilà*

ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur, ils ont travaillé en dehors, me répondit Boleslas, car ils n'ont pas apperçu que ce volet avoit été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non, m'écriai-je avec violence, que m'importe ? cette grille fatale renverse toutes mes espérances, elle assure l'esclavage de Lodoiska, elle assure ma mort.

Oui sans doute, elle assure ta mort, me cria-t-on, en ouvrant ma porte. Dourlinski précédé de quelques hommes armés, & suivi de quelqu'autres qui portoient des flambeaux, Dourlinski entra le sabre à la main. Traître ! me dit-il, en me lançant des regards où sa fureur étoit peinte, j'ai tout entendu, je saurai qui tu es, tu me diras ton nom, ton prétendu frere le dira, tremble ! je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable ! qu'on les fouille ! dit-il à ses gens : ils se précipiterent sur moi, j'étois sans armes, je fis une résistance inutile. Ils m'en-

leverent mes papiers & la lettre que j'avois préparé pour Lodoiska. Dourlinski donna, en la lisant, mille signes d'impatience, il y étoit peu ménagé. Lovzinski, me dit-il avec une rage étouffée, je mérite déjà toute ta haine, bientôt je la mériterai davantage; en attendant, tu resteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il sortit, on ferma la porte à double tour; il posa une sentinelle en dehors, & une autre vis-à-vis les fenêtres dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés, Boleslas & moi. Mes malheurs étoient à leur comble; ceux de Lodoiska m'affectoient bien plus vivement: l'infortunée! quelle devoit être son inquiétude! elle attendoit Lovzinski, & Lovzinski l'abandonnoit! mais non, Lodoiska me connoissoit trop bien, elle ne me soupçonneroit pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoiska! elle jugeroit son amant d'après elle! elle sentiroit que Lovzinski partageoit son sort, puisqu'il ne la secou-

roit pas... hélas ! & la certitude de mon malheur augmenteroit encore le sien !

Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles ; on me laissa tout le temps d'en faire beaucoup d'autres non moins tristes. Le lendemain on nous passa par les barreaux de notre fenêtre les provisions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fournissoit, Boleslas jugea qu'on ne chercheroit pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas , moins malheureux que moi , supportoit son sort plus courageusement ; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il alloit faire. Je ne voulois point manger ; il me pressoit vainement ; l'existence étoit devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah ! vivez me dit-il enfin , en versant un torrent de larmes , vivez ! si ce n'est pas pour Boleslas , que ce soit pour Lodoiska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression , ils ranimèrent mon courage , l'espérance entra dans mon cœur , j'embrassai mon

188 VIE DU CHEVALIER

serviteur fidelle. O ! mon ami, m'écriai-je avec transport, ô mon véritable ami ! je t'ai perdu, & mes maux me touchent plus que les tiens ! donne, Boleslas, donne, je vivrai pour Lodoiska, je vivrai pour toi : veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune & mon rang, tu verras que ton maître n'est pas un ingrat. Nous nous embrassâmes encore. Ah ! mon cher Faublas, si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes ! comme il est doux, lorsqu'on souffre, d'entendre un autre infortuné vous adresser un mot de consolation !

Il y avoit douze jours que nous gémissions dans cette prison, lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleslas voulut me suivre, on le repoussa durement ; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portois depuis plus de dix ans ; je dis à Boleslas : cette bague me fut donnée par M. de P***, lorsque nous faisions ensemble nos exercices à Varsovie ; prends-la, mon ami, conserve-la à

cause de moi. Si Dourlinski consomme aujourd'hui sa trahison en me faisant assassiner, s'il te permet ensuite de sortir de ce château, va trouver ton roi, montre-lui ce bijou, rappelle lui notre ancienne amitié, raconte-lui mes malheurs; Boleslas, il te récompensera, il fera secourir Lodoiska. Adieu, mon ami.

On me conduisit à l'appartement de Dourlinski; dès que la porte s'entr'ouvrit, j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie: j'approchai, c'étoit Lodoiska. Dieu! que je la trouvai changée!... mais qu'elle étoit belle encore! Barbare! dis-je à Dourlinski. A la voix de son amant, Lodoiska reprit ses sens. Ah, mon cher Lovzinski, fais-tu ce que l'infâme me propose? fais-tu à quel prix il m'offre ta liberté? Oui, s'écria Dourlinski furieux, oui, je le veux: te voilà bien sûre qu'il est en mon pouvoir; si dans trois jours je n'obtiens rien, dans trois jours il est mort. Je voulois me jeter aux genoux de Lodoiska, mes gardes m'en empêchèrent: je vous revois enfin, tous mes maux

sont oubliés ; Lodoiska , la mort n'a plus rien qui m'épouvante... Toi , lâche , songe que Pulauski vengera sa fille , songe que le roi vengera son ami. Qu'on l'emmene ! s'écria Dourlinski. Ah , me dit Lodoiska , mon amour t'a perdu ! Je voulois répondre , on m'entraîna , on me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables , il m'avoua qu'il m'avoit cru perdu : je lui racontai comment ma mort n'étoit que différée. La scène dont je venois d'être témoin avoit enfin confirmé tous mes soupçons ; il étoit clair que Pulauski ignoroit les indignes traitemens que sa fille essuyoit ; il étoit clair que Dourlinski , amoureux & jaloux , satisferoit sa passion à quel que prix que ce fût.

Cependant des trois jours que Dourlinski avoit laissés à Lodoiska pour se déterminer , deux déjà s'étoient écoulés ; nous étions au milieu de la nuit qui précédoit le troisieme , je ne pouvois dormir , & me promenois dans ma chambre à grands pas. Tout-à-coup j'entends

crier aux armes : des hurlemens affreux s'élevent de toutes parts autour du château , il se fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la sentinelle posée devant nos fenêtres , quitte son poste : Boleslas & moi nous distinguons la voix de Dourlinski , il appelle , il encourage ses gens ; nous entendons distinctement le cliquetis des armes , les plaintes des blessés , les gémissemens des mourans. Le bruit d'abord très-grand semble diminuer , il recommence ensuite , il se prolonge , il redouble , on crie victoire ! beaucoup de gens accourent & ferment les portes sur eux avec force. Tout-à-coup à ce vacarme affreux succede un silence effrayant : bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles , l'air siffle avec violence , la nuit devient moins sombre , les arbres du jardin se colorent d'une teinte jaune & rougeâtre , nous volons à la fenêtre : les flammes dévoreroient le château de Dourlinski , elles gagnoient de tous côtés la chambre où nous étions , & pour comble d'horreur , des cris perçans

partoient de la tour où je savois que Lodoiska étoit enfermée.

Ici M. Duportail fut interrompu par le marquis de B***, qui n'ayant trouvé aucun laquais dans l'anti-chambre, entra sans avoir été annoncé; il recula deux pas en me voyant: ah! ah! dit-il en saluant M. Duportail, c'est que vous avez aussi un fils? puis s'adressant à moi: Monsieur est apparemment le frere?... — De ma sœur, oui, Monsieur. — Hé bien, vous avez une sœur fort aimable, charmante! Vous êtes aussi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail. — Indulgent! oh, je ne le suis pas toujours; par exemple, je suis venu pour vous faire des reproches à vous, Monsieur. — A moi! aurois-je eu le malheur?... — Oui, vous nous avez joué avant-hier un tour sanglant. — Comment? Monsieur. — Vous avez chargé ce petit Rosambert de nous enlever Mlle. Duportail; la marquise comptoit bien que sa chère fille passeroit la nuit chez elle. Point du tout. —

J'ai craint, Monsieur, que ma fille ne vous causât beaucoup d'embarras. —

Aucun, aucun, Monsieur ; Mlle. Duportail est charmante, ma femme raffole d'elle, je vous l'ai déjà dit ; en vérité, ajouta-t-il en ricanant, je crois que la marquise aime cet enfant-là plus qu'elle ne m'aime moi-même. Je suis pourtant son mari !... au moins si vous étiez venu vous-même la chercher ! —

Pardon, Monsieur, j'étois incommodé, je le suis même encore beaucoup... je fais que je dois à Madame de B*** des remerciemens... — Ce n'est pas pour cela ! (pendant ce dialogue, on sent que je n'étois pas tout-à-fait à mon aise ; le marquis me considéroit avec une attention qui m'inquiétoit.) Savez-vous bien, me dit-il enfin, que vous ressemblez beaucoup à Mademoiselle votre sœur ? — Monsieur, vous me flattez. — Mais, c'est que cela est frappant ; allez, allez, je m'y connois bien, d'abord tous mes amis conviennent que je suis physionomiste, je vous le demande à vous même ; je ne vous avois

jamais vu , & je vous ai recouneu tout de suite !

M. Duportail ne put s'empêcher de rire avec moi de la bonne foi du marquis : Monsieur , dit-il à celui-ci , c'est que , comme vous l'avez fort bien remarqué , mon fils & ma fille se ressembtent un peu ; il faut convenir qu'il y a un air de famille. Oui , répondit le marquis en me regardant toujours , ce jeune homme est bien , fort bien ; mais sa sœur est encore mieux , beaucoup mieux. (il me prit par le bras.) Elle est un peu plus grande , elle a l'air plus raisonnable , quoiqu'elle soit un peu espiègle ; c'est bien là sa figure ; mais il y a dans vos traits quelque chose de plus hardi. Vous avez moins de grâces dans le maintien , & dans toute l'habitude du corps quelque chose de plus... nerveux , de plus roide. Oh ! dame , n'allez pas vous fâcher , tout cela est bien naturel ; il ne faut pas qu'un garçon soit fait comme une fille ! (le flegme de M. Duportail ne put tenir contre ses derniers propos , le marquis nous vit rire , & se mit à

rire de tout son cœur.) Oh! reprit-il, je vous l'ai dit, je suis grand physionomiste! moi;... mais n'aurai-je pas le bonheur de voir la chere sœur? M. Duportail se hâta de répondre: Non, Monsieur, elle est allée faire ses adieux. — Ses adieux! — Oui, Monsieur, elle part demain matin pour son couvent. — Pour son couvent! à Paris? — Non... à... Soissons. — A Soissons! Demain matin! Cette chere enfant nous quitte? — Il le faut bien, Monsieur. — Elle fait actuellement ses visites? — Oui, Monsieur. — Et sans doute elle viendra dire adieu à sa maman? — Assurément, Monsieur, & elle doit être actuellement chez vous. — Ah! que je suis fâché! ce matin, la marquise étoit encore malade, elle a voulu sortir ce soir! je lui ai représenté qu'il faisoit froid, qu'elle s'enrhumeroit; mais les femmes veulent ce qu'elles veulent, elle est sortie; hé bien, tant pis pour elle, elle ne verra pas sa chere fille, & moi je la verrai; car elle ne tardera sûrement pas à re-

venir : Elle a plusieurs visites à faire , dis - je au marquis. Oui , ajouta M. Duportail , nous ne l'attendons que pour souper. — On soupe donc ici ? vous avez raison , ils ont tous la manie de ne pas manger le soir , moi , je n'aime pas à mourir de faim , parce que c'est la mode. Vous soupez , vous ! hé bien , je reste , je soupe avec vous ; vous allez dire que j'en use bien librement ; mais je suis ainsi fait , je veux qu'on agisse de même avec moi ; quand vous me connoîtrez mieux , vous verrez que je suis un bon diable.

Il n'y avoit pas moyen de reculer. M. Duportail prit son parti sur le champ. Je suis fort aise , M. le marquis , que vous veuilliez bien être des nôtres. Vous permettrez seulement que mon fils nous quitte pour une heure ou deux , il a quelques affaires pressées. — Monsieur , qu'on ne se gêne pas pour moi , qu'il nous quitte , mais qu'il revienne , car il est fort aimable , Monsieur votre fils. — Vous permettrez aussi que je vous laisse un moment , pour lui dire

deux mots ? — Faites, Monsieur, comme si je n'étois pas là. (Je saluai le marquis, il se leva précipitamment, me prit par la main, & dit à M. Duportail): tenez, Monsieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme là ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau ! je me connois en figures, je soutiendrois cela devant l'abbé Perneti (1). Oui, Monsieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille.

A ces mots, il passa avec moi dans un autre appartement. Parbleu ! me dit-il, c'est un singulier homme, que votre marquis ! il ne se gêne pas avec ceux qu'il aime. — Mon très - cher pere, il est bien vrai que le marquis est venu sans façon s'impatroniser chez nous ; mais quant à moi, j'aurois tort de m'en plaindre, je me suis mis chez lui fort à mon aise. — Quant à vous, c'est bien dit ; mais laissons la plaisanterie, &

(1) M. l'abbé Perneti a fait sur la physionomie, un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Connoissance de l'homme moral, par l'homme physique.*

voyons comment nous allons sortir de là. Si je ne considérois que lui, cela feroit bientôt fini; mais, mon ami, vous avez des ménagemens à garder à cause de sa femme... écoutez... retournez chez vous, faites prendre à votre laquais un habit quelconque, & qu'il vienne annoncer ici que Mlle. Duportail soupe chez Madame de *** : le premier nom qui vous viendra à l'esprit. — Hé bien, après? le marquis soupera toujours avec vous, & il attendra tranquillement le retour de votre fille; c'est ainsi qu'il est fait, il vous l'a dit lui-même. — Comment donc faire?... — Comment? mon très-cher père, je fais si bien la Demoiselle! je vais m'habiller en femme, & votre fille viendra réellement souper avec vous. Ce sera votre fils, au contraire, qui sera retenu & qui ne viendra pas. Il est six heures, je serai de retour à dix; j'ai le temps. — A la bonne heure; convenez pourtant que Lovzinski joue là un singulier rôle... vous m'avez embarqué dans une aventure!... mais

il n'y a plus à s'en dédire : allez vite & revenez.

Je courus à l'hôtel ; Jasmin me dit que mon pere étoit sorti, & qu'une fort jolie Demoiselle m'attendoit chez moi depuis plus d'une heure. Une jolie Demoiselle ! Jasmin ! je m'élançai comme un trait dans mon appartement. Ah , ah , Justine , c'est toi ! Jasmin disoit bien que c'étoit une jolie Demoiselle ! & j'embrassai Justine. Gardez cela pour ma maîtresse , me dit-elle d'un petit air boudeur. — Pour ta maîtresse , Justine ? Tu la vaux bien ! — Qui vous l'a dit ? — Je le soupçonne , il ne tient qu'à toi que j'en sois certain ; & j'embrassai Justine , & Justine me laissoit faire , en répétant : gardez cela pour ma maîtresse : mon dieu ! que vous êtes bien avec vos habits ! ajouta-t-elle , est-ce que vous les quitterez encore pour vous déguiser en femme ? — Ce soir pour la dernière fois , Justine ; après cela je serai toujours homme.... à ton service , belle enfant. — A mon service ? Oh que non ; au service de Madame. — Au

sien & au tien en même temps , Justine. — Oui dà ! il vous en faut donc deux à la fois ? — Je sens , ma chere , que ce n'est par trop ; j'embrassai Justine , & mes mains se promenoient sur une gorge fort blanche qu'on ne défendoit presque pas. Mais voyez donc comme il est hardi ! disoit Justine ; qu'est devenue la modestie de Mlle. Duportail ? — Ah , Justine , ah , tu ne fais pas comme une nuit m'a changé ! — Cette nuit-là avoit bien changé ma maîtresse aussi ! le lendemain elle étoit pâle ! fatiguée ! ... mon dieu ! en la voyant , je n'ai pas eu de peine à deviner que Mlle. Duportail étoit un bien brave jeune homme ! — Quand je te dis , Justine , que je n'en aurois pas trop de deux.

Je voulus l'embrasser ; pour cette fois elle se défendit en reculant. Mon lit se trouva derriere elle , elle y tomba à la renverse ; & par un malheur auquel on s'attend peut-être , je perdis l'équilibre au même instant.

Quelques minutes après , Justine , qui

ne se pressoit pas de réparer son désordre , me demanda en riant ce que je pensois de la petite espièglerie qu'elle avoit faite au marquis. — Quoi donc , mon enfant ! — L'étiquette au milieu du dos ? que dites-vous du tour ? — Charmant ! délicieux ! presque aussi bon que celui que nous venons de faire à la marquise. — A propos d'elle , & ma commission donc ! ma maîtresse vous attend... — Elle m'attend ? j'y cours ! — Là ! le voilà parti ! & où courez-vous ? — Je n'en fais rien. — Voyez donc comme il me plantoit-là ! — Justine , c'est que.... tu conçois... — Je conçois que vous êtes un franc libertin. — Tiens , Justine , faisons la paix ; un louis d'or & un baiser. — Je prends l'un très-volontiers... & je vous donne l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme ! joli , vif & généreux ! Oh ! comme vous avancerez dans le monde ! ah ! ça , partons , suivez-moi par derrière , à quelque distance & sans affectation. Vous me verrez entrer dans une boutique : à côté est une porte cochère ,

que vous trouverez entr'ouverte ; vous entrerez vite ; un portier vous demandera qui vous êtes ; vous répondrez , *l'amour* : vous grimpez au premier étage : sur une petite porte blanche , vous lirez ce mot , *Paphos* : vous ouvrirez avec la clef que voici , & vous ne resterez pas long-temps seul.

Avant de sortir , j'appelai Jasmin , pour lui ordonner de prendre un autre habit que celui de la maison , & d'aller de la part de M. de Saint-Luc , annoncer à M. Duportail , que son fils ne reviendrait pas souper.

Cependant Justine s'impatientoit , je la suivis ; elle entra chez une marchande de modes ; je me précipitai dans la porte cochère. *L'amour* ! criai-je au portier : & d'un saut je fus à *Paphos*. J'ouvris , j'entrai ; le lieu me parut digne du Dieu qu'on y adoroit. Un petit nombre de bougies n'y répandoit qu'un jour doux ; je vis des peintures charmantes , je vis des meubles aussi élégans que commodes , je remarquai sur-tout dans le fond d'une alcove dorée

tapissée de glaces , un lit à ressort , dont les draps de satin noir devoient relever merveilleusement l'éclat d'une peau fine & blanche. Alors je me ressouvins que j'avois promis à M. Duportail de ne plus revoir la marquise , & l'on devine que je m'en ressouvins trop tard.

Une porte que je n'avois pas remarquée s'ouvrit tout-à-coup ; la marquise entra. Voler dans ses bras , lui donner vingt baisers , l'emporter dans l'alcove , la poser sur le lit mouvant , m'y plonger avec elle dans une douce extase , ce fut l'affaire d'un moment. La marquise reprit ses sens en même temps que moi. Je lui demandai comment elle se portoit. Que dites-vous donc ? répondit-elle d'un air étonné. Je répétais : ma chere petite maman , comment vous portez-vous ? Elle parut d'un éclat de rire. Je croyois avoir mal entendu , le *comment vous portez-vous* est excellent ; mais si j'étois incommodée , il seroit bien temps de me le demander. Croyez-vous que ce régime,

ci convienne à une personne malade ?
 Mon cher Faublas , ajouta-t-elle en
 m'embrassant tendrement , vous êtes
 bien vif. — Ma chere petite maman ,
 c'est que je fais aujourd'hui bien des
 choses que j'ignorois il y a trois jours.
 — Craignez-vous de les oublier ? fripon
 que vous êtes. — Oh , non , répéta-t-elle
 en me contrefaisant , je vous crois bien ,
 Monsieur le libertin ; (elle m'embrassa
 encore.) Promettez de ne vous en
 souvenir jamais qu'avec moi , de ces
 choses-là. — Je vous le promets , ma
 petite maman. — Vous jurez d'être
 fidelle ? — Je le jure. — Toujours ?
 — Oui , toujours. — Mais , dites-moi
 donc , vous avez beaucoup tardé à
 me venir joindre , petit ingrat. — Je
 n'étois pas chez moi , j'ai dîné chez M.
 Duportail. — Chez M. Duportail ! il
 vous a parlé de moi ? — Oui. — Vous
 ne lui avez pas compté les folies ? ...
 — Non , maman. — Elle continua d'un
 ton très-sérieux : vous lui avez bien
 dit que j'ai été , comme le marquis ,
 trompée par les apparences ? — Oui ,
 maman

maman. — Et que je le suis encore ?
 Pour suivit-elle d'une voix tremblante ,
 mais en me donnant le baiser le plus
 tendre. — Oui , maman. — Charmant
 enfant ! s'écria-t-elle , il faudra donc
 que je t'adore ! — Si vous ne voulez
 pas être une ingrate , il le faudra.
 Cette réponse me valut plusieurs cares-
 ses ; & puis un reste d'inquiétude se
 faisant sentir encore : ainsi vous avez
 assuré M. Duportail que je vous crois...
 fille , ajouta la marquise , en rougissant.
 — Oui. — Vous savez donc mentir. —
 Est-ce que j'ai menti ? — Je pense que
 le fripon se moque de sa maman ?

Je feignis de vouloir m'enfuir , elle
 me retint : demandez pardon , tout-à-
 l'heure , Monsieur. Je le demandai
 comme un homme qui étoit bien sûr
 de l'obtenir ; le badinage s'échauffa ,
 la paix fut signée.

Vous n'êtes plus fâchée ? dis-je à la
 marquise. Bon ! répondit-elle en riant ,
 est-ce que la colere d'une amante tient
 contre de pareils procédés ? — Petite
 maman , je passe avec vous des mo-

mens bien doux ; savez-vous à qui j'en ai l'obligation. — Il seroit bien singulier que vous crussiez en devoir la reconnaissance à quelqu'autre qu'à moi. — Cela est singulier, j'en conviens ; mais cela est. — Expliquez-vous, mon bon ami. — J'ignorois le bonheur que vous me prépariez, je serois encore chez Monsieur Duportail, si votre cher mari n'étoit venu faire une visite.... — A Monsieur Duportail ? — Et à moi, maman. — Il vous a vu chez Monsieur Duportail ?

Ici je racontai à ma belle maîtresse tout ce qui s'étoit passé dans la visite que le marquis nous avoit faite. Elle se contint beaucoup pour ne pas rire. Ce pauvre marquis ! me dit-elle, il a la plus maligne étoile ? il semble qu'il aille exprès chercher le ridicule ! une femme est bien malheureuse, mon cher Faublas, dès qu'elle aime quelqu'un, son mari n'est plus qu'un sot. — Petite maman, vous n'êtes pas tant à plaindre ! il me semble que dans ce cas, le malheur est pour le mari. — Ah,

c'est que , répondit-elle en prenant un air sérieux , on souffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit. — On en souffre quelquefois ? Je le veux bien ; mais aussi n'en profite-t-on jamais ? — Faublas , vous vous ferez battre ! ... mais dites-moi , il faut que vous alliez souper avec le marquis , & vous n'avez pas de robe , & puis comptez-vous me quitter sitôt ? — Le plus tard qu'il me sera possible , ma belle maman. — Mais vous pouvez vous habiller ici. A ces mots elle sonna Justine ; va , lui dit-elle , chercher une de mes robes , il faut que nous habillions Mademoiselle. Je fermai la porte sur Justine , qui me donna un petit soufflet ; la marquise ne s'en apperçut pas ; je retournerai près d'elle.

Petite maman , êtes-vous bien sûre que votre femme-de-chambre ne jaserait pas ? — Oui , mon ami , je lui donnerai pour se taire , beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donneroit pour parler. Je ne pouvais vous recevoir chez moi ; il falloit renoncer au plaisir de vous

voir, ou me décider à faire une imprudence : mon cher Faublas, je n'ai pas balancé.... Charmant enfant ! ce n'est pas la première folie que tu me fais faire : elle prit ma main qu'elle baïsa, & dont elle se couvrit les yeux, —Petite maman, vous ne voulez plus me voir ?—Ah, toujours & partout ! s'écria-t-elle ; ou bien il eût fallu ne te voir jamais.

Ma main qui, tout-à-l'heure, me cachoit ses yeux, maintenant étoit pressée sur son cœur : son cœur ému palpitoit, ses longues paupières se remplissoient de larmes, & sa bouche charmante, approchée de la mienne, demandoit un baiser : elle en reçut mille ! un feu dévorant me brûloit, je crus qu'il étoit partagé, je voulus l'éteindre ; mais mon amante plus heureuse, plongée dans l'ivresse d'un tendre épanchement, goûtoit les inexprimables douceurs des plaisirs qui viennent de l'ame : elle refusa des jouissances moins ravissantes, quoique délicieuses.

Ne plus te voir, reprit-elle, ce seroit

ne plus exister , & je n'existe que depuis quelques jours Une imprudence ? ajouta-t-elle bientôt , en promenant sur tous les objets qui nous environnoient ses regards étonnés : ah , n'en ai-je fait qu'une ? Ah , combien j'en dois risquer encore , si j'en juge par celles qu'en si peu de temps tu m'as obligée de commettre ! — Chere maman , je me permets une question peut-être bien indiscrete ; mais vous excitez ma vive curiosité. Chez qui sommes - nous donc ici ? Cette question tira la marquise de l'extase où elle étoit : chez qui nous sommes ? chez chez une de mes amies. — Cette amie là aime — Mde. de B*** tout-à-fait remise , se hâta de m'interrompre : oui , Faublas , elle aime , vous avez dit le mot , elle aime ! . . . c'est l'amour qui a fait ce lieu charmant , c'est pour son amant . . . — Et pour le votre , ma petite maman. — Oui , mon bon ami , elle a bien voulu me prêter ce houdoir pour ce soir. — Cette porte par laquelle vous êtes entrée ? — Donne dans ses appar-

temens. — Maman , encore une question. — Voyons. — Comment vous portez-vous ? (elle me regarda d'un air étonné & riant.) Oui , continuai-je , plaisanterie à part , vous étiez malade avant-hier.... M. de Rosambert.... — Ne me parlez pas de lui. M. de Rosambert est un indigne homme , capable de me faire à moi mille noirceurs , & à vous mille mensonges. Qu'il vous trouve disposé à le croire , il vous affirmera confidemment qu'il a eu tout l'univers. Encore , s'il n'étoit que sot , on pourroit le lui pardonner ; mais ses odieux procédés pour moi , quand même je les aurois mérités , seroient toujours inexcusables. — Il est vrai qu'il nous a bien tourmentés avant-hier. — Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! laissons cela cependant.... Quand je te vois , mon bon ami , je ne songe plus à ce que j'ai souffert pour toi.... Qu'il est bien dans ses habits d'homme !.... qu'il est jeli !.... qu'il est charmant ! mais , quel dommage , ajouta-t-elle en se levant d'un air léger , il faut quitter tout cela.

Allons, M. de Faublas, faites place à Mlle. Duportail. A ces mots, elle défit d'un coup de main tous les boutons de ma veste. Je me vengeai sur un fichu perfide, que j'avois déjà beaucoup dérangé, & que j'enlevai tout à-fait. Elle continua l'attaque, je me plaisois à la vengeance; nous ôtions tout, sans rien rétablir. Je montrai à la marquise demi-nue l'alcove fortunée; & cette fois elle s'y laissa conduire.

On grattoit doucement à la porte, c'étoit Justine. Il faut lui rendre justice, pour cette fois elle avoit fait promptement sa commission. Quoique peu décemment vêtu, j'allois, sans y songer, ouvrir à la femme-de-chambre: la marquise tira un cordon; des rideaux se fermerent sur nous, la porte s'ouvrit. — Madame, voici tout ce qu'il faut; vous aiderai-je à l'habiller? — Non, Justine, je m'en charge, mais tu la coëfferas, je te sonnerai. Justine sortit; nous nous amusâmes quelque temps encore à contempler les tableaux

riens & multipliés que nous offroient les glaces dont nous étions environnés. Allons , me dit la marquise , en m'embrassant , il faut que j'habille ma fille. Je voulus marquer l'instant de la retraite par une dernière victoire. Non , mon bon ami , ajouta-t-elle , il ne faut abuser de rien.

Ma toilette commença ; tandis que la marquise s'en occupoit sérieusement , je m'amusois à tout autre chose. Voyez s'il finira , disoit ma belle maîtresse : allons , songez qu'il faut être sage , vous voilà Demoiselle. J'étois affublé d'un jupon & d'un corset. Ma petite maman , il faut d'abord que Justine me coëffe , ensuite elle finira de m'habiller. (j'allois sonner.) — Qu'il est étourdi ! ne voyez-vous pas dans quel état vous m'avez mise ; ne faut-il pas que je m'habille aussi ? J'offris mes services à la marquise ; je faisois tout de travers : petite maman , il faut plus de temps pour réparer que pour détruire. — Oh , oui , je le vois bien ! quelle femme-de-chambre j'ai là ! elle est encore plus curieuse que mal-adroite.

Enfin nous sonnâmes Justine. Petite , il faut coëffer cette enfant. — Oui , Madame , mais ne faudra-t-il pas que j'arrange vos cheveux aussi ? — Pourquoi donc ? suis-je décoëffée ? — Madame , il me semble que oui. La marquise ouvrit une armoire , on y fourra mes habits d'homme ; demain matin , me dit-on , un commissionnaire discret vous reportera tout cela chez vous. Dans une autre armoire plus profonde se trouvoit une table de toilette , qu'on roula jusqu'à moi ; & voilà Justine exerçant ses petits doigts légers.

La marquise en se plaçant auprès de moi , me dit : Mlle. Duportail , permettez-moi de vous faire ma cour. Oui , oui , interrompit Justine , en attendant que M. de Faublas vous fasse encore la sienne. Que dit donc cette écervelée ? répondit la marquise. — elle dit que je vous aime bien. — Dit-elle vrai , Faublas ? — En doutez-vous , maman ? & je lui baisai la main. Cela déplut à Justine , apparemment : diables de cheveux ! dit-elle , en donnant un coup de

peigne vigoureux, comme ils sont mêlés! — Hai!... Justine, tu me fais mal! — Ne faites pas attention, Monsieur; songez à votre affaire, Madame vous parle. — Petite, je ne dis mot, je regarde Mlle. Duportail. Tu la fais bien jolie? — C'est pour qu'elle plaise davantage à Madame. — Petite, je crois qu'au fond cela t'amuse, Mlle. Duportail ne te déplaît pas? — Madame, j'aime encore mieux M. de Faublas. — Elle est de bonne foi, au moins. — De très-bonne foi, Madame : demandez-lui plutôt à lui-même. — Moi! Justine, je n'en fais rien. — Vous mentez, Monsieur. — Comment! je mens! Oui, Monsieur, vous savez bien que quand il faut faire quelque chose pour vous, je suis toujours prête.... Madame m'envoie chez vous, zeste, je pars! Oui, interrompit la marquise, mais tu ne reviens pas. — Madame, aujourd'hui ce n'est pas ma faute, il m'a fait attendre. (Ici Justine me chatouilla doucement le col, en tournant une boucle) — C'est qu'il

n'est pas pressé , quand il faut venir me voir ! — ah , petite maman , je ne suis heureux qu'auprès de vous. J'embrassai la marquise qui faisoit mine de s'en défendre. Justine trouva le badinage trop long , elle me pinça rudement : la douleur m'arracha un cri. Prenez donc garde à ce que vous faites , dit la marquise à Justine , avec un peu d'humeur. — Mais , Madame , aussi il ne peut pas se tenir un moment tranquille !

Il y eut quelques instans de silence : Ma belle maîtresse avoit une de mes mains dans les fiennes ; l'espiègle soubrette occupa l'autre ; en me faisant tenir un bout du ruban qui devoit nouer mes cheveux : & saisissant le moment , elle m'appliqua un peu de pommade sur la figure. Justine ! lui dis-je. Petite ! dit la marquise. — Madame , je n'emploie qu'une main , que ne se défend-il avec l'autre ? & puis feignant que la houe lui étoit échappée , elle me jeta de la poudre sur les yeux. — Petite ! vous êtes bien folle !... je ne

vous enverrai plus chez lui! — Bon! Madame, est-ce qu'il est dangereux? je n'ai pas peur de lui. — Mais, Justine, c'est que tu ne fais pas comment il est vif! — Oh que si! Madame. Tu le fais? petite. — Oui, Madame. — Vous le savez, Justine? — Oui, Madame; Madame se souvient du soir qu'elle a couché chez nous? cette belle Demoiselle! — Hé bien? — J'ai offert de la deshabiller, Madame n'a pas voulu. — Sans doute; elle avoit un air si modeste! si timide! qui n'en auroit été la dupe? je ne fais pas comment j'ai pu lui pardonner. — C'est que Madame est si bonne!... Madame, je disois donc que vous n'aviez pas voulu. Mlle. Duportail se deshabilloit derriere les rideaux; je passai par hasard près d'elle, au moment où ayant ôté son dernier jupon, elle s'élançoit dans le lit. — Enfin? — Enfin, Madame, cette drôle de Demoiselle fut vite, si singulièrement, que... Hé bien, acheve donc, dis-je à Justine. — Ah! mais je n'ose. Finis donc, dit la marquise, en se

se cachant le visage avec son éventail.
 — Elle sauta si singulièrement & avec si peu de précaution , que je m'aperçus . . . Quoi ! Justine , interrompit la marquise d'un ton presque sérieux , vous apperçûtes ? — Que c'étoit un jeune homme , oui , Madame. — Comment ! & vous ne m'avez pas avertie ! — Bon ! Madame , le pouvois-je ? vos femmes dans votre appartement ! le marquis prêt d'y entrer ! cela auroit fait un beau vacarme ! . . . & puis Madame le favoit peut-être. A ces derniers mots la marquise pâlit. Vous me manquez , Mademoiselle ; sachez que si je veux bien m'oublier , je ne veux pas qu'on s'oublie ! Le ton dont ces paroles furent prononcées , fit trembler la pauvre Justine ; elle s'excusa de son mieux. Madame , je plaisantois. — Je le crois , Mademoiselle ; si je pensois que vous eussiez parlé sérieusement , je vous chasserois dès ce soir. Justine se mit à pleurer. Je tâchai d'appaiser la marquise. Convenez , me dit celle-ci , qu'elle m'a dit une impertinence ! . . .

comment ! ôser supposer , ôser me dire en face & devant vous , que je savois... (elle rougit beaucoup , me prit la main & me la serra doucement.) Mon cher Faublas , mon bon ami , vous savez comme tout cela s'est passé , vous savez si ma foiblesse est excusable ! votre déguisement trompe tout le monde , je vois au bal une jeune Demoiselle jolie , pleine d'esprit , pour qui je me sens beaucoup d'inclination ; elle soupe chez moi , elle y couche , tout le monde se retire... L'aimable Demoiselle est dans mon lit , à côté de moi... Il se trouve que c'est un charnant jeune homme !... jusqu'ici le hasard , ou plutôt l'amour , a tout fait. Après cela j'ai sans doute été bien faible ; mais quelle femme à ma place auroit résisté ? Le lendemain je m'applaudis du hasard qui a fait mon bonheur & qui l'assure. Faublas , vous connoissez le marquis , on m'a mariée malgré moi , on m'a sacrifiée ; quelle femme excusera-t-on , si l'on me juge à la rigueur ? (je vis la marquise prête

à pleurer, j'essayai de la consoler par le baiser le plus tendre; je voulus parler.) Un moment, me dit-elle, un moment, mon ami; le lendemain je confie à Mademoiselle mon étonnante aventure, je lui dis tout, tout! Faublas... elle a le secret de ma vie, mon secret le plus cher! elle paroît me plaindre, m'aimer; point du tout, elle abuse de ma confiance, elle suppose une horreur, elle me dit en face...

Justine fendoit en larmes, elle tomba aux genoux de sa maîtresse, elle lui demanda vingt fois pardon. Je joignis mes instances aux siennes; car j'étois vivement ému. La marquise fut attendrie; allez, dit-elle, allez, je vous pardonne. Justine baisa la main de sa maîtresse, & s'excusa de nouveau. C'est assez, lui répondit-on, c'est assez, je suis calmée, je suis contente relevez-vous, Justine, & n'oubliez jamais, que si votre maîtresse a des faiblesses, il ne faut pas lui supposer des vices: que loin de chercher à la trouver plus coupable, vous devez l'excuser

ou la plaindre ; & qu'enfin vous ne pouvez , sans vous rendre indigne de ses bontés , lui manquer de fidélité & de respect. Allons , petite , ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur , ne pleure plus , relève toi , je te dis que je te pardonne ; finis cette coëffure , & qu'il ne soit plus question de cela.

Justine reprit son ouvrage , en me lorgnant d'un air confus. La marquise me regardoit languissamment ; nous gardions tous trois le silence ; ma toilette n'en alla que plus vite ; j'eus deux femmes-de-chambre au lieu d'une. Il étoit neuf heures , il fallut se séparer , nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Allez , friponne , me dit la marquise , & ménagez mon mari ; demain je vous donnerai de mes nouvelles. Je descendis , un fiacre étoit à la porte ; comme j'y montois , deux jeunes gens passèrent ; ils me regarderent de très-près , & se permirent quelques plaisanteries , plus grossières que galantes. J'en fus surpris ; la maison d'où je sortois pouvoit-elle être suspecte ? c'étoit celle d'une amie

de la marquise. Ma mise n'étoit pas non plus celle d'une fille ! Pourquoi donc ces Messieurs s'égayoient-ils sur mon compte ? c'est qu'apparemment il leur avoit paru étrange de voir une femme bien parée & sans domestiques, monter seule dans un fiacre, à neuf heures du soir.

A mesure que mon phaëton avançoit, mes réflexions prirent un autre cours & changerent d'objets. J'étois seul, je pensai à ma Sophie. Je ne lui avois fait dans la matinée qu'une courte visite ; dans la soirée, je ne donnois qu'un moment à son souvenir ; mais si le lecteur veut m'excuser, qu'il songe aux doux plaisirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuse & belle ; qu'il sache que Justine a la plus jolie petite figure chiffonnée ; qu'il se souviene sur-tout, que Faublas commence son noviciat, & n'a gueres que seize ans !

J'arrivai chez M. Duportail. Le marquis, en me faisant de profondes révérences, commença par me demander si j'avois vu sa femme. Répondre non,

c'étoit bien mentir , il fallut m'y déterminer pourtant. Non , Monsieur le marquis. — Je le savois bien ! j'en étois sûr , M. Duportail l'interrompit : Ma fille , vous vous êtes fait long-temps attendre ; nous allons nous mettre à table. — Sans mon frere ? — Il m'a fait dire qu'il soupoit en ville. — Comment ! la veille de mon départ ! — Belle Demoiselle , vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frere. — Monsieur , je crois l'avoir dit à Madame la marquise. — Elle ne m'en a pas parlé. — Bon ! — Je vous donne ma parole d'honneur , qu'elle ne m'en a pas parlé ! — Monsieur , je vous crois. — Ah , c'est que cela tire à conséquence ! Monsieur votre pere croiroit que je fais le connoisseur , & que je ne le suis pas. — Comment donc ! — Comment ! Mademoiselle , vous ne croirez jamais ce qui m'est arrivé ! en entrant ici , j'ai reconnu Monsieur votre frere , que je n'avois jamais vu ! — Oh ! bah ! — Demandez à Monsieur votre pere. — A la bonne heure , Monsieur , vous l'avez reconnu ; mais Ma-

dame la marquise. . . — Ne m'en a pas parlé, je vous le jure. — Bon ! — Je vous en donne ma parole d'honneur. — C'est donc M. de Rosambert ? — Il ne m'en a pas parlé non plus ! — Je crois pourtant l'avoir entendu vous dire à-peu-près. . . — Pas un mot qui ressemble à cela, je vous le proteste ! Et le marquis se fâchoit presque. — C'est donc moi qui me suis trompé ! En ce cas, Monsieur, il faut que vous soyez grand physionomiste. — Oh, ça, c'est vrai, répondit-il avec une joie extrême, personne ne se connoît en physionomie comme moi.

M. Duportail s'amusoit de la conversation, & de peur qu'elle ne finit trop tôt : il faut convenir aussi, dit-il au marquis, qu'il y a un air de famille. J'en conviens, répliqua celui-ci, j'en conviens ; mais c'est justement cet air de famille qu'il faut saisir, qu'il faut distinguer dans les traits ; c'est là ce qui constitue les vrais connoisseurs ! entre pere, mere, frere & sœurs, il y a toujours un air de famille. Toujours,

m'écriai-je, toujours! vous croyez, Monsieur? — Si je le crois, mais j'en suis sûr. Quelquefois cet air là est enveloppé dans le maintien, dans les manières, dans les regards... enveloppé, vous dis-je, enveloppé de sorte qu'il n'est pas aisé de l'appercevoir. Hé bien, un homme habile le cherche, ... le débrouille. . . vous concevez? — De sorte que, si après m'avoir vue, mais avant d'avoir vu mon pere, mon pere que voici, vous l'aviez par hasard rencontré au milieu de vingt personnes? .. — Lui! dans mille! je l'aurois reconnu!

M. Duportail & moi nous nous mîmes à rire. Le marquis se leva, quitta la table, alla à M. Duportail; lui prit la tête d'une main, & promenant un doigt sur le visage de mon prétendu pere: ne riez donc pas, Monsieur, ne riez donc pas. Tenez, Mademoiselle, voyez-vous ce trait-là, qui prend ici, qui passe par-là, qui revient ensuite... revient-il? ... Non, il ne revient pas, il reste là. Hé bien, tenez: (il venoit à moi.) — Monsieur, je ne veux pas qu'on me

touche. (Il s'arrêta, & promena son
 doigt, mais sans le poser sur mon vi-
 sage.) — Hé bien, Mademoiselle, ce
 même trait, le voilà, là, ici, & en-
 core là... là; voyez-vous? — Hé! Mon-
 sieur, comment voulez-vous que je
 voie? — Vous riez!... Il ne faut pas
 rire, cela est sérieux... Vous voyez
 bien, vous, Monsieur? — Très-bien,
 — Outre cela, Monsieur, il y a dans
 l'ensemble... dans la configuration du
 corps, certaines nuances... de ressem-
 blance... certains rapports secrets...
 occultes... Occultes! répétais-je, oc-
 cultes! — Oui, oui, occultes. Vous ne
 savez peut-être pas ce que c'est qu'occul-
 tes? Cela n'est pas étonnant, une De-
 moiselle!... Je disois donc, Monsieur,
 qu'il y a des ressemblances occultes...
 Non, ce n'est pas ressemblances que
 j'avois dit, c'est un autre mot... plus...
 là... mieux... ah dame, je ne fais plus
 où j'en étois, on m'a interrompû. —
 Monsieur, vous aviez dit: des rapports
 occultes. — Ah oui, des rapports! des
 rapports! & je vais vous faire concevoir

cela à vous , Monsieur , qui êtes raisonnable. — Comment ! Monsieur le marquis , vous m'injuriez , je crois ! — Non , ma belle Demoiselle , vous ne pouvez pas savoir tout ce que Monsieur votre pere fait. — Ah ! dans ce sens-là... — Oui dans ce sens-là , ma belle Demoiselle ; mais de grâce , laissez-moi expliquer à Monsieur... Monsieur , les peres & les meres dans la . . . procréation des individus , font des êtres qui ressemblent , . . . qui ont des rapports occultes avec les êtres qui ont procréés , parce que la mere de son côté , & le pere du sien . . . Chut ! chut ! je vous entends , interrompit M. Duportail. Oh , elle ne comprend pas cela , répondit le marquis , elle est trop jeune... Cela est pourtant clair , ce que je vous explique ; mais cela est clair pour vous. Ces choses-là , Monsieur , sont physiques , elles ont été physiquement prouvées par des.... par de grands physiciens , qui entendoient très-bien ces parties-là.

Monsieur le marquis , pourquoi donc parler bas ? — J'ai fini , Mademoiselle ,

j'ai fini ; M. votre pere est au fait. — Vous vous connoissez en phyfionomie , Monsieur le marquis ; mais vous connoissez-vous auffi en étoffes ? Que dites-vous de cette robe-là ? — Elle est très-jolie , très-jolie. Je crois que la marquise en a une pareille... Oui , toute pareille. — De la même étoffe ? de la même couleur ? — De la même étoffe , je ne fais pas ; mais pour la couleur , c'est absolument la même : elle est très-jolie , elle vous va au mieux. Il partit de-là pour me faire des complimens à fa maniere ; tandis que M. Duportail , devinant à qui la robe appartenoit , me regardoit d'un air mécontent , & sembloit me reprocher d'avoir fitôt oublié la parole que je lui avois donnée.

Nous sortions de table , quand mon véritable pere , M. de Faublas , qui m'avoit promis de me venir chercher , arriva. Son étonnement fut extrême , de retrouver chez M. Duportail son fils encore travesti , & le marquis de B***. Encore ! dit-il en me regardant d'un air sévere ; & vous , M. Duportail , vous

avez la bonté... — Hé ! bon soir , mon ami ; ne reconnoissez-vous pas M. le marquis de B*** ? Il m'a fait l'honneur de venir me demander à souper , pour faire ses adieux à ma fille , qui part demain. Qui part demain ? répliqua le baron , en saluant froidement le marquis. — Oui , mon ami , elle retourne à son couvent ; ne le savez-vous pas ? Hé ! non , dit le baron avec impatience , hé ! non , je ne le fais pas. — Hé bien , mon ami , je vous le dis , elle part. Oui , Monsieur , interrompit le marquis , en s'adressant à mon pere , elle part ; j'en ai bien du chagrin , & ma femme en sera très-fâchée. Et moi , Monsieur , répondit le baron , j'en suis bien aise : il est temps que cela finisse , ajouta-t-il , en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât , il le tira à part. Qu'est-ce donc que cet homme-là , me dit alors le marquis , ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour ? — Justement. — Je l'ai reconnu tout d'un coup ; quand une fois j'ai vu une figure , elle est là. Mais cet homme-là me déplaît ,

Il a toujours l'air fâché. Est-ce un de vos parens ? — Point du tout. Oh, je l'aurois gagé qu'il n'étoit point de la famille ! Il n'y a pas entre vos figures la moindre ressemblance : la vôtre est toujours gaie, la sienne est toujours sombre, à moins qu'un ris platonique... Non ! Sartonique... Est-ce sartonique ou sard... Enfin vous comprenez : Je veux dire, que lorsqu'il ne vous regarde pas de travers, cet homme-là, il vous rit au nez. — Ne faites pas attention à cela, c'est un philosophe. Un philosophe ! reprit le marquis d'un air effrayé, je ne m'étonne plus. Un philosophe ! Ah, je m'en vais. M. Duportail & le baron s'entrenoient ensemble, & nous tournoient le dos. Le marquis alla dire adieu à M. Duportail. Ne vous dérangez pas, dit-il au baron, qui se retourna pour le saluer, Monsieur ; ne vous dérangez pas, je n'aime pas les philosophes moi ! & je suis fort aise que vous ne soyez pas de la famille. Un philosophe ! un philosophe ! répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti , mon pere & M. Duportail recommencerent à causer tout bas. Je m'endormis au coin du feu; un songe heureux me présenta l'image de ma Sophie. Faublas , cria le baron , allons-nous-en. Voir ma jolie cousine ? lui dis-je encore tout étourdi. — Sa jolie cousine ! voyez s'il ne dort pas tout debout. M. Duportail rioit , il me dit : allez-vous-en , mon ami , allez dormir chez vous , je crois que vous en avez besoin ; nous nous reverrons , je vous dois encore des reproches , & le récit de mes malheurs ; nous nous reverrons.

En rentrant je demandai M. Person , il venoit de se coucher ; j'en fis autant & je fis bien ; jamais on ne dormit plus profondément aux harangues fraternelles de nos Francs-Maçons , aux lectures publiques du Musée moderne ; aux rares plaidoyers des D*** des D*** , des DL*** , & de tant d'autres grands orateurs inscrits sur le fameux tableau.

A mon réveil , je sonnai Jasmin , pour

le prévenir qu'on me rapporteroit dans la matinée mes habits, que j'avois laissés la veille chez un ami. Ensuite je fis appeler M. Person ; je lui demandai comment se portoit Adélaïde & Mlle. de Pontis. Vous les avez vues hier, me répondit-il. — Et vous aussi, M. Person, vous les avez vues, & même vous leur avez dit que j'avois fait une connoissance au bal. — Hé bien, Monsieur, quel mal ? — Et quelle nécessité, Monsieur ? Dites à ma sœur vos secrets ; à la bonne heure ; mais les miens, je vous prie de les respecter. — En vérité, Monsieur, vous le prenez sur un ton.. depuis quelques jours on ne vous reconnoit plus... Je me plaindrai à Monsieur votre pere. — Et moi ! Monsieur, à ma sœur. (je le vis pâlir.) Croyez-moi, soyons bons amis, mon pere desire que je sorte avec vous ; hé bien ! finissez votre toilette & allons au couvent.

Nous partions, quand Rosambert arriva ; dès qu'il fut où nous allions, il me pria de lui permettre de nous accompagner. Depuis quatre mois, me dit-il,

vous m'avez promis de me faire connoître votre aimable sœur. Rosambert, je vais vous tenir parole, & vous allez voir une Demoiselle que vous ferez forcé d'estimer. — Mon ami, distinguons; je suis très-convaincu que Mlle. de Faublas est dans le cas de l'exception; mais je retorquerai sur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi: une exception ne détruit pas la règle, elle la prouve. — Tout comme il vous plaira; je vous prévins que vous allez voir une Demoiselle de quatorze ans & demi, innocente, ingénue jusqu'à la simplicité; cependant elle est aussi grande qu'on peut l'être à son âge, & elle ne manque ni d'esprit, ni d'éducation.

Person fut plus heureux que moi; ma sœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences & les complimens d'usage, après quelques minutes d'une conversation générale, je ne pus dissimuler mon inquiétude; Adélaïde, dites-moi donc ce qu'à ma jolie cousine? Oh, mon frere, il faut

que son mal soit bien amer , car elle le cache , & elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnois plus ma bonne amie ; autrefois elle étoit étourdie , gaie , folle comme moi ; maintenant je la vois triste , rêveuse , inquiète. Nous la trouvons toujours presque aussi douce , aussi caressante ; mais elle est rarement avec nous. Dans nos heures de récréation , elle jouoit , elle couroit au jardin avec nos compagnes ; à présent , mon frere , elle cherche un petit coin pour s'y promener toute seule. Oh , elle est malade ! elle est vraiment malade ! elle mange peu , elle ne dort pas , elle ne rit plus ; & moi , mon frere , & moi qu'elle aimoit tant , elle a l'air de me craindre ! oui , en vérité , je l'ai remarqué ; elle fuit tout le monde ; mais c'est moi surtout qu'elle évite ! hier je la vois entrer dans une petite allée couverte au bout du jardin ; j'arrive à pas de loup , je la trouve s'effuyant les yeux ; ma bonne amie , dis-moi donc où tu as mal ?... elle me regarde d'un air.... d'un air.... mais c'est que je n'ai vu personne avoir

cet air là... Enfin elle me répond : *Adelaïde, tu ne le devines pas ! Ah , que tu es heureuse ! mais que je suis à plaindre !* & puis elle rougit , elle soupire , elle pleure. Je tâche de la consoler ; plus je lui parle , plus elle se chagrine. Je l'embrasse , elle me fixe long-temps , & paroît tranquille ; tout d'un coup elle met sa main sur mes yeux , & elle me dit : *Adelaïde : cache ton visage ! Oh , cache-le ! il est trop... il me fait mal ! laisse-moi , vas-t-en un moment , laisse-moi seule ,* & elle se remet à pleurer. Moi , qui vois que son mal augmente , je lui dis : Sophie....

A ce nom de Sophie , Rosambert se pencha à mon oreille : la jolie cousine , c'est Sophie , c'est cette Sophie que j'ai blasphémée ! Ah , pardon. Ma sœur reprit :

Je lui dis , Sophie , attends un moment , je vais chercher ta gouvernante.. Alors elle se remet , elle s'essuie les yeux , elle me prie de ne rien dire ; je suis obligée de le lui promettre ; mais au fond cela n'est pas raisonnable. Vou-

loir être malade, & ne pas vouloir que sa gouvernante le sache. — Ma chere Adélaïde, pourquoi n'est-elle pas venue au parloir, avec vous aujourd'hui? — C'est qu'elle est si distraite! si préoccupée! elle vous aimoit presque autant que moi, autrefois... — Et maintenant? — Je crois qu'elle ne vous aime plus. Tout-à-l'heure je lui ai dit que vous étiez-là.... *Le jeune cousin!* s'est-elle écriée d'un air content; elle venoit, elle s'est arrêtée: *Non, je n'irai pas, m'a-t-elle dit, je ne veux pas, je ne peux pas... dites-lui de ma part que....* elle paroïssoit chercher, j'attendois qu'elle s'expliquât: *Mon dieu, ne savez-vous pas ce qu'il faut lui dire?* a-t-elle ajouté avec un peu d'humeur... *Ce qu'on dit en pareil cas; les complimens d'usage!* & elle m'a quittée assez brusquement.

Je m'enivrois du plaisir d'entendre ma sœur ingénue, me peindre avec l'innocence d'un enfant, les tendres agitations, les douces peines de Sophie. Rosambert encore plus étonné que je n'étois ravi, prêtoit une oreille atten-

tive ; & le petit M. Person nous regardant tous trois , paroissoit en même temps inquiet & charmé.

Adélaïde , vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus ? — Mon frere , j'en suis presque sûre , tout ce qui se rapporte à vous lui donne de l'humeur , & moi j'en suis quelquefois la victime. — Comment ! — Oui , l'autre jour , Monsieur que voilà , (montrant M. Person) nous apprit que vous aviez passé la nuit toute entiere chez Mde. la marquise de B*** ; hé bien , quand Monsieur fut parti , dès que nous fûmes seules , Sophie me dit d'un ton très-sérieux : *Votre frere n'a pas couché à l'hôtel ! il n'est pas rangé , votre frere ! cela n'est pas bien... Votre frere ! elle me tutoie ordinairement. Votre frere !... quand même vous seriez dérangé , Faublas , doit elle se fâcher contre moi ? votre frere !... Le jour d'après , je crois , vous avez été au bal masqué. M. Person nous l'est venu dire ; car il nous dit tout , M. Person. Dès que nous avons été seules , Sophie m'a dit :*

*Votre frere s'amuse au bal, & nous nous ennuyons ici ! Point du tout, lui ai-je répondu, on ne s'ennuie point avec sa bonne amie. . . . Ah, oui, a-t-elle répliqué, ah, oui, avec sa bonne amie, cela est vrai. Cependant, mon frere, voyez cette singularité ; un moment après elle a répété tristement : il s'amuse au bal, & nous nous ennuyons ici ! . . . Nous nous ennuyons ! & mais, quand cela seroit vrai, — cela n'est pas poli, elle ne doit pas le dire ! . . . Oh, si elle n'étoit pas malade, je lui en voudrois beaucoup. Je me rappelle encore un trait : hier, vous nous avez dit que Mde. de B*** étoit jolie. Le soir j'ai poursuivi Sophie, & je l'ai forcée de se promener avec moi. Votre frere, m'a-t-elle dit, car à présent c'est toujours votre frere. . . . Il trouve cette marquise jolie, il est sans doute amoureux d'elle ? j'ai répondu : ma bonne amie, cela ne se peut pas, cette Mde. de B*** est mariée. Elle m'a pris la main, & elle m'a dit : Adélaïde, ah, que tu es heureuse ! & il y avoit dans*

son regard, dans son sourire, du dédain, de la pitié. Est-ce honnête, cela?... Ah, que tu es heureuse!... Hé! mais sûrement, je suis heureuse, je me porte bien, moi!

Mais, Adélaïde, tout ce que vous me dites-là ne prouve pas que ma jolie cousine ne m'aime plus, elle peut être un peu fâchée; mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. — Oh! sans doute, s'il n'y avoit que cela! — Et qu'y a-t-il donc encore! — Hé bien, autrefois elle m'entretenoit sans cesse de vous, elle étoit joyeuse de vous voir; à présent elle m'en parle encore de mon frere, mais c'est si rarement! & d'un ton toujours si sérieux! hier ne l'avez-vous pas remarqué? Elle n'a pas dit un mot, pas un seul mot, pendant que vous étiez là. Allez, allez, mon frere, quand on aime les gens, on leur parle! je vous assure que ma bonne amie ne vous aime plus.

Ici Rosambert se mêla de la conversation, qui changea d'objet. On parla danse, musique, histoire & géographie.

Ma sœur, qui venoit de causer comme une fille de dix ans, raisonna alors comme une femme de vingt. Le comte, à chaque instant plus surpris, sembloit ne pas s'appercevoir que les heures s'écouloient, quoique M. Person eût pris la peine de l'en avertir plusieurs fois. Enfin, le son d'une cloche qui appeloit les pensionnaires au réfectoire nous obligea de nous retirer.

Je vous avoue, me dit le comte, que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance & le savoir, la modestie & la beauté, l'ingénuité de l'enfance & la raison de l'âge mûr; enfin, permettez-moi de le dire, une innocence aussi extrême, avec un physique aussi précocé. Je croyois cette réunion impossible, mon ami, votre sœur est le chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation. — Rosambert, ce chef-d'œuvre est le fruit de quatorze ans de soins de bonheur; il fut produit par le concours le plus rare des circonstances les plus heureuses. Le baron de Faublas a

d'abord reconnu que l'éducation d'une fille étoit, pour un militaire, un fardeau trop pesant; ma mère, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuse mère s'est trouvé digne d'en être chargée. Le hasard aussi l'a bien secondé: il s'est rencontré pour sa fille des domestiques qui obéissoient & ne raisonnoient pas; une gouvernante qui ne contoit pas d'histoires galantes, & ne lisoit pas de romans; des maîtres qui ne s'occupoient avec leur élève que de sa leçon: une société de gens attentifs qui ne se permettoient jamais un geste suspect, un mot équivoque; & ce qui n'est pas le moins essentiel & le plus commun, un directeur qui, dans son confessionnal, écoutoit & ne questionnoit pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas fix mois qu'Adélaïde est au couvent. — Six mois! Ah, dans un espace de temps beaucoup plus court, combien de Demoiselles qu'on dit bien élevées, acquièrent là de grandes lumières, & reçoivent même certaines leçons qui avancement beaucoup une jeune fille!

— C'est

— C'est ici, Rosambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d'Adélaïde ! vive, folâtre, enjouée avec toutes ses compagnes, elle n'en a distingué qu'une, une aussi délicate, aussi honnête, aussi sage qu'elle. une ! un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelque temps l'amour. Je vous entends, c'est la jolie cousine. — Oui, mon amie. Sophie, non moins vertueuse qu'Adélaïde, quoique sensible un peu plutôt, Sophie est devenue l'unique amie de ma sœur. Ces deux cœurs si purs, se sont, pour ainsi dire, sentis, attirés, confondus. Adélaïde, privée de sa mère, n'a plus pensé, n'a plus vécu que par Sophie : leur amitié aussi délicate que vive, les a sauvées des dangers dont vous me parlez, & auxquels je conçois que doivent être exposées dans l'enceinte où elles se trouvent rassemblées, pressées pour ainsi dire, tant de jeunes filles ardentes, inquiètes, curieuses, que le temps, l'heure, les lieux invitent continuellement à des liaisons, qui devenant très-intimes,

peuvent bien n'être pas toujours désintéressées. Depuis quelque temps, j'ai troublé l'union des deux amies; il m'est permis de croire que je suis devenu l'heureux objet des plus chères affections de ma jolie cousine. Adélaïde, à qui l'amour (je regardois M. Person) n'a pas encore montré son vainqueur, a porté sur Sophie sa sensibilité toute entière, & l'amertume de ses plaintes nous a prouvé l'excès de son amitié...

— Et vous a assuré en même temps de votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite si Sophie est aussi aimable, aussi belle qu'Adélaïde. — Plus belle, mon ami, plus belle encore! — Cela me paroît difficile. — Oh, plus belle!... vous la verrez; plus belle! imaginez. ... — Chut! chut! doucement, comme il s'échauffe!... dites-moi donc, l'homme à sentimens! puisque vous aviez une si charmante maîtresse, pourquoi m'avez-vous soufflé la mienne? puisque M. de Faublas aimoit tant le parloir, pourquoi Mlle. Duportail a-t-elle couché chez la marquise?

Comment donc arrangez-vous tout cela?
 — Mais, Rosambert, cela n'est pas difficile. . . . — Ni désagréable, je le conçois. — Vous riez! écoutez donc, mon ami. Vous savez comment les choses se sont passées entre la marquise & moi. — Oui, oui, à-peu-près. — Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Elevé à-peu-près comme ma sœur, je n'étois gueres moins ignorant qu'elle, il y a huit jours. Je n'ai pas pris Mde. de B***, c'est elle qui s'est donnée. . . . Je suis excusable. — Allons, passe pour le bal paré; mais au moins vous étiez le maître de ne pas retourner chez elle. Le bal masqué! Heim, qu'en dites-vous? — Je dis qu'on m'y avoit attiré... Je n'ai gueres que seize ans, moi! mes sens sont neufs. — Ah, Sophie, pauvre Sophie! — Ne la plaignez pas, je l'adore! . . . Mais, Rosambert, je sais bien qu'il n'y a que des nœuds légitimes qui puissent m'assurer sa possession. — Cela doit être, au moins. — Hé bien, en attendant que l'hymen nous unisse, je respecterai toujours ma

Sophie. . . . — C'est ce que l'on saura par la suite. — Cependant mon célibat me paroîtra dur. — Je le crois! — Ma vivacité m'emportera quelquefois. — Sans doute. — Je ferai peut-être quelque infidélité à ma jolie cousine.... — Cela est plus que probable. — Mais dès qu'un heureux mariage. . . . — Ah, oui! — Alors, ma Sophie, je n'aimerai que toi. . . . — Cela n'est pas si sûr. — Je t'aimerai toute ma vie. — Celui-là me paroît fort.

Rosambert me quitta. Jasmin, à qui je demandai en rentrant si l'on avoit rapporté mes habits, me dit qu'il n'avoit vu personne; j'attendis jusqu'au soir le commissionnaire, qui ne vint pas. J'étois inquiet, parce que j'avois laissé dans mes poches un porte-feuille qui contenoit deux lettres; l'une m'avoit été envoyée de province par un vieux domestique de mon pere; le bonhomme me souhaitoit une bonne année. J'aurois été fâché de perdre l'autre; c'étoit celle que la marquise m'avoit écrite quelques jours auparavant; elle étoit,

comme on fait, adressée à Mlle. Duportail, & je voulois la conserver.

Les habits me furent rapportés le lendemain matin; mais je cherchai vainement dans les poches, le porte-feuille ne s'y trouvoit plus. Mde. Dutour vint me faire oublier mon inquiétude, en me remettant une lettre de la marquise. J'ouvris avec empressement, je lus.

“ Ce soir, mon bon ami, à sept
 „ heures précises, trouvez-vous à la
 „ porte de mon hôtel; vous pourrez
 „ suivre avec assurance la personne,
 „ qui, après avoir soulevé le chapeau,
 „ dont vous vous serez couvert les yeux,
 „ vous nommera l'Adonis. Je ne puis
 „ vous en écrire davantage, depuis le
 „ matin je suis obsédée; on me fatigue
 „ des détails de la science physionomi-
 „ que; ce n'est pas celle-là que je me
 „ soucie d'approfondir. O mon ami,
 „ vous possédez si bien l'art de plaire,
 „ que quand on vous connoît, on ne
 „ fait plus qu'aimer, on ne veut plus
 „ savoir que cela! „

Cette lettre étoit si flatteuse, l'invitation qu'elle contenoit étoit si séduisante, que je ne balançai pas. J'assurai la Dutour que je ne manquerois pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant, quand la messagere fut partie, je sentis quelques irrésolutions. Ne devois-je pas désormais, uniquement occupé de Sophie, éviter toute occasion de revoir sa trop dangereuse rivale? . . . Mais pourquoi m'imposerois-je cette loi cruelle sans nécessité? Avois-je déclaré mon amour à Sophie? Sophie m'avoit-elle avoué le sien? avoit-elle acquis le droit d'exiger de moi ce sacrifice? . . . D'ailleurs, à le bien prendre ce que j'allois faire ne pouvoit pas s'appeler une infidélité! je ne m'embarquois pas dans une intrigue nouvelle! puisque j'avois passé la nuit avec la marquise, puisque je l'avois revue depuis dans ce galant boudoir, quel inconvénient de lui faire encore une visite? Cela ne faisoit jamais que trois rendez-vous au lieu de deux; le crime étoit-il dans le nombre? & puis ma jolie cousine

ne seroit pas instruite de celui-là.....
Enfin ma parole étoit engagée ; le
lecteur voit bien que je ne pouvois
me dispenser d'aller à ce rendez-vous.

Je ne fis pas attendre ; Justine aussi
ne me laissa pas morfondre à la porte ,
elle souleva mon chapeau : Venez bel
Adonis. Je la suivis à petits pas. Cepen-
dant le Suisse , quoiqu'à demi-ivre ,
entendit quelque bruit , & demanda
qui c'étoit. C'est moi ! c'est moi ! répon-
dit Justine. Oui , reprit l'autre , c'est
vous ! mais ce jeune gaillard ? — Hé
bien , c'est mon cousin. Le Suisse étoit
en gaieté , il se mit à frédonner : Voilà
mon cousin l'allure , mon cousin , voilà
mon cousin l'allure.

Cependant Justine me conduisit au
fond de la cour ; nous enfilâmes un
escalier dérobé ; on conçoit que la jolie
soubrette fut embrassée plusieurs fois ,
avant que nous fussions au premier
étage. Alors elle me fit signe d'être plus
sage , & m'ouvrit une petite porte , je
me trouvai dans le boudoir de la mar-
quise. Entrez , me dit Justine , entrez

dans la chambre à coucher , vous seriez mal ici ; elle sortit , & ferma la porte sur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher , ma belle maîtresse vint à moi. Ah , maman , c'est donc ici que pour la seconde fois. . . Elle m'interrompt : mon dieu ! je crois entendre le marquis ! le voilà revenu pour toute la soirée , sauvez-vous , partez ! D'un saut je regagnai le boudoir ; mais je ne songeai pas à tirer sur moi la porte de la chambre à coucher , elle resta entr'ouverte ; & pour comble de malheur , cette étourdie de Justine avoit fermé à double tour l'autre porte , qui conduisoit à l'escalier dérobé. La marquise , qui ne pouvoit deviner que la retraite me fût fermée , s'étoit assise tranquillement. Déjà le marquis étoit entré dans son appartement , & s'y promenoit d'un air effaré. Je tremblois qu'il ne m'appêrçut dans le boudoir , il n'y avoit pas moyen d'en sortir , comment faire ? Je me jetai sous l'ottomane , & dans une situation très-incommode , j'entendis une conversation fort singulière ,

qui eut un dénouement plus singulier encore.

Vous voilà de retour de bonne heure, Monsieur ? — Oui, Madame. — Je ne vous attendois pas sitôt. — Cela se peut bien, Madame. — Vous paroissez agité, Monsieur, qu'avez-vous donc ? — Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai !... j'ai que... je suis furieux. — Modérez-vous, Monsieur... peut-on savoir ?... — J'ai que... il n'y a plus de mœurs nulle part... les femmes !... — Monsieur, la remarque est honnête, & l'application heureuse ! — Madame, c'est que je n'aime pas qu'on me joue !... & quand on me joue, je m'en apperçois bien vite ! — Comment ! Monsieur, des reproches ! des injures !... cela s'adresseroit-il... vous vous expliquerez, sans doute ? — Oui, Madame, je m'expliquerai, & vous allez être convaincue ! — Convaincue !... de quoi ? Monsieur. — De quoi ! de quoi ! un moment donc, Madame, vous ne me laissez pas le temps de respirer !... Madame, vous avez reçu chez vous, logé chez vous,

couché avec vous Mlle. Duportail ? (La marquise avec fermeté.) Hé bien, Monsieur ? — Hé bien, Madame, savez-vous ce que c'est que Mlle. Duportail ? — Je le fais. . . . comme vous, Monsieur. Elle m'a été présentée par M. de Rosambert ; son pere est un honnête gentilhomme, chez qui vous avez soupé encore avant-hier. — Il ne s'agit pas de cela, Madame ? Savez-vous ce que c'est que Mlle. Duportail ? — Je vous le répète, Monsieur, je fais comme vous que Mlle. Duportail est une fille bien née, bien élevée, fort aimable. — Il ne s'agit pas de cela, Madame. — Hé ! Monsieur, de quoi s'agit-il donc ? avez-vous juré de pousser ma patience à bout ? — Un moment donc, Madame ; Mlle. Duportail n'est point une fille. . . . (La marquise très-vivement.) N'est point une fille ! — N'est point une fille bien née, Madame, c'est une fille d'une espece. . . . de ces filles qui. . . . là. . . . vous m'entendez ? — Je vous assure que non, Monsieur. — Je m'explique pourtant bien ; c'est une fille qui. . . . dont. . . .

que... enfin suffit, vous y êtes? — Oh, point du tout, Monsieur, je vous assure. — C'est que je voudrois vous gager cela.... Madame, c'est une P.... vous comprenez? — Mlle. Duportail! une... pardon, Monsieur, mais je n'y tiens pas il faut que je rie. (En effet, la marquise se mit à rire de toutes ses forces.) Riez, riez, Madame. ... tenez, connoissez-vous cette lettre là? — Oui c'est celle que j'ai écrite à Mlle. Duportail, le lendemain du jour qu'elle a couché chez moi. — Justement, Madame. Et celle-ci, la connoissez-vous? — Non, Monsieur. — Regardez-la, Madame, vous voyez bien l'adresse. A Monsieur, Monsieur le chevalier de Faublas; & lisez le dedans: “ Mon cher maître, „ j'ai l'honneur de prendre la liberté „ d'ôser vous interrompre, pour vous „ souhaiter que cette année qui com- „ mence, vous soit belle & bonne, &c. „ J'ai l'honneur d'être avec un profond „ respect, mon cher maître, &c. „ C'est une lettre de bonne année d'un domestique à son maître, qui est ce M-

de Faublas. Hé bien, Madame, ces deux lettres là étoient dans le porte-feuille que voici. — Enfin, Monsieur? — Madame, & le porte-feuille, vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé? — Dites, dites, Monsieur. — Je l'ai trouvé dans un endroit où ... là.... — Hé! Monsieur, dites tout de suite le mot, vous seriez toujours obligé d'en venir là, ainsi.... — Hé bien, Madame, je l'ai trouvé dans un mauvais lieu. — Dans un mauvais lieu! — Oui, Madame. — Où vous aviez affaire? Monsieur. — Où la curiosité m'a conduit. Tenez, je vais vous conter cela. Une femme a fait courir depuis quelques jours des billets imprimés, par lesquels elle donne avis aux amateurs, qu'elle peut leur offrir de charmans boudoirs qu'elle louera à tant par heure, moi! j'ai été voir cela par curiosité, uniquement par curiosité, comme je vous le disois tout-à-l'heure. — Quel jour y avez-vous été? Monsieur. — Hier l'après-dinée, Madame; les boudoirs sont en effet charmans!.... il y en a un

un surtout au premier étage il est vraiment joli ! on y voit des tableaux, des estampes, des glaces, un alcôve, un lit ah, c'est le lit surtout ! figurez-vous que ce diable de lit est à efforts ! ... ah, c'est très-plaisant ! tenez, il faut quelque jour que je vous fasse voir cela. Un mari & sa femme en partie fine ! répondit la marquise, cela seroit beau !

J'entendis quelque bruit ; la marquise se défendoit, le marquis l'embrassa. Leur conversation, qui dans les commencemens m'avoit inquiété, m'amusoit alors au point que je sentoïis moins la gêne de ma situation. Le marquis reprit ainsi.

Mais, c'est que rien n'y manque ! il y a dans ce boudoir, au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes, qui loge à côté... cela est fort bien imaginé.... vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez sa marchande de mode ; point du tout, elle monte l'escalier, & puis on vous en plante à un pauvre mari !

mais écoutez-moi , Madame ; dans ce boudoir j'ai ouvert une petite armoire , & dans cette armoire , j'ai trouvé ce porte-feuille , Ainsi il est clair que Mlle. Duportail a été là avec ce M. de Faublas ; & cela est très-vilain à elle ! & très-malhonnête à M. de Rosambert , qui la connoissoit , de nous l'avoir présentée ! & très-imprudent à son pere , de la laisser sortir accompagnée seulement d'une femme-de-chambre , & je n'en ai point été la dupe ! il y a dans sa figure... vous savez comme je suis physionomiste !..... elle est jolie , sa figure ! mais il y a quelque chose dans les traits qui annonce un sang... cette fille-là a du tempérament , & je l'ai bien vu !... Vous souvenez-vous de ce soir , que Rosambert lui dit qu'il y avoit des circonstances... Heïm ! des circonstances ! vous n'aviez pas remarqué cela , vous ! moi ! je vous ai relevé le mot ! Ah , l'on ne m'attrappe pas ! & tenez , le même jour.... venez , venez , Madame....

La marquise , qui me croyoit parti , se laissa conduire à son boudoir : le marquis continua.

Elle étoit ici , dans ce boudoir... là. Vous , vous étiez couchée sur cette ottomane... je suis arrivé... Madame , elle avoit le teint animé , les yeux brillans , un air !... Oh , je vous le dis , cette fille a un tempérament de feu ! vous savez que je m'y connois ; mais laissez-moi faire , j'y mettrai bon ordre. — Comment ! Monsieur , vous y mettrez bon ordre ? — Oui , oui , Madame ; d'abord je dirai à Rosambert ce que je pense de son procédé ; il y a peut-être été avec elle , Rosambert ! ensuite je verrai M. Duportail , & je l'instruirai de la conduite de sa fille. — Quoi ! Monsieur , vous ferez à M. de Rosambert une mauvaise querelle ? — Madame ! Madame ! Rosambert l'avoit ce qui en étoit , il en étoit jaloux de moi comme un tigre. — De vous ? Monsieur. — Oui , Madame , de moi , parce que la petite avoit l'air de me préférer... Elle me faisoit même des avances , & c'est en cela qu'elle m'a joué , elle ! car elle avoit alors ce M. Faublas. Je saurai ce que c'est que ce M. de Faublas,

& je verrai M. Duportail. — Quoi ! Monsieur, vous pourriez allez dire à un pere?... — Oui, Madame, c'est un service à lui rendre, je le verrai, je l'instruirai de tout. — J'espere, Monsieur, que vous n'en ferez rien. — Je le ferai, Madame. — Monsieur, si vous avez quelque considération pour moi, vous laisserez tout cela tomber de soi-même. — Point ! point ! je saurai.... — Monsieur, je vous le demande en grâce. — Non, non, Madame. — Vous m'éclairez, Monsieur, je vois le motif de l'intérêt si pressant que vous prenez à ce qui regarde Mlle. Duportail. Je vous connois trop bien pour être la dupe de cette austérité de mœurs, dont vous vous parez aujourd'hui ; vous êtes fâché, non pas de ce que Mlle. Duportail a été dans un lieu suspect, mais de ce qu'elle y a été avec un autre que vous. — Oh, Madame ! — Et quand j'accueillois chez moi une Demoiselle que je croyois honnête, vous aviez des desseins sur elle ! — Madame ! — Et vous osez venir vous

plaindre à moi même d'avoir été joué !
c'étoit moi , c'étoit moi seule qu'on
jouoit !

Elle se laissa tomber sur l'ottomane ;
son mari jeta un cri , & puis il embrassa
la marquise , en lui disant : Si vous
saviez comme je vous aime. — Si vous
m'aimiez , Monsieur , vous auriez plus
de considération pour moi , plus de res-
pect pour vous-même , plus de ménage-
ment pour un enfant , peut-être moins
à blâmer qu'à plaindre.... Que faites-
vous donc ? Monsieur , laissez-moi ; si
vous m'aimiez , vous n'iriez pas appren-
dre à un pere malheureux les égaremens
de sa fille ; vous n'iriez pas conter cette
aventure à M. de Rosambert qui en
rira , qui se mocquera de vous , & qui
dira partout que j'ai reçu chez moi une
fille à intrigue !..... mais , Monsieur ,
finissez donc , ce que vous faites là ne
ressemble à rien. — Madame , je vous
aime. — Il suffit bien de le dire ! il
faut le prouver. — Mais depuis trois
ou quatre jours , mon cœur , vous ne
voulez jamais que je vous le prouve.

— Ce ne sont pas de ces preuves - là que je vous demande, Monsieur mais, Monsieur, finissez donc. — Al-
lons ! Madame, allons, mon cœur ! —
En vérité, Monsieur, cela est d'un ridi-
cule ! — Nous sommes seuls. — Il
vaudroit mieux qu'il y eût du monde,
cela feroit décent ! mais, finissez-donc,
n'avons-nous pas toujours le temps de
faire ces choses là ?... finissez donc....
quoi ! des gens mariés !... à votre âge !...
dans un boudoir ! sur une otto-
mane ! comme deux amans !... &
quand j'ai lieu de vous en vouloir ; en-
core. — Hé bien, mon ange, je ne
dirai rien à Rosambert, rien à M. Du-
portail. — Vous me le promettez bien !
— Je vous en donne ma parole..... —
Hé bien, un moment ; rendez moi le
porte-feuille, laissez-le-moi. — De tout
mon cœur, le voilà. (Il y eut un mo-
ment de silence.) — En vérité, Mon-
sieur, dit la marquise d'une voix pres-
qu'éteinte, vous l'avez voulu ; mais
cela est bien ridicule.

Je les entendis bégayer, soupirer, se

pâmer tous deux ; on ne peut se figurer ce que je souffrois sous l'ottomane pendant cette étrange scène ; j'aurois étranglé les acteurs de mes mains , & dans l'excès de mon dépit , j'étois tenté de me découvrir , de reprocher à la marquise cette infidélité d'un nouveau genre , & de rendre au marquis l'amere mystification qu'il me faisoit essuyer sans le savoir. Justine vint terminer mes irrésolutions ; elle ouvrit tout-à-coup la porte de l'escalier dérobé. La marquise jetta un cri ; le marquis se sauva dans la chambre à coucher pour y réparer son désordre. Justine appercevant un mari au lieu d'un amant , demeura stupéfaite , & la marquise ne fut pas moins étonnée qu'elle , en me voyant sortir de dessous l'ottomane. Je remerciai tout bas la femme-de-chambre. Grand merci ! Justine , tu m'as rendu service , j'étois fort mal dessous , tandis que Madame étoit dessus , très à son aise. La marquise interdite & tremblante n'osa ni me répondre , ni me retenir. Son mari étoit si près de-là ! probablement il

alloit rentrer, dès qu'il seroit plus dé-
cemment vêtu. Justine se rangea pour
me laisser passer. Je descendis l'escalier
dérobé, sans lumière, au risque de me
rompre vingt fois le col; je traversai
la cour rapidement, & je sortis de l'hô-
tel en maudissant ses maîtres.

Le lendemain j'étois encore au lit,
quand Jasmin m'annonça Justine, &
se retira discrètement. Mon enfant, je
songeais à toi! — Ah, Monsieur, lais-
sez-moi; cette fois-ci vous ne m'y
prendrez pas, je veux commencer par
ma commission. Savez-vous que j'ai été
encore bien grondée hier? vous nous
avez fait une belle peur! vous n'étiez
pas encore au bas de l'escalier quand
le marquis est rentré dans le boudoir.
Voyez cette sotte, a-t-il dit, qui entre
ici comme un coup de pistolet; dès qu'il
nous a quittés, Madame, désolée de
l'aventure, m'a dit qu'elle ne conce-
voit pas pourquoi vous vous étiez caché
sous l'ottomane. J'ai été forcée de lui
avouer que j'avois, sans y songer, fermé
à porte à double tour. Elle m'a fait

une scène ! & puis ce matin elle m'a remis cette lettre pour vous. — Fort bien , ma petite Justine , voilà ta commission faite , car je n'ouvrirai pas la lettre. — Vous ne l'ouvrirez pas ? Monsieur. — Non , je suis fâché contre ta maîtresse. — Vous avez tort. — Mais je ne suis pas fâché contre toi , Justine. — Et vous avez raison.... Finissez !... mais tenez , je le veux bien , à condition que vous lirez la lettre. — Oh , qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi ! hé bien , oui , je lirai.

Justine remplit de si bonne grâce les conditions du traité , qu'il y auroit eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole : j'ouvris la lettre.

“ Que notre aventure d'hier m'a
 „ peinée ! mon bon ami. Cette scène
 „ qui n'eût été que bizarre , si , comme
 „ je le croyois , vous n'en aviez pas été
 „ le témoin , est devenue par votre
 „ présence aussi désagréable pour moi
 „ que mortifiante pour vous. Quels
 „ mots vous avez dit en partant ! in-

» grat ! vous ne savez pas le mal que
 » vous m'avez fait ! revenez à moi ,
 » mon bon ami , revenez à celle qui
 » vous aime ; trouvez-vous à midi au
 » lieu qu'on vous désignera. Là , je
 » n'aurai pas de peine à me justifier ;
 » là , quand mon amant sera bien con-
 » vaincu de son injustice , il me trou-
 » vera prête à lui pardonner sa viva-
 » cité »

Monsieur , reprit Justine , dès que
 j'eus finis ma lecture , Madame vous
 attendra à midi au boudoir de l'autre
 jour vous savez bien ? où
 nous vous avons habillé — Oui , Jus-
 tine , & où tu as tant pleuré ! si tu
 savois comme j'ai souffert pour toi ;
 mais aussi , friponne , tu ne te conten-
 tes pas de faire des malices , tu en
 dis ! — Ne me parlez pas de cela ,
 j'en suis encore toute honteuse
 finissez donc donnez-moi votre
 réponse pour ma maîtresse. — Ma ré-
 ponse , Justine , est que je n'irai pas
 au rendez-vous. — Vous n'irez pas ?
 — Non , Justine. — Quoi ? vous don-
 nerez ce chagrin-là à ma maîtresse ?

— Oui , mon enfant. — Mais vous allez me faire gronder. — Je me charge de te consoler d'avance. — Vous êtes bien décidé ? — Très-décidé , Justine. — Hé bien , en ce cas , faites un bout de lettre..... finissez donc..... (elle m'embrassa.) Ecrivez un mot pour ma maîtresse. — Non , mon enfant , je n'écrirai pas. — laissez-moi !... mais tenez , je le veux bien encore , à condition que vous écrirez. — Ah ! Justine , je le répète : qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi ! hé bien , oui , j'écrirai.

J'écrivis en effet :

„ Je ne fais , Madame , si l'aven-
 „ ture d'hier vous a beaucoup *peinée* ,
 „ mais à la maniere dont vous avez
 „ rempli votre emploi sur l'ottomane ,
 „ j'ai lieu de croire qu'il ne vous paroîs-
 „ soit pas très-pénible. Quand on a
 „ un mari aimable , galant & tendre-
 „ ment aimé , Madame , on doit s'en
 „ tenir là. Je suis avec le plus vif
 „ regret , &c. „

Fin du premier Volume



100-1000

The first of these is the fact that the
 second of these is the fact that the
 third of these is the fact that the
 fourth of these is the fact that the
 fifth of these is the fact that the
 sixth of these is the fact that the
 seventh of these is the fact that the
 eighth of these is the fact that the
 ninth of these is the fact that the
 tenth of these is the fact that the



A circular library stamp from the University of Toronto Libraries. The text "UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES" is arranged in a circle around the date "12 1900". The stamp is slightly faded and overlaps with the text of the letter.

1912-1913

